

LA
SAINTE BIBLE



INTRODUCTION GÉNÉRALE AUX ÉVANGILES

IMPRIMATUR

Parisis, die 9 octobris 1888

† FRANCISCUS, Archiepiscopus Parisiensis.

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR

LA
SAINTE BIBLE

TEXTE DE LA VULGATE, TRADUCTION FRANÇAISE EN REGARD

AVEC COMMENTAIRES

THÉOLOGIQUES, MORAUX, PHILOLOGIQUES, HISTORIQUES, ETC., RÉDIGÉS D'APRÈS LES MEILLEURS TRAVAUX
ANGIENS ET CONTEMPORAINS



INTRODUCTION GÉNÉRALE AUX ÉVANGILES

Par M. l'abbé L. CL. FILLION

Prêtre de Saint-Sulpice, professeur d'Écriture Sainte au Grand Séminaire de Lyon



PARIS
P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10

—
1889

Tous droits réservés.

INTRODUCTION GÉNÉRALE AUX ÉVANGILES



§ I. — LE MOT ÉVANGILE

1^o Etymologiquement, ce mot signifie : bonne nouvelle, joyeuse nouvelle; car il provient de la double racine grecque εἶ, « bien », et ἀγγέλλω, « j'annonce ». Suidas le définit ainsi : εὐαγγέλιον, τὰ καλλίστα δι' ἄγγελον (1).

Néanmoins, les écrivains grecs les plus anciens, d'Homère à Plutarque, l'emploient de préférence pour désigner soit la récompense que l'on donne au porteur d'une bonne nouvelle (2), soit le sacrifice offert aux dieux en action de grâces de cet heureux message (3). Ce n'est qu'un peu plus tard qu'il servit à marquer directement la nouvelle même; par exemple, dans ce passage d'Appius (4), relatif à la mort de Cicéron : Τῷ Ἀντωνίῳ εὐαγγέλιον διαφέροντες, « apportant à Antoine une bonne nouvelle. ». Comp. Lucien, *Asin.*, 26, et, dans les Septante, II Reg. xviii, 20, 22, 25; IV Reg. vii, 9.

2^o C'est toujours dans ce sens de bonne et joyeuse nouvelle que les écrivains sacrés du Nouveau Testament emploient le mot Évangile. Mais il s'agit alors, évidemment, de la bonne nouvelle par excellence, c'est-à-dire du salut apporté par Notre-Seigneur Jésus-Christ, et, conséquemment, de la doctrine chrétienne. Matth. iv, 23 : « Prædicans evangelium regni »; xxiv, 14 : « Prædicabitur hoc evangelium »; Marc. i, 1 : « Initium evangelii Jesu Christi »; xvi, 15 : « Prædicatæ evangelium omni creaturæ »; Act. xx, 24 : « Ministerium verbi quod accepi a Domino Jesu, testificari evangelium gratiæ Dei »; Rom. i, 1 : « Paulus..., segregatus in evangelium Dei »; x, 16 : « Non omnes obediunt evangelio »; Gal. i,

(1) « Évangile, ce qui annonce les choses les plus excellentes. » *Lexic.*, s. v. εὐαγγέλιον Comp. Suiceri, *Thesaur. eccles.*, s. v.

(2) Dans Homère, *Odyss.*, xiv, 152 et 166, un messenger de ce genre s'écrie : Εὐαγγέλιον δέ μοι ἔστω (littéralement : Donnez-moi un évangile). On lui répond : Ὡ γέρον, οὐτ' ἄρ' ἔγων εὐαγγέλιον τόδε τίσω (O vieillard, je ne te donnerai pas cet évangile). Ces lignes de Cicéron, *ad Attic.*, ii, 12, sont bien connues : « O suaves epistolas tuas, uno tempore mihi datas, duas ! Quibus εὐαγγέλια quæ reddam, nescio ; debere quidem plan e fateor ». Comp. S. Jean Chrysost., *Hom.* xix *in Acta*, et surtout la traduction des Septante au passage II Rois, iv, 10 (εὐαγγέλια y correspond à « mercedem pro nuntio » de la Vulgate).

(3) Comp. Xénoph., *Hell.*, i, 6, 37 : Ἐθευε τὰ εὐαγγέλια (il immolait les évangiles) ; Diod. Sic. xv, 74 : Τοῖς θεοῖς εὐαγγέλια θύσας (ayant immolé aux dieux des évangiles). Etc. Voyez H. Etienne, *Thesaurus linguæ græcæ*, édit. Firmin Didot, t. III, col. 2174, et Cremer, *Biblisches-theologisches Wörterbuch der neutestam. Græcität*, 3^e édit., Gotha 1883, p. 29.

(4) *Civ.*, iv, 20.

6 : « Miror quod sic tam cito transferimini... in aliud evangelium » ; I Tim. I, 11 : « Evangelium gloriæ beati Dei, quod creditum est mihi » . Etc. (1).

Pris dans ce sens, le substantif *Évangile* a sa source jusque dans l'Ancien Testament, comme l'idée même de la rédemption messianique. Il équivaut alors à l'hébreu בשרה (*bēšorah*), nom dérivé du verbe בשר (*bāšar*) (2), lequel, à la forme *piel*, signifie précisément, dans plusieurs passages d'Isaïe, « annoncer la bonne nouvelle du salut ». Comp. Is. XL, 9 : « Super montem excelsum ascende, tu qui *evangelizas* Sion » exalta in fortitudine vocem tuam, qui *evangelizas* Jerusalem... Dic civitatibus Juda : Ecce Deus vester ». LI, 7 : « Quam pulchri super montes pedes annuntiantis et prædicantis (hébr. : *m'baššer* ; les Septante : εὐαγγελιζομένου) pacem, annuntiantis (hébr. : *m'baššer* ; les Septante : ὡς εὐαγγελιζομένος) bonum... » LX, 6 : Laudem Domino annuntiantes (les Septante : εὐαγγελισσασθαι). » LXI, 1 : « Spiritus Domini super me, eo quod unxerit Dominus me ; ad annuntiandum mansuetis (hébr. : לְבַשֵּׁר עֲנִיִּים ; les Septante : εὐαγγελισσασθαι πτωχοῖς) misit me (3). »

3^o Vers le milieu du second siècle, εὐαγγέλιον reçut peu à peu une acception nouvelle, et, par suite d'une métaphore très heureuse et très simple, il servit à désigner les écrits mêmes dans lesquels la bonne nouvelle du salut avait été consignée. De là l'usage du pluriel, τὰ εὐαγγέλια, « les évangiles », puisqu'il y avait quatre écrits de ce genre. C'est saint Justin qui paraît avoir le premier fait usage de cette dénomination (4). Rien de plus clair, en effet, que les passages suivants, extraits de ses œuvres. *Dial.*, 10, il prête aux Juifs cette réflexion : Τὰ ἐν τῷ λεγομένῳ εὐαγγελίῳ παραγγέλματα, « les préceptes (contenus) dans ce qu'on appelle l'évangile. » *Apologia*, I, 66 : Οἱ γὰρ ἀπόστολοι ἐν τοῖς γενομένοις ὑπ' αὐτῶν ἀπομνημονεύμασιν, ἃ καλεῖται εὐαγγέλια, οὕτως παρέδωκαν, « les apôtres, dans les mémoires nommés *évangiles* qu'ils nous ont laissés, donnent cette tradition... (5). »

Peu à peu, ce sens devint le plus fréquent : chez les grecs d'abord, puis chez les latins (6), et finalement dans toutes les langues issues du latin. *Legospel* des Anglais provient de la double racine saxonne *god*, bonne, et *spell*, nouvelle ; c'est donc une simple traduction du nom latin.

(1) En prenant une concordance grecque ou latine de la Bible, au mot εὐαγγέλιον ou *evangelium*, le lecteur pourra étudier avec intérêt et avec profit les nuances diverses de son emploi dans le Nouveau Testament. Voyez aussi Cremer, *l. c.*, et NIK. M. ΔΑΜΑΔΑΣ, Ἑρμηνεῖα εἰς τὴν Καὶνὴν Διαθήκην, Athènes 1876, τόμος Α, p. 32-34.

(2) Voyez Gesenius, *Thesaurus philologicus criticus linguæ hebrææ et chaldææ Veteris Testam.*, t. I, p. 248.

(3) Cf. Luc. IV, 18, dans le texte grec.

(4) Peut-être même saint Ignace, *Epist. ad Phil.* 5, et *Epist. ad Smyrn.* 7. Cf. Kaulen, *Einleitung in die heil. Schrift Alten und Neuen Testaments*, Fribourg-en-Brigau, 1886, t. II, p. 373.

(5) Comp. l'*Épître à Diognète*, 11, et Orig. *In Joan.*, t. I, 6.

(6) Tertullien préfère encore le nom de *commentariū*, calqué sur le grec ἀπομνημονεύματα, et il appelle les évangélistes des « *Evangelii commentatores* ». Cf. *De carn. Christi*, c. 22. Mais S. Jérôme écrit, comme on le ferait de nos jours : « *Matthæus evangelium Christi composuit.* » *Catal.*, c. 3.

4° Il existait dans le grec classique jusqu'à dix-huit expressions dérivées, comme εὐαγγέλιον, des mots εὖ, ἀγγέλλω. Quelques-unes seulement ont passé dans l'idiôme du Nouveau Testament. Les plus célèbres sont εὐαγγελίζομαι, j'évangélise (la forme active n'apparaît qu'en deux passages : Apoc. x, 7; xiv, 6; la forme passive, rare aussi, est un peu plus fréquente : Luc. xvi, 16; Gal. i, 11; Hebr. iv, 2, 6, etc.); προεὐαγγελίζομαι, j'annonce d'avance la bonne nouvelle (Gal. iii, 8) (1); εὐαγγελιστής, évangéliste, ou prédicateur de l'évangile (cf. Act. xxi, 8; Eph. iv, 11; II Tim. iv, 5).

§ II. — LE NOMBRE DES ÉVANGILES

1° En réalité, et selon toute la rigueur du terme, il n'y a qu'un seul évangile, de même qu'il n'existe qu'une seule bonne nouvelle.

Les Pères aimaient à insister sur cette idée, riche et profonde.

« Le Christ, dit S. Irénée (2), nous a donné un évangile sous quatre formes » (τετραμόρφον τὸ εὐαγγέλιον). Origène affirme (3) que « l'évangile est unique en vérité, quoiqu'il provienne de quatre écrivains » (τὸ ἀληθὺς διὰ τεσσάρων ἓν ἐστὶν εὐαγγέλιον). De même le faux Origène (4) : « Evangelistæ quidem quatuor, sed evangelium unum ». Après avoir écrit : « In quatuor evangeliiis », S. Augustin (5) éprouve une sorte de scrupule et se reprend : « Vel potius quatuor libris unius evangelii ». Le Vénérable Bède (6) exprime gracieusement la même pensée : « Evangelistæ, cum sint quatuor, non tam quatuor evangelia, quam unum quatuor varietate pulcherrima consonum ediderunt ». Etc.

2° Mais, les textes qui précèdent le montrent déjà pleinement, lorsqu'on ne songe plus à s'en tenir à la rigueur théologique, et qu'on veut déterminer le nombre exact des évangiles reçus par l'Eglise comme canoniques et inspirés, on dit qu'ils sont au nombre de quatre, composés, sous l'inspiration divine, par S. Matthieu, S. Marc, S. Luc et S. Jean.

Nec plura nec pauciora, ainsi que l'ont décrété les conciles (7), en s'appuyant sur une tradition unanime, qui remonte à la plus haute antiquité.

Les citations pourraient être innombrables. Nous n'en ferons qu'un petit nombre, et nous nous arrêterons à la fin du second siècle, car il serait superflu de descendre plus bas.

1. *Témoignage des Pères*. — Plaçons encore en tête le glorieux S. Irénée, qui, d'un côté par son origine et en tant que disciple de S. Polycarpe, lequel avait été disciple de S. Jean, d'un autre côté par le théâtre de son apostolat, résume les traditions de l'Orient et de l'Occident : « Tanta est

(1) Expression tout à fait délicate. « Suavissime ! » dit Bengel, *Gnomon*, h. l. Il s'agit d'Abraham, recevant l'évangile. Voyez Cremér, *l. c.*, p. 32.

(2) *Contr. hær.*, iii, 11, 8.

(3) *Comm. in Joan.*, t. i, 5; ou encore : ἡ τῶν εὐαγγελίων ἀγία τετρακτὴ.

(4) *De vera fide*, 1.

(5) *Tract. in Joan.*, xxxvi, 1. Cf. *Serm.* ccxxvi, 1.

(6) *In Luc. Proëm.*

(7) Qu'il suffise de mentionner les plus récents, ceux de Trente, Sess. iv, et du Vatican, I, *Const. dogm.*, ii, can. 4.

circa evangelia hæc firmitas, ut et ipsi hæretici testimonium reddant eis, et ex ipsis egrediens unusquisque eorum conetur suam confirmare doctrinam. Ebionæi enim eo evangelio quod est secundum Matthæum solo utentes, ex illo ipso convincuntur non recte præsumentes de Domino. Marcion autem, id quod est secundum Lucam circumcidens ex his quæ adhuc servantur apud eum, blasphemus in solum existentem Deum ostenditur. Qui autem Jesum separant a Christo, et impassibilem perseverasse Christum, passum vero Jesum dicunt, id quod secundum Marcum est præferentes evangelium, cum amore veritatis legentes illud corrigi possunt. Hi autem qui a Valentino sunt, eo quod est secundum Joannem plenissime utentes ad ostensionem conjugationum suarum (1), ex ipso deteguntur nihil recte dicentes. Quum ergo hi, qui contradicunt, nobis testimonium perhibeant, et utantur his, firma et vera est nostra de illis ostensio. »

Origène, Clément d'Alexandrie et Tertullien sont les garants les plus autorisés des traditions de l'Eglise d'Afrique. « Ecclesia quatuor habet evangelia, dit Origène (2), hæresis plurima ». Et ailleurs (3) : « Quatuor tantum evangelia sunt probata, e quibus sub persona Domini et Salvatoris nostri profunda sunt dogmata. Scio quoddam evangelium quod appellatur secundum Thomam, et juxta Mathiam, et alia plura legimus... Sed in his omnibus nihil aliud probamus nisi quod Ecclesia, id est, quatuor tantum evangelia recipienda (4). »

Avant Origène, et s'appuyant d'une manière très expresse sur ceux qui l'avaient précédé lui-même (« traditionem quamdam, quam a vetustioribus presbyteris acceperat ») (5), Clément d'Alexandrie reconnaissait nos quatre évangiles, et rien de plus (6). Tertullien n'est pas moins précis qu'Origène : « Constituimus imprimis evangelicum instrumentum apostolos auctores habere, quibus hoc munus evangelii promulgandi ab ipso Domino sit impositum : si et apostolicos, non tamen solos, sed cum apostolis et post apostolos ; quoniam prædicatio discipulorum suspecta fieri possit de gloriæ studio, si non assistat illi auctoritas magistrorum, imo Christi, qui magistros apostolos fecit. Denique nobis fidem ex apostolis Joannes et Matthæus insinuant, ex apostolicis Lucas et Marcus instaurant (7). »

Ainsi, nos quatre évangiles canoniques, et rien de plus.

2. *Témoignage des anciennes traductions.* — Nous voulons parler surtout de la version italique et de la version grecque, qui datent pour le moins du milieu du second siècle (8), et qui contiennent nos quatre évangiles sous leur forme actuelle.

(1) Les fameuses syzygies, ou couples mystiques. Voyez notre commentaire sur l'évangile selon S. Jean, Paris 1887, p. 4.

(2) *Hom. 1 in Luc.*

(3) *In Jos. hom.* vii, 1.

(4) Ou encore, cette énergique parole citée par Eusèbe, *Hist. eccl.*, vi, 25 : Μόνα ἀναντίρρητά ἐστιν ἐν τῇ ὑπὸ τὸν οὐρανὸν ἐκκλησία τοῦ Θεοῦ.

(5) Eusèbe, *Hist. eccl.*, vi, 14,

(6) *Stram.*, iii, 13.

(7) *Contr. Marc.*, iv, 2, 5.

(8) Voyez F. Vigouroux, *Manuel biblique*, t. I, nn. 122, 125.

L'harmonie évangélique de Tatien (1), qui remonte à cette même époque, et dont le tissu a été visiblement formé par les textes des évangiles canoniques, fournit une preuve identique. Son seul nom est une démonstration ; car elle avait été intitulée : le *Diatessaron*, τὸ διὰ τεσσάρων (« ex quatuor concinnatum »). C'est donc que, dès ces temps reculés, on admettait quatre évangiles ; ni plus, ni moins de quatre (2). Fait d'autant plus remarquable, qu'il y avait eu, dès l'origine du christianisme, S. Luc l'affirme en propres termes (1, 1-4) (3), des efforts multiples pour composer des vies abrégées de N.-S. Jésus-Christ. Mais rien ne nous est resté de tout cela : les évangiles canoniques ont seuls survécu. Et s'il a existé à côté d'eux des évangiles apocryphes, dont nous aurons à parler plus loin (4), la différence a toujours été nettement marquée, et l'Eglise a de bonne heure empêché toute méprise.

3^e Pourquoi précisément ce chiffre de quatre ? Aux temps anciens, l'on aimait à en chercher les raisons mystiques, et il ne sera pas sans intérêt de relater les dires des Pères à ce sujet, car nous ajouterons ainsi une nouvelle force aux arguments qui précèdent.

S. Irénée fut des premiers à jeter sur cette question son regard si intelligent : « Neque autem plura numero hæc sunt, neque rursus pauciora capit esse evangelia. Quoniam enim quatuor regiones mundi sunt, in quo sumus, et quatuor principales spiritus, et disseminata est Ecclesia supra omnem terram, columna autem et firmamentum Ecclesiæ est evangelium et Spiritus vitæ, consequens est quatuor habere eam columnas undique flantes incorruptibilitatem, et vivificantes hominem (5). »

S. Cyprien, et d'autres après lui, établissent un rapprochement entre les quatre fleuves du paradis terrestre, s'échappant d'une même source, et l'unique évangile à quatre formes (6).

S. Augustin revient à la pensée de S. Irénée. « Isti quatuor evangelistæ, universo terrarum orbi notissimi, et ad hoc fortasse quatuor, quoniam quatuor sunt partes orbis terræ, per cujus universitatem Christi Ecclesiam dilatari ipso sui numeri sacramento declararunt (7). »

Alii aliter. Ces combinaisons, plus ou moins ingénieuses, montrent du moins que l'on s'en tenait strictement, dès la plus haute antiquité, à nos quatre évangiles canoniques.

(1) Voyez Eusèbe, *Hist. eccl.*, iv, 29 ; T. Zahn, *Forschungen zur Geschichte des neutestamentl. Kanons*, t. I, *Tatian's Diatessaron*, Erlangen, 1881.

(2) S. Jérôme parle aussi d'une autre harmonie évangélique, composée pareillement au milieu du second siècle par S. Théophile, évêque d'Antioche : « Quatuor evangelistarum in unum opus dicta compingens, ingenii sui nobis monumentum reliquit. » *Ad Algas.*, ep. cxxi, 6. Cf. *De vir. illustr.*, 25.

(3) Voyez notre commentaire, p. 27.

(4) Voyez le § XIV.

(5) *Contr. hær.*, iii, 11, 8. Comp. Orig. *In Joan.*, tom. i, 6, et *Hom.* i in *Luc.*

(6) S. Cyprien, *Epist. ad Iubaian.*, 10 ; S. Jérôme, *In Matth. Prologus* ; S. Isid. Hisp., *Quest. in Gen.*, iii, 3, etc.

(7) *De cons. evang.*, i, 2.

§ III. — L'ORDRE ET LA SUCCESSION DES ÉVANGILES DANS LE CANON DU NOUVEAU TESTAMENT

1° L'ordre actuel est certainement le plus ancien, et il offre le plus de garanties. C'est celui de S. Irénée (1), d'Origène (2), du fragment de Muratori (3), de toutes les versions antiques, de tous les catalogues qui mentionnent la série des livres du Nouveau Testament. Il existait donc dès le second siècle.

Sa raison d'être n'est autre que l'apparition chronologique des quatre évangiles : celui de S. Matthieu, vers l'an 45; celui de S. Marc, vers l'an 50; celui de S. Luc, vers l'an 60; celui de S. Jean, un peu avant l'an 100 (4). Origène le dit formellement : « Sacerdotali tuba primus in evangelio suo Matthæus increpuit; Marcus quoque, Lucas, et Joannes suis singulis tubis sacerdotalibus cecinerunt » (5). » De même Eusèbe de Césarée (6), S. Augustin (7), etc.

2° Parfois, mais beaucoup plus rarement, on rangeait les quatre évangiles d'après un autre principe, celui de la dignité. Alors, les deux évangélistes apôtres passent avant les autres; ce qui produit l'ordre suivant : S. Matthieu, S. Jean, S. Marc, S. Luc (8). Il arrive aussi que S. Jean est placé avant S. Matthieu, S. Luc avant S. Marc; par exemple, dans ce passage de Tertullien, déjà cité : « Nobis fidem ex apostolis Joannes et Matthæus insinuant, ex apostolicis Lucas et Marcus instaurant » (9). »

§ IV. — LES REPRÉSENTATIONS SYMBOLIQUES ET ARTISTIQUES DES QUATRE ÉVANGÉLISTES.

1° De très bonne heure, dès le second siècle, on eut la pensée de comparer les quatre évangiles au char célèbre de la vision d'Ezéchiël, I, 5 et ss., tout à la fois unique et quadruple (10), ou aux quatre animaux de l'Apocalypse, IV, 6-10, dont la description s'appuie sur cette même vision.

Toutefois, il y eut des variantes assez notables dans l'application, car trois systèmes principaux ont été admis tour à tour.

Le premier système est celui de S. Irénée (11), d'après lequel S. Matthieu est représenté par l'homme, S. Marc par l'aigle, S. Luc par le taureau,

(1) *C. hæc.* III, 1, 1.

(2) *In Matth.* tom. I.

(3) Voyez Vigouroux, *Manuel biblique* t. I, n° 40.

(4) Voyez nos commentaires sur S. Matthieu, p. 14-15; sur S. Marc, p. 14; sur S. Luc, p. 18; sur S. Jean, p. XLVI-XLVII.

(5) *Hom. VII in Josue.*

(6) *Hist. eccl.*, VI, 25.

(7) *De cons. evang.*, I, 3.

(8) Cf. Mansi, *Coll. Concil.*, t. IV, p. 733 et ss.; les *Constit. apostol.*, II, 57; les *Cod.*, Vercell. et Veron. de l'Italie; la version gothique, etc. Voyez aussi Tischendorf, *Nov. Test.*, édit. 8, vol. III, p. 137.

(9) *C. Marcion.*, IV, 2.

(10) Voyez notre *Atlas archéologique de la Bible*, pl. cv, fig. 7 de la 2^e édition.

(11) *Contr. hæc.*, III, 11.

S. Jean par le lion. Juvencus l'a plus tard traduit par ces vers bien connus (1) :

MATTHÆUS instituit virtutum tramite mores,
Et bene vivendi justo dedit ordine leges;
MARCUS amat terras inter cælumque volare,
Et vehemens aquilæ stricto secat omnia lapsu;
LUCAS uberius describit prælia Christi,
Jure sacer vitulus, qui mœnia fatur avita.
JOANNES fremit ore leo; similis rugienti
Intonat æternæ pandens mysteria vitæ.

Le second système est celui de S. Augustin, qu'adopta ensuite le Vénérable Bède (2). Le grand évêque d'Hippone l'oppose directement à celui de S. Irénée. « Mihi videntur qui ex Apocalypsi illa quatuor animalia ad intelligendos quatuor evangelistas interpretati sunt, probabilius aliquid attigisse illi qui leonem in Matthæo, hominem in Marco, vitulum in Luca, aquilam in Joanne intellexerunt, quam illi qui hominem Matthæo, aquilam Marco, leonem Joanni attribuerunt (3). »

Le troisième système, dont les principaux partisans parmi les Pères sont S. Ambroise (4), S. Jérôme, S. Grégoire le Grand (5), ne tarda pas à supplanter les deux autres, et il est devenu traditionnel dans l'Eglise latine. Voici en quels termes il est exposé par S. Jérôme (6), qui, à l'application, ajoute aussi les motifs qui ont déterminé son choix. « Hæc igitur quatuor evangelia multo ante prædicta Ezechielis quoque volumen probat, in quo prima visio ita contextitur : *Et in medio sicut similitudo quatuor animalium, et vultus eorum facies hominis, et facies leonis, et facies vituli, et facies aquilæ.* Prima hominis facies Matthæum significat, qui quasi de homine exorsus est scribere : *Liber generationis Jesu Christi.* Secunda Marcum, in quo vox leonis in eremo rugientis auditur : *Vox clamantis in deserto, Parate viam Domini.* Tertia vituli, quæ evangelistam Lucam a Zacharia sacerdote sumpsisse initium præfigurat. Quarta Joannem evangelistam, qui, assumptis pennis aquilæ et ad altiora festinans, de Verbo Dei disputat (7). »

Ce dernier système a été chanté en vers, comme le premier (8). Nous pensons faire plaisir au lecteur en citant intégralement une des plus belles hymnes du moyen-âge, composée sur ce sujet par Adam de S. Victor (9).

(1) *Evang. hist. Præf.* Cf. Theophylact., *In Marc. præfat.*

(2) *In Luc. Præf.*

(3) *De consens. evang.* 1, 6, Cf. *In Joan. tract.* xxxvi, 5.

(4) *Expos. Evang. S. Luc., Procem.*

(5) *In Ezech. Hom.* 1, 4, 1.

(6) *In Ezech.* 1, 7. Cf. *In Matth. Prolog.*

(7) Voyez aussi Alcuin, *Disput. puer.*, 9; etc.

(8) Cf. Sedulius, *Carmen pasch.*

(9) Il vivait au XII^e siècle. Cf. Trench, *Sacred Latin Poetry*, p. 67.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Supra cælos dum conscendit
Summi Patris comprehendit
Natum ante sæcula;
Pellens nubem nostræ molis
Intuetur jubar solis
Joannes in aquila.

Est leonis rugientis
Marco vultus, resurgentis
Quo claret potentia :
Voce Patris excitatus,
Surgit Christus, laureatus
Immortali gloria.

Os humanum est Matthæi,
In humana forma Dei
Dictantis prosapiam;
Cujus genus sic contextit
Quod a stirpe David exit
Per carnis materiam.

Ritus bovis Lucæ datur,
In qua forma figuratur
Nova Christus hostia :
Ara crucis mansuetus
Hic mactatus, sicque vetus
Transit observantia.

Paradisus hic fluenta
Nova fluunt sacramenta
Quæ descendunt cælitus :
His quadrigis deportatus
Mundo Deus, sublimatur
Istis arca vectibus.

2° L'art chrétien ne manqua pas de s'emparer de ces symboles, pour représenter les quatre évangélistes. Ils apparaissent pour la première fois sur la mosaïque de sainte Pudentienne, qui date, d'après MM. de Rossi et Garrucci, des dernières années du iv^e siècle (1). Le Christ, entouré des apôtres, est assis sur un trône, à la partie inférieure de la mosaïque; en haut, on voit les figures ailées de l'homme, du lion, du taureau et de l'aigle. Les mosaïques de sainte Sabine et de sainte Marie-Majeure reproduisent les mêmes types (2). D'autres mosaïques un peu plus récentes, notamment celles de S. Paul-hors-les-Murs (de 440 à 461), modifient légèrement la représentation, en ajoutant à chaque animal un nimbe et un livre fermé (3) : coutume qui alla se perpétuant sur les ivoires, les croix pectorales, les monnaies, les miniatures soit de l'antiquité, soit du moyen-âge (4).

(1) Voyez Garrucci, *Storia dell'arte cristiana*, Rome 1864, tav. ccviii.

(2) Garrucci, *ibid.*, tav. ccx, ccxi.

(3) Garrucci, *ibid.*, tav. ccliii, cclvii, cclxv.

(4) Voyez F. X. Kraus, *Real-Encyklopædie der christlichen Alterthümer*, Fribourg en Brisgau, 1879 et ss., p. 460 461; Martigny, *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, aux mots Évangélistes, Évangiles; Viollet-Leduc, *Dictionnaire de l'architecture française du xi^e siècle au xvi^e siècle*, t. I, p. 20 et s., t. V, p. 350.

Plus tard, aux quatre symboles on ajouta quatre personnages nimbés, tantôt debout, et tenant à la main un livre fermé (très rarement ouvert) ; tantôt assis, et écrivant, ou bien ayant simplement à côté d'eux une petite table munie de tout ce qu'il faut pour écrire (1).

M. Rohault de Fleury, dans son bel ouvrage *l'Évangile, Etudes iconographiques et archéologiques* (2), reproduit au frontispice du tome I, d'après une gravure conservée à la Bibliothèque de l'Arsenal, une carte des voyages de N.-S. Jésus-Christ, au sommet de laquelle on voit ce charmant croquis : un personnage assis, qui écrit, dans une belle et grave attitude ; son siège est supporté par un lion et un taureau ailés ; au-dessus de sa tête planent un ange et un aigle. Spirituelle traduction de τὸ εὐαγγέλιον τέτραμρον (3).

3^o Signalons encore d'autres représentations artistiques des quatre évangélistes, mais indépendantes des symboles dont nous venons de parler.

Des monuments très anciens désignent les quatre biographes de Jésus par de simples rouleaux ou *volumina* (4), déposés aux pieds du divin Maître, et marqués aux noms de MATTHÆUS, MARCUS, LUCAS, JOANNES (5) ; ou bien, par quatre fleuves qui ont leur source auprès de l'Agneau de Dieu, ou de son monogramme (6). Quelquefois, comme sur le sarcophage d'Apt, les rouleaux sont placés aux pieds des évangélistes eux-mêmes (7). Sur le sarcophage d'Arles, auprès du Sauveur assis, on voit S. Marc et S. Jean tenant l'un et l'autre un livre ouvert, tandis que S. Matthieu et S. Luc ont un rouleau à la main (8).

Le fragment de sarcophage découvert à Spolète par M. de Rossi présente un intérêt tout spécial au point de vue qui nous occupe. Cette sculpture, qui paraît remonter au iv^e siècle, figure la barque mystique de l'Eglise : Jésus-Christ lui-même la dirige, assis au gouvernail ; les quatre évangélistes rament avec vigueur, encouragés par la main et la parole de leur céleste capitaine (9).

Sur une mosaïque du x^e siècle, les évangélistes sont enfermés dans une sorte de forteresse. Ils se penchent, soit pour écrire sur les rouleaux

(1) Voyez Garrucci, *Storia*, tav. CCLXI, CCLXIII ; F. X. Kraus, *l. c.*, p. 462 ; Cahier, *Caractéristique des Saints*, t. I, p. 395.

(2) Tours, 1874.

(3) Voyez la page 3.

(4) Voyez Kraus, *loc. cit.*

(5) Garrucci, *l. c.*, tav. xvii, 2 ; CCLIV.

(6) *Ibid.*, tav. ccvii, 1. S. Paulin, *Epist.* xii, a décrit cette représentation dans les trois vers suivants :

Petram superstat Ipse petra Ecclesiae,
De qua sonori quatuor fonte meant
Evangelistae, viva Christi flumina.

(7) Voyez Le Blant, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, n. 624 ; Garrucci, *l. c.*, tav. CCCXXX, 2.

(8) Le Blant, *Sarcophage d'Arles*, n. 6, p. 7 et suiv. ; Garrucci, *l. c.*, tav. CCCXLIII, 3.

(9) Voyez Garrucci, *loc. cit.*, tav. CCCXCV, 6 ; F. X. Kraus, *Real-Encyclopædie*, t. I, p. 459 ; t. II, p. 731.

de parchemin qu'ils tiennent sur leurs genoux, soit pour prêter l'oreille à un cinquième personnage, qui tient un livre ouvert et leur fait la dictée (1).

Un des vitraux de la cathédrale de Chartres offre aux regards « un tableau dont l'invention et la composition paraîtront d'une singulière hardiesse. L'artiste a voulu représenter d'une manière figurée que l'ancienne loi est le fondement et le support de la loi nouvelle, et voici le moyen qu'il a employé pour que sa peinture présentât cette pensée aux yeux et à l'esprit. Il a dessiné chacun des quatre grands prophètes (de l'Ancien Testament) portant sur ses épaules un des quatre hérauts de l'évangile de Jésus-Christ... (Malgré l'étrangeté du coup d'œil), rien ici n'est inconvenant ni ridicule, parce que les poses sont naturelles et décentes, et que la dignité des personnages n'est point altérée. L'expression de leur figure est sérieuse, calme et tranquille ; rien dans leur attitude n'éloigne notre esprit de la gravité d'une peinture religieuse, malgré le mode vulgaire et peu relevé employé par le peintre. C'est une des prérogatives des âges primitifs que cette naïveté et cette simplicité enfantines... Le prophète Ezéchiel porte S. Jean ; le prophète Daniel porte S. Marc ; Isaïe porte S. Matthieu ; Jérémie porte S. Luc... Les noms des prophètes et des évangélistes sont écrits en grandes lettres (2). »

4° Evidemment, les peintres modernes n'ont pas manqué de s'intéresser

(1) Rohault de Fleury, *l'Evangile, Etudes iconographiq. et archéolog.*, t. II, p. 305.

(2) P. Durand, *Monographie de Notre-Dame de Chartres : Explication des Planches*, p. 129-131, Paris 1881, Imprimerie Nationale. M. Durand ajoute : « Ces figures de Prophètes et d'Apôtres ainsi réunies sont encore une manière de nous montrer la connexion de l'Ancien et du Nouveau Testament. C'était, au moyen âge, un sujet que l'on aimait à montrer aux fidèles, et dont nous trouvons de nombreux exemples. Cette allégorie de la réunion de l'Ancien et du Nouveau Testament se retrouve non seulement dans les œuvres savantes des théologiens, mais aussi dans une foule de compositions littéraires et artistiques à l'usage du public moins lettré. Elle s'y montre quelquefois développée avec des détails fort étendus. Ainsi, dans les calendriers qui sont au commencement de plusieurs magnifiques manuscrits de livres d'Heures dans notre Bibliothèque Nationale à Paris, on voit les Prophètes et les Apôtres tenant en main des portions de texte où les deux lois sont mises en parallèle. Dans un autre manuscrit, où sont renfermées un grand nombre d'histoires et de moralités tirées de la Bible et de la Vie des Saints, on lit au commencement que ce livre va nous parler du *plus bel du vieil Testament* et du *Nouvel conjoint* ensemble. L'*Hortus deliciarum* de l'abbesse Herrade, précieux manuscrit de la Bibliothèque de Strasbourg, détruit en 1870 par les bombes ennemies, contenait une grande miniature qui portait pour titre : *Vetus Testamentum cum novo conjunctum*, et j'ai pu copier dans ce même manuscrit quatre médaillons dans lesquels on voit, deux par deux, un Prophète et un Evangéliste (ou plutôt son symbole) semblant converser ensemble : Isaïe, en face de l'Ange de S. Matthieu ; Jérémie, en face de l'Aigle de S. Jean ; Ezéchiel et le Lion de S. Marc ; Daniel avec le Bœuf de S. Luc. Chacune des grandes cathédrales de France contenait autrefois un vitrail dans lequel on pouvait contempler, dans une suite de compartiments, les principaux événements du Nouveau Testament mis en parallèle avec les événements de l'Ancien Testament qui en étaient la figure et l'annonce. Ces peintures, exposées aux regards du public, présentaient aux fidèles, d'une manière quotidienne et perpétuelle, les principales vérités de la religion, que les faits historiques gravaient dans leur mémoire. Un semblable vitrail existe à Chartres ; malheureusement il est incomplet. » Voyez notre *Idee centrale de la Bible*, Lyon, 1888.

à ce sujet, digne des pinceaux les plus habiles; et plusieurs d'entre eux ont laissé des portraits remarquables des quatre évangélistes.

Les plus célèbres de ces tableaux sont : les quatre évangélistes du Corrège, associés aux quatre grands docteurs de l'Eglise latine (S. Jean et S. Augustin, S. Matthieu et S. Jérôme, S. Marc et S. Grégoire, S. Luc et S. Ambroise; coupole de l'Eglise de S. Jean, à Parme); un saint Jean, du même; le saint Jean du Dominiquin; les portraits des quatre évangélistes, du même (fresques aux pendentifs de l'église de Saint-André-della-Valle, à Rome); portraits des quatre évangélistes, par fra Angelico; S. Marc, de fra Bartolomeo; les quatre évangélistes, de Valentin (palais de Versailles); les évangélistes inspirés par l'Esprit saint, tableau de Le Nain, etc.

On a de Thorwaldsen quatre belles statues représentant chacun des évangélistes.

§ V. — LES TITRES DES ÉVANGILES

1^o En tête de chaque évangile, on trouve, dans presque tous les manuscrits grecs, les formules εὐαγγέλιον κατὰ Ματθαῖον (ou Μαθθαῖον), εὐαγγέλιον κατὰ Μάρκον, εὐαγγέλιον κατὰ Λουκᾶν, εὐαγγέλιον κατὰ Ἰωάννην, qui ont passé ensuite dans les éditions imprimées. On les appelait des *ἐπιγραφαί*, ou, chez les Latins, des *tituli*, des *signa* (1).

Dans quelques anciens *Codices* (2), ces titres ou inscriptions apparaissent sous la forme abrégée : κατὰ Ματθαῖον, κατὰ Μάρκον, κατὰ Λουκᾶν, κατὰ Ἰωάννην. La *Peschito* syriaque les emploie, au contraire, sous une forme plus développée : « Le saint évangile, la prédication de l'apôtre Matthieu; le saint évangile, la prédication de l'évangéliste Marc », etc.

2^o Ils ont été parfois attribués aux écrivains sacrés eux-mêmes, mais sans raison suffisante. D'une part leur uniformité, de l'autre les variantes assez considérables qui viennent d'être signalées, vont à l'encontre de cette assertion. De plus, ces sortes de titres étaient alors fort peu de mode (3). « Moyses, écrit Jean Chrysostome (4), libris quinque a se scriptis nusquam nomen suum apposuit, neque illi qui res gestas post ipsum scripserunt; sed neque Matthæus, neque Joannes, neque Lucas, neque Marcus (5). »

Néanmoins, il est certain qu'ils remontent à une très haute antiquité. S. Irénée et Clément d'Alexandrie les connaissent et les emploient : τὸ μὲν κατὰ Ἰωάννην, ... τὸ δὲ κατὰ Λουκᾶν (6), ἐν τῷ εὐαγγελίῳ τῷ κατὰ Λουκᾶν, ἐν τῷ κατὰ Ματθαῖον εὐαγγελίῳ (7). Le canon de Muratori en fait usage dans sa

(1) Cf. Reithmayr, *Einleitung in die canon. Bücher des neuen Bundes*, Ratisbonne 1852, p. 125.

(2) N. B. De même quelques manuscrits de l'Itala et de la Vulgate.

(3) Cf. Reithmayr, *l. c.*

(4) *Hom. i in epist. ad Rom.*, n. 1. Cf. *Hom i in Matth.*, n. 2.

(5) Le saint docteur suppose pourtant que S. Matthieu plaça le simple mot εὐαγγέλιον en avant de son volume.

(6) S. Irén., *C. Hær.*, III, 11.

(7) Clém. Alex., *Strom.*, I, 21.

nomenclature des livres du Nouveau Testament : « Tertium evangelii librum secundum Lucam... » Tertullien en tire un argument pour démontrer le caractère tout humain et la fausseté de l'évangile composé par Marcion : « Marcion evangelio, scilicet suo, nullum adscribit auctorem; quasi non licuerit illi titulum quoque affingere, cui nefas non fuit ipsum corpus evertere. Et possem hic jam gradum figere, non agnoscendum contendens opus quod nullam constantiam præferat, quod non erigat frontem, nullam fidem reprimat de plenitudine tituli et professione debita auctoris (1). » Cette dernière ligne surtout est pleine de force.

Ces titres, ainsi employés à la fin du second siècle, remontaient évidemment beaucoup plus haut; peut-être, comme on l'a dit, jusqu'aux dernières années du premier siècle (2). Ils fournissent donc une excellente preuve pour démontrer l'authenticité de nos évangiles canoniques.

3^e Leur forme est vraiment remarquable. Pourquoi n'a-t-on pas dit, à la façon accoutumée : Evangile de S. Matthieu, Evangile de S. Marc, etc., mais : Evangile selon (κατά, *secundum*) S. Matthieu, selon S. Marc, etc.? Déjà, suivant S. Augustin (3), le Manichéen Faustus s'appuyait sur ce fait pour affirmer que les quatre évangiles n'avaient pas été rédigés par S. Matthieu, S. Marc, S. Luc et S. Jean, mais par des auteurs inconnus, et seulement d'après la prédication ou les notes de S. Matthieu, etc.

Plusieurs rationalistes contemporains ont tiré la même conclusion : « Les formules *selon Matthieu, selon Marc, selon Luc, selon Jean*, n'impliquent pas que, dans la plus vieille opinion, ces récits eussent été écrits d'un bout à l'autre par Matthieu, par Marc, par Luc, par Jean; elles signifient seulement que c'étaient là les traditions provenant de chacun de ces apôtres et se couvrant de leur autorité. » (4) Mais cette preuve est tellement faible, qu'elle a été abandonnée par ceux-là même qui en faisaient usage, et par le plus grand nombre des autres rationalistes (5).

Non, « les formules κατά Ματθαῖον, κατά Μάρκον, etc., n'expriment pas le moindre doute relativement aux auteurs traditionnels » des évangiles (6). La phrase suivante d'Eusèbe de Césarée (7), suffirait à elle seule pour indiquer dans quel sens l'antiquité chrétienne les entendait : Ματθαῖος γραφῇ παραδούς τὸ κατ' αὐτὸν εὐαγγέλιον, « Matthæus qui scripto dedit evangelium secundum ipsum. » Les Septante et plusieurs Pères emploient une tournure identique pour marquer les auteurs de divers écrits. Par exemple, au passage II Mach. II, 13, nous lisons dans le texte grec : ἐν τοῖς ὑπομνηματισμοῖς τοῖς κατὰ Νεεμῖαν, et dans la Vulgate : « In commentariis Nehemiæ ». S. Epiphane désigne ainsi la Genèse : ἡ πρώτη βίβλος τῆς κατὰ Μωυσέα

(1) *Contr. Marcion.*, IV, 2.

(2) Voyez Routh, *Reliq. sacr.*, t. I, p. 405.

(3) *Contr. Faust.*, XVII, 2.

(4) E. Renan, *Vie de Jésus*, Paris, 1863, p. xvi. Comp. Volkmar, *Ursprung der Evangelien*, Zurich 1866, p. 7; etc.

(5) Par M. Renan dans les éditions les plus récentes de sa *Vie de Jésus*. Voyez aussi de Wette, *Einleitung in's N. Testam.*, 6^e édition, Berlin, 1860, p. 143.

(6) Hilgenfeld, partisan de la critique négative, *Einleitung*, p. 149.

(7) *Hist. eccl.*, III, 24.

πεντατεύχου, « le premier livre du Pentateuque de Moïse (1). » D'autres Pères grecs emploient les expressions : ἡ παλαια διαθήκη ἡ κατὰ τοὺς ἑβδομήκοντα, ἡ ... κατὰ Ἀκύλαν, etc., « l'Ancien Testament selon les Septante, selon Aquila », etc.

La proposition κατὰ est même classique en ce sens, comme on le voit par ces mots de Diodore de Sicile : ἡ κατ' Ἡρόδοτον ιστορία, « historia secundum Herodotum » ; pour dire : l'histoire d'Hérodote.

Mais allons plus loin, et ajoutons que, pour ce qui concerne les évangiles, cette formule est d'une très grande délicatesse, et qu'elle convient beaucoup mieux que ce qu'on nomme le *genitivus auctoris*, pour exprimer le rôle des quatre évangélistes en tant qu'écrivains sacrés. Ainsi qu'il a été dit plus haut (2), il n'y a qu'un seul évangile, qu'une seule bonne nouvelle, et c'est Dieu, ou Jésus-Christ, qui en est l'auteur véritable : εὐαγγέλιον τοῦ θεοῦ (Rom. 1, 1), εὐαγγέλιον Ἰησοῦ Χριστοῦ (Marc. 1, 1). S. Matthieu, S. Marc, S. Luc et S. Jean ont raconté, exposé, cet évangile, mais non pas à la manière ordinaire d'un écrivain ; ils ne sont pas les « auteurs » de leurs livres dans la signification habituelle de ce mot (3).

En outre, puisqu'ils ont été plusieurs à exposer cette unique bonne nouvelle, il était juste de différencier ainsi leur rédaction. « Illud κατὰ non diversam doctrinam atque sententiam, sed diversos tantum auctores et modum scribendi diversum declarat », dit fort bien Maldonat (4).

Au surplus, l'emploi du *genitivus auctoris*, quoique rare dans l'antiquité, n'y est pas absolument inconnu ; témoin ce texte des *Canons apostoliques*, c. 85 : εὐαγγέλια τέσσαρα Ματθαίου, Μάρκου, Λουκᾶ, Ἰωάννου.

§ VI. — LE CONTENU DES ÉVANGILES.

I. — S. Jean Chrysostome a sur ce point des développements oratoires pleins d'intérêts.

« Opus autem suum jure evangelium inscripsit. (Matthæus). Sublatam enim pœnam, peccatorum veniam, justitiam, sanctificationem, redemptionem, adoptionem, cœlorum hereditatem, consanguinitatem cum Filio Dei omnibus annuntiare voluit, inimicis, improbis, sedentibus in tenebris. Quid tam bono nuntio possit æquiparari? Deus in terra, homo in cœlo ; factaque omnium commixtione, angeli cum hominibus choreas agentes, homines cum angelis aliisque cœlestibus potestatibus conversantes ; diuturnum bellum solutum, et fœdus a Deo cum natura nostra initum ; diabolus pudore affectus, dæmones fugati, mors devicta, paradiscus apertus, maledictio irritata, peccatum de medio sublatum, error depulsus, veritas reducta, verbum pietatis ubique disseminatum et crescens, superna vitæ

(1) *Adv. hæc.*, VIII, 4.

(2) Page 3, 1^o.

(3) Comparez les locutions analogues : Ὁμηρος κατὰ Ἀρίσταρχον, κατὰ Ζηνώδοτον, κατὰ Ἀριστοφάνην.

(4) *Comm. in Matth.* 1, 1. Cf. F. Delitzsch, *Untersuchungen über Entstehung und Anlage der kanon. Evangel.*, Leipzig, 1853, t. I, p. 7.

ratio in terra insita, virtutes illæ familiariter nobiscum agentes, angeli frequenter in terra versantes, magna spes futurorum. Ideo historiam Evangelium vocavit, quia scilicet alia omnia verba rebus sint vacua, veluti opes multæ, vis potentia, principatus, gloria, honores, ceteraque omnia quæ apud homines bona esse pulantur, illa e contra quæ a piscatoribus promissa sunt, vere ac proprie evangelia dicantur; non solum quia firma immobiliaque bona sunt, nostramque exsuperant dignitatem, sed etiam quia cum omni facilitate nobis dantur. Neque enim ex labore aut sudore nostro, neque ex nostris ærumnis, sed ex Dei erga nos amore hæc suscepimus (1). »

Egalement oratoires, les esquisses suivantes du P. Lacordaire serrent de plus près le sujet.

« Que je vous initie aux mystères de la vie chrétienne..., que je parcoure avec vous les sentiers de l'Evangile sans vous rien cacher; que je vous conduise, voyageur attentif et convaincu..., de l'étable de Bethléem au chaume de Nazareth, de la barque des pêcheurs de Galilée au puits de la Samaritaine, du désert de S. Jean au tombeau de Lazare, et que, suspendu partout aux lèvres du Sauveur, j'amène enfin votre âme, de proche en proche et de lumière en lumière, à regarder la croix et à la porter (2). »

« Le temple (de Jérusalem) renaît... Il voit venir le Fils de Dieu dans les bras d'une Vierge, et, de ses portiques au sanctuaire, du sanctuaire au Saint des Saints, il se redit la parole suprême du vieillard Siméon : *Maintenant, Seigneur, vous laisserez aller votre serviteur en paix..., parce que mes yeux ont vu votre salut, le salut que vous avez préparé à la face de tous les peuples...* Jésus-Christ est venu. L'Evangile succède à la loi et aux prophéties, et la vérité, accomplissant la figure, resplendit sur le passé, qu'elle explique après en avoir reçu le témoignage. Tous les temps se rencontrent dans le Christ, et l'histoire prend sous ses pas son éternelle unité. C'est lui qui est tout désormais... Le Jourdain le reçoit dans ses eaux sous la main du Précurseur qui le baptise; les montagnes le voient gravir leurs pentes suivi de tout un peuple, et elles entendent de sa bouche cette parole qu'aucun autre n'avait encore proférée : *Bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui pleurent*. Les lacs prêtent leurs bords à ses discours, et leurs flots à ses miracles. D'humbles pêcheurs plient leurs filets en le voyant, et le suivent pour devenir sous lui des pêcheurs d'hommes. Les sages le consultent dans l'ombre de la nuit, les femmes l'accompagnent et le servent à la clarté du jour. Tout malheur vient le trouver, toute blessure espère en lui, et la mort lui cède, pour les rendre à leurs mères, des enfants déjà pleurés. Il aime S. Jean, le jeune homme, et Lazare, l'homme mûr. Il parle à la Samaritaine, et bénit l'étrangère. Une pécheresse embaume sa tête et baise ses pieds, une adultère trouve grâce devant lui. Il confond la vaine sagesse des docteurs, et chasse du temple ceux qui faisaient un lieu de trafic du lieu de la prière. Il se dérobe à la multitude qui veut le proclamer roi, et, lorsqu'il

(1) Hom. 1 in Matth. 1, 2.

(2) *Lettres à un jeune homme sur la Vie chrétienne*, Paris, 3^e édition, p. 16-17.

entre à Jérusalem précédé des hosannah qui saluent en lui le fils de David et le rédempteur du monde, il y rentre sur une ânesse recouverte des habits de ses disciples. La synagogue le juge, la royauté le méprise, Rome le condamne; il meurt sur une croix en bénissant le monde; et le centurion, qui le voit mourir entre les insultes de la foule et les blasphèmes des grands, reconnaît, en frappant sa poitrine, qu'il est le Fils de Dieu. Un tombeau le reçoit des mains de la mort; mais le troisième jour, ce tombeau, gardé par la haine, s'ouvre de lui-même et laisse passer triomphant le maître de la vie. Ses disciples le voient; leurs mains le touchent et l'adorent, leur bouche le confesse; ils reçoivent de lui ses dernières instructions, et, tout ce qui doit être visible étant consommé pour l'homme, le Fils de Dieu et le fils de l'homme prend sur une nuée le chemin du ciel, laissant à ses apôtres le monde à vaincre (1). »

II. — Mais il faut mettre une limite aux éloquentes paroles, et exposer d'une manière tout à la fois plus simple et plus scientifique le contenu des Évangiles.

Sous ce rapport, nous pouvons dire que l'évangile est un exposé sommaire de la vie et de la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le divin fondateur du christianisme. — C'est presque la définition de S. Augustin : « *Originem, facta, dicta, passionem Domini Nostri Jesu Christi narrans* (2). »

1° *Exposé sommaire*, et même, en un sens, tout à fait sommaire. Les évangélistes montrent très clairement, bien plus, ils avouent tous de la façon la plus expresse, qu'ils n'ont pas voulu écrire une biographie proprement dite, raconter la vie complète de Jésus-Christ.

(1) *Ibid.*, p. 117-122. Nous espérons ne pas abuser du droit de citation en transcrivant encore les pages 180-182 du même opuscule, dont la diction poétique met si bien en relief la vérité des faits. De telles splendeurs sont un repos pour l'exégète comme pour ses lecteurs.

« Vous commencerez donc par l'Évangile, qui est Jésus-Christ vivant. Là, dans sa chair, expression de son âme et voile transparent de sa divinité, vous le verrez lui-même. Ce n'est pas Moïse, ni David, ni le prophète Isaïe, si grands qu'ils soient, qui vous parleront de lui : c'est sa propre bouche qui vous dira sa pensée, ses regards qui vous diront son amour, sa main qui pressera la vôtre pour vous encourager en vous bénissant. Vous le verrez naître dans le silence d'une nuit, sur la paille d'une étable, et vous lui apporterez avec d'humbles bergers les prémices de l'adoration du genre humain. L'Orient, terre antique des ressouvenirs, enverra visiter son berceau, et, dès cet éveil d'une gloire qui doit remplir le monde, le sang innocent coulera pour l'étouffer. Une terre impure recevra dans l'exil l'enfant qui justifiera tout et fera de l'univers une seule patrie. Vous reviendrez avec lui au toit de ses ancêtres, non plus le palais de David, dont il est le dernier fils, mais l'obscur maison d'un artisan qui vit de ses mains, et là vous admirerez cette enfance, objet de tant présages et ensevelie dans de si simples vertus. Vous retiendrez votre souffle pour entendre le sien, et l'histoire, muette tout exprès, ne vous apportera qu'un mot ou deux, mots énigmatiques qu'une mère alarmée pèse dans le sanctuaire de son inaltérable virginité. Sion enfin s'émue, la Judée se trouble; toutes les douleurs accourent au devant de Celui qu'elles attendaient; Jean le baptise, le peuple l'écoute, les docteurs le haïssent et le persécutent, les pêcheurs quittent leurs barques pour le suivre, et la parole de Dieu, s'échappant de sa source à toute heure, court du tombeau des âmes au tombeau des corps pour rappeler partout la vie. L'homme voit ce qu'il n'avait jamais vu, la souveraine bonté dans la souveraine puissance, et la plus haute lumière dans la plus populaire simplicité. »

(2) *Contr. Faust.* II, 2.

Ils le montrent par des formules générales, qui résument des catégories entières de faits ou de discours : *Et Jesus proficiebat sapientia et cetera et gratia, apud Deum et homines* (1). *Post hæc venit Jesus et discipuli ejus in terram Judæam, et illic demorabatur cum eis* (2). *Et regressus est Jesus... in Galileam;... et ipse docebat in synagogis eorum et magnificabatur ab omnibus* (3). *Et relicta civitate Nazareth, venit et habitavit in Capharnaum maritima.... Exinde cœpit Jesus prædicare* (4). *Et erat prædicans in synagogis eorum et in omni Galilæa, et dæmonia ejiciens* (5). *Et circuibat Jesus omnes civitates et castella, docens in synagogis eorum, et prædicans evangelium regni, et curans omnem languorem et omnem infirmitatem* (6). Etc.

Ils l'avouent en termes exprès : *Multa quidem et alia signa fecit Jesus in conspectu discipulorum suorum, quæ non sunt scripta in libro hoc* (7). *Sunt autem et alia multa quæ fecit Jesus; quæ si scribantur per singula, nec ipsum arbitror mundum capere posse eos qui scribendi sunt libros* (8).

Ils se sont donc simplement proposé de livrer à leurs contemporains, chacun d'après un plan spécial que nous avons tâché de déterminer dans nos introductions particulières à leurs récits (9), un extrait de l'histoire et de l'enseignement de l'Homme-Dieu. C'est pour cela que les premiers écrivains chrétiens donnaient aux évangiles le nom de « Mémoires », ἀπομνημονεύματα (10).

Non seulement chaque évangile pris à part est incomplet; mais alors même qu'on réunit, sous forme d'Harmonie ou de Concorde, tous les éléments contenus dans la quadruple narration, on n'obtient encore qu'un résumé, qu'un abrégé de la vie du Sauveur. Que savons-nous des trente premières années de N.-S. Jésus-Christ? Que savons-nous des quarante jours qui s'écoulèrent entre sa résurrection et son ascension? Que savons-nous de la vie publique du Messie, bien qu'elle constitue en réalité le fond de l'histoire évangélique? Sur toutes ces époques nous n'avons que des extraits.

Néanmoins, hâtons-nous de le dire, ces extraits suffisent amplement pour nous faire connaître Jésus-Christ autant qu'il importait à l'œuvre de la rédemption. Nous possédons l'essentiel. Les quatre portraits aux physionomies distinctes, et pourtant si ressemblantes, nous révèlent le Maître aussi pleinement qu'il entraît dans les desseins de Dieu. Le choix des actions de Jésus, de ses miracles, de ses discours, a été fait de telle sorte, sous l'inspiration divine, qu'un nombre même illimité d'actions,

(1) Luc. II, 52.

(2) Joan. III, 12.

(3) Luc. IV, 14-15.

(4) Matth. IV, 13-17.

(5) Marc. I, 39.

(6) Matth. IX, 35.

(7) Joan. XX, 30.

(8) Joan. XXI, 25. Voyez notre commentaire, p. 388.

(9) Evangile selon S. Matthieu, p. 16-18; Evangile selon S. Marc, p. 9 et ss., 15 et ss., 18; Evangile selon S. Luc, p. 13; Evangile selon S. Jean, p. xli et ss.

(10) Voyez la page 2, 3^e et note 6.

de miracles, de paroles analogues, ne nous apprendrait rien de plus pour nous démontrer la divinité de N.-S. Jésus-Christ.

D'ailleurs, était-il donc possible de réaliser d'une manière complète et adéquate l'idée de l'évangile absolu, c'est-à-dire, de peindre le Fils de Dieu et ses mystères selon toute leur vérité, toute leur beauté? Non ; et S. Jean, aux passages cités plus haut, nous a dit avec une grande profondeur que le sujet est inépuisable. « Il n'est pas de narration qui puisse exposer totalement et complètement l'évangile, l'œuvre du salut, tout récit quel qu'il soit, même le plus parfait, ne peut atteindre sous ce rapport qu'une perfection relative (1) ».

2° Exposé sommaire de *la vie et de la doctrine* de Jésus.

Il y a donc, dans les évangiles, d'une part des faits, de l'autre des paroles. Les faits consistent dans les actions du divin Maître : mystères joyeux, douloureux et glorieux ; miracles de toute espèce ; fréquents voyages à travers toute la Palestine, et spécialement en Galilée ; souvent actions d'éclat, non moins souvent actions marquées au sceau de la simplicité et de l'humilité ; le tout, vraiment divin. Les paroles sont tantôt d'assez longs discours, tantôt des réflexions rapides et familières, tantôt de gracieuses comparaisons (2).

A ces deux éléments, les évangélistes ajoutent, mais assez rarement, quelques réflexions personnelles, pour en faire ressortir l'importance et l'intérêt. Par exemple : *Et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti a Patre... De plenitudine ejus nos omnes accepimus* (3). *Ipse autem Jesus non credebat semetipsum eis, eo quod ipse nosset omnes, et quia opus ei non erat ut quis testimonium perhiberet de homine ; ipse enim sciebat quid esset in homine* (4), etc.

Les faits et les paroles s'entremêlent sans art, quoique d'une façon très naturelle, en général d'après l'ordre chronologique. S. Luc et S. Jean sont particulièrement fidèles à suivre cet ordre des temps (5) ; S. Matthieu prend d'assez fréquentes libertés avec la chronologie dans la première

(1) Grimm, *Die Einheit der vier Evangelien*, Ratisbonne 1868, p. 28. « Relativement au Christ, écrit le même auteur, *ibid.*, l'histoire ne peut qu'enregistrer les phénomènes, les manifestations visibles et constatées, qui nous font conclure à une nature supérieure placée à leur base, et dans lesquels apparaît la divinité même. Qu'un évangéliste, S. Matthieu, ou S. Jean, me rapporte une série de faits miraculeux où se révèle une puissance supérieure et cachée : cela me suffit. Cent miracles ne me disent rien de plus que dix, qu'un seul, dès que cette apparition d'une force divine est historiquement prouvée. Et quant à l'enseignement du Messie, sans doute les Évangiles pourraient être plus explicites ; mais une exposition plus détaillée n'épuiserait pas la substance de la nouvelle doctrine, ni son caractère divin. Bien plus, la plupart des développements que nous pourrions souhaiter sous ce rapport n'appartiennent point à la prédication terrestre du Christ ; ils étaient réservés aux révélations ultérieures de l'Esprit-Saint, parce qu'on n'en aurait pas eu avant lui l'intelligence. Ainsi donc, un évangile très complet pourrait bien nous donner quelques détails de plus, mais nullement cette exposition absolument exacte et achevée de la doctrine messianique que l'on pourrait souhaiter ».

(2) Voyez notre commentaire sur l'Évangile selon S. Matthieu, pp. 63, 96-97.

(3) Joan. 1, 14, 16.

(4) Joan. 11, 24, 25. Cf. xx, 30 ; xxi, 25. La plupart de ces réflexions sont propres au quatrième évangéliste.

(5) C'est sur leurs narrations que l'on s'appuie de préférence quand on veut composer une Synopse des Évangiles.

partie de la vie publique de Notre-Seigneur, à cause de son plan spécial (1) ; S. Marc tient le milieu entre ces deux méthodes.

Quant au choix des matériaux, indépendamment de l'inspiration, il fut dirigé par la prédication apostolique, — le *κῆρυγμα*, comme disaient les anciens, — qui avait fixé de bonne heure soit la méthode générale, soit les traits particuliers de l'enseignement chrétien. Plusieurs faits nous apprennent qu'elle servit de type et de modèle aux évangélistes, spécialement à S. Matthieu, à S. Marc et à S. Luc ; à S. Jean aussi dans une certaine mesure.

D'après les Actes des apôtres et les épîtres de S. Paul, la vie publique du Sauveur, ses discours, ses miracles, sa passion, sa mort, sa résurrection, son ascension, formaient le thème principal de la prédication des apôtres. Voyez Act. i, 24 ; ii, 32 ; iii, 18 ; iv, 33 ; v, 42 ; viii, 5 ; ix, 20 ; x, 40 ; xi, 23 ; xiii, 30, 34, 37 ; xvii, 3, 18 ; xix, 13 ; Rom. v, 9 ; I Cor. i, 13, 23 ; ii, 2 ; xv, 3, 12 ; II Cor. i, 19 ; iv, 5 ; xi, 4 ; Phil. i, 15 ; Hebr. xiii, 12 ; I Petr. ii, 21 ; iii, 18 ; iv, 1, etc. (2).

Les Pères parlent en termes encore plus formels, lorsqu'ils assurent, comme Papias (3), S. Irénée, Clément d'Alexandrie (4), que S. Marc « nous a livré par écrit les choses prêchées par Pierre », et que S. Luc « a consigné dans son livre l'évangile prêché par Paul (5). » « Non enim, dit encore S. Irénée (6), per alios dispositionem salutis nostræ cognovimus, quam per eos per quos evangelium pervenit ad nos ; quod quidem tunc præconaverunt, postea vero per Dei voluntatem in Scripturis nobis tradiderunt. »

III. — Pour mieux manifester encore le contenu des Evangiles, nous allons les faire passer en quelque sorte, et à plusieurs reprises, sous les yeux du lecteur, comme un panorama grandiose, en résumant les harmonies évangéliques, ou les Vies de N.-S. Jésus-Christ, composées par les meilleurs auteurs contemporains. Nous obtiendrons ainsi ces vues d'ensemble que tout voyageur sérieux aime à se procurer quand il visite une ville ou une contrée nouvelle. L'étude des détails, ainsi préparée, devient ensuite beaucoup plus fructueuse (7).

1° La division adoptée par M. Fouard (8) plaît par sa netteté et sa simplicité.

(1) Voyez nos commentaires sur S. Luc, p. 27 ; sur S. Jean, pp. L, LVII-LVIII.

(2) Cf. Kraus, *Einleitung in die heil. Schrift Alten und Neuen Testaments*, Fribourg en Brisgau, 1885, t. II, p. 374.

(3) Ap. Euseb., *Hist. eccl.* iii, 39.

(4) *Ibid.*, ii, 15 ; vi, 14.

(5) Ce sont les paroles de S. Irénée, *Adv. Hær.*, iii, 1, 1 : Μάρκος... τὰ ὑπὸ Πέτρου κηρυσσόμενα ἐγγράφως ἡμῖν παρέδωκεν... καὶ ὁ Λουκᾶς... τὸ ὑπὸ Παύλου κηρυσσόμενον εὐαγγέλιον ἐν βιβλίῳ κατέθετο. Voyez nos commentaires sur S. Marc, pp. 4-5, 11-12, et sur S. Luc, p. 9-11.

(6) *Adv. Hær.*, iii, 1. Cf. Euseb., *Hist. eccl.*, iii, 24, 6. Sur les rapports exacts de cette prédication ou de l'évangile oral, avec l'évangile écrit, voyez le § VII.

(7) Voyez Danko, *Historia revelationis Novi Testamenti*, p. xix et ss. ; Cornely, *Historica et critica introductio in utriusque Testamenti libros sacros*, t. III, p. 278-281, et notre *Synopsis evangelica, seu quatuor sancta Jesu Christi evangelia secundum Vulgata editionem ordine chronologico in harmoniam concinnata*, Paris 1882.

(8) *La Vie de N.-S. Jésus-Christ*, Paris 1882 (2^e édit.). Les titres mis entre parenthèses sont ceux des chapitres.

Livre premier : L'enfance de Jésus (la naissance du Précurseur, l'Incarnation, la Nativité, l'Épiphanie, Jésus à Nazareth).

Livre second : Les débuts du ministère de Jésus (les temps et les lieux où Jésus exerça son ministère, la mission de Jean-Baptiste, la tentation, le témoignage de Jean-Baptiste et les premiers disciples de Jésus, les noces de Cana, Génésareth).

Livre troisième : Première année du ministère de Jésus (la première Pâque de la vie publique de Jésus, le dernier témoignage de Jean-Baptiste, la Samaritaine, Jésus chassé de Nazareth, les premiers actes du ministère de Jésus en Galilée).

Livre quatrième : Deuxième année du ministère de Jésus (la deuxième Pâque de la vie publique de Jésus, les douze apôtres, le sermon sur la montagne, Capharnaüm et Naïm, les paraboles, miracles de Gergésà et de Capharnaüm, mission des apôtres, mort du Précurseur, le pain de vie).

Livre cinquième : Troisième année du ministère de Jésus (séjour de Jésus à Tyr et dans la Décapole, la confession de S. Pierre, la Transfiguration, la fête des Tabernacles, les soixante-douze disciples, les Pharisiens de la Pérée, l'anniversaire de la Dédicace, dernier séjour de Jésus en Pérée, la résurrection de Lazare, le dernier voyage de Jésus à Jérusalem, Jéricho et Béthanie).

Livre sixième : La grande semaine (le triomphe de Jésus, le dernier jour du ministère de Jésus, les dernières prophéties, la Cène, les derniers discours de Jésus).

Livre septième : La passion et la résurrection de Jésus (Jésus au jardin des Oliviers, le jugement de Jésus, Jésus au prétoire et devant Hérode, la condamnation de Jésus, le crucifiement, mort de Jésus, le tombeau de Jésus, la Résurrection, les quarante jours).

2° Nous signalerons seulement les grandes lignes du plus récent des ouvrages de M. Bernhard Weiss (1), qui a fait un assez grand bruit en Allemagne.

Livre I : les sources.

Livre II : le temps de la préparation (de la naissance de Jésus au premier miracle de Cana).

Livre III : le temps des semailles (depuis la première Pâque de la vie publique jusqu'à la résurrection de la fille de Jaïre).

Livre IV : le temps des premières luttes (depuis l'ambassade du Précurseur jusqu'à la première multiplication des pains).

Livre V : le temps de la crise (depuis la première multiplication des pains jusqu'au moment où Jésus quitta définitivement la Galilée).

Livre VI : le temps passé à Jérusalem (depuis la fête des Tabernacles jusqu'au discours relatif à la ruine de Jérusalem et à la fin du monde).

Livre VII : le temps de la passion (du jeudi saint à l'Ascension). — Ces divisions sont assez exactes, bien qu'elles visent un peu à l'effet.

3° M. Edersheim ouvre sa *Vie de Jésus* (2) par un *Livre préliminaire* : la préparation à l'évangile (état politique, religieux, etc., des juifs et de

(1) *Das Leben Jesu*, Berlin 1882.

(2) *The Life and Times of Jesus the Messiah*, Londres, 1883.

la Palestine avant la naissance du Christ). Il partage ensuite l'histoire évangélique en quatre autres livres, dont voici les principaux linéaments.

Livre II : de la crèche de Bethléem au baptême du Jourdain.

Livre III : la montée, c'est-à-dire, de la vallée du Jourdain à la montagne de la Transfiguration (la tentation de Jésus, les témoignages de Jean-Baptiste, les premiers disciples de Jésus, les noces de Cana, la première purification du temple, Jésus et Nicodème, Jésus en Judée, Jésus au puits de Sichar, la synagogue de Nazareth, le premier ministère de Jésus en Galilée, miracle de la piscine de Béthesda, appel définitif des premiers disciples et pêche miraculeuse, Capharnaüm, vocation de S. Matthieu, appel des douze apôtres, le discours sur la montagne, guérison du serviteur du centurion, le fils de la veuve de Naïm, la pécheresse, blasphèmes contre Jésus, les paraboles, la tempête apaisée, les démoniaques de Gêrasa, l'hémorroïsse et la fille de Jaïre, mission des Douze, martyre de S. Jean-Baptiste, la première multiplication des pains, Jésus le pain de vie, la Chananéenne, controverses à propos du sabbat, seconde multiplication des pains, voyage à Césarée de Philippe, confession de S. Pierre).

Livre IV : la descente, c'est-à-dire, de la montagne de la Transfiguration à la vallée de l'humiliation et de la mort (derniers incidents en Galilée, le dernier voyage à Jérusalem, Marthe et Marie, la fête des Tabernacles, séjour en Pérée, la fête de la Dédicace à Jérusalem, retour en Pérée, résurrection de Lazare, les aveugles de Jéricho, Jésus à Béthanie).

Livre V : la croix et la couronne (Semaine sainte, Passion, Résurrection et Ascension).

4° *La vie de N.-S. Jésus-Christ* par M. l'abbé E. Le Camus (1) comprend trois parties, intitulées : Les commencements de Jésus, la vie publique du Sauveur, la fin du Messie. En voici les grandes subdivisions.

I^{re} PARTIE. — *Livre premier* : Le Messie apparaît en Israël (le Précurseur ; le Messie est manifesté à Jean-Baptiste).

Livre second : Histoire rétrospective du Messie (la généalogie de Jésus, la conception de Jésus, naissance de Jésus à Bethléem, la circoncision, la visite des Mages, Purification et Présentation, persécution et fuite en Egypte, l'enfance à Nazareth, de douze à trente ans).

Livre troisième : Préparation immédiate à la vie publique (la retraite au désert, la tentation, Jean-Baptiste présente le Messie à Israël).

II^e PARTIE. — *Livre premier* : Période d'exploration générale. — Section I : Jésus se révèle comme Messie (vocation de quelques disciples, noces de Cana, Jésus affirme son autorité dans le temple, entretien avec Nicodème, Jésus dans les campagnes de Judée, Jésus et la Samaritaine). — Section II : Premiers résultats de cette révélation (foi naissante en Galilée, vive opposition à Jérusalem, emprisonnement du Précurseur et retraite de Jésus en Galilée).

(1) Nouvelle édition, Paris, 1887.

Livre second : Période de création en Galilée. — Section I : Jésus réunit les premiers éléments de son Eglise (tentative infructueuse à Nazareth, vocation définitive des quatre, Jésus à Capharnaüm, visite aux villes voisines, retour à Capharnaüm, Jésus ouvre les portes de l'Eglise aux publicains, l'hémorroïsses et la fille de Jaïre, tempête sur le lac et visite au pays de Gergésa, suite des miracles qui achèvent de préparer les premiers éléments de l'Eglise, visite à Nazareth et à Naïm, les envoyés de Jean-Baptiste, choix des douze apôtres). — Section II : Jésus-Christ instruit son Eglise (le discours sur la montagne, la pécheresse chez Simon le Pharisien, polémique avec les Pharisiens, les paraboles aux bords du lac, la mission des Douze). — Section III : Jésus aguerrit son Eglise (Hérode a fait tuer Jean-Baptiste, Jésus multiplie les pains et marche sur les eaux, discours du pain de vie, les Pharisiens reprennent l'offensive, Jésus se retire vers la frontière phénicienne, voyage à Césarée de Philippe, la transfiguration, dernière apparition à Capharnaüm, fin du ministère galiléen).

Livre troisième : Période de combat en Judée. — Section I : première lutte à la fête des Tabernacles (Jésus quitte la Galilée pour paraître au milieu de ses ennemis, son apparition subite à Jérusalem et ses discours pendant la fête, la femme adultère, l'aveugle-né, le Christ et son troupeau, chez Marthe et Marie, plusieurs leçons de sagesse). — Section II : nouvelle lutte à la fête de la Dédicace (Jésus à Jérusalem à l'occasion de cette solennité, voyage en Pérée, résurrection de Lazare, retraite à Ephrem, mission des soixante-douze disciples, divers enseignements du Sauveur). — Section III : le dernier voyage à Jérusalem pour la fête pascalle (Jéricho, station à Béthanie, l'entrée triomphale à Jérusalem, le lundi saint, le mardi saint, le grand discours prophétique, le résultat final des missions de Jésus).

III^e PARTIE. — *Livre premier* : la mort. — Section I : les préliminaires de la fin (Juda propose au sanhédrin de lui livrer Jésus, la dernière cène, discours d'adieu, la prière de Jésus). — Section II : le procès du Messie (l'agonie à Gethsémani, l'arrestation de Jésus, la procédure religieuse, le procès civil). — Section III : la catastrophe (Jésus est supplicié, Jésus est enseveli).

Livre second : la vie (le jour de la résurrection, l'octave de la résurrection, apparition de Jésus sur les bords du lac de Tibériade, manifestation de Jésus à l'Eglise naissante).

Livre troisième : la gloire (l'Ascension).

5^o Un coup d'œil jeté sur notre *Synopsis evangelica*, ou sur l'harmonie évangélique qui termine ce volume, montrera les points sur lesquels nous sommes d'accord, ou en désaccord, avec ces savants auteurs. Sans entrer ici dans des détails, qui, quoique très intéressants, nous conduiraient trop loin (1), nous nous contenterons de présenter à notre tour un plan général.

(1) Si nous nous sommes arrêté assez longuement sur ce sujet, c'est que nous avons été à même de voir, par une fréquente expérience, combien il présente d'utilité, soit en fournissant des plans aux prédicateurs, soit en facilitant, en jalonnant pour ainsi dire, la lecture des saints-Evangiles. Nos élèves ont toujours beaucoup goûté ces sommaires.

Comme tout ce qui appartient au temps, la Vie de N.-S. Jésus-Christ présente trois phases distinctes : le commencement, le milieu et la fin. Le commencement, c'est l'enfance et la vie cachée du Sauveur ; le milieu, c'est sa vie publique ; la fin, c'est sa passion et sa mort. La vie cachée est la phase la plus douce, mais la moins connue ; la vie publique forme la période la plus riche en événements, et c'est elle qui nous apprend le mieux à comprendre le divin Maître ; la passion est la phase la plus émouvante.

Ou bien, drame sublime, qui se divise en trois actes : l'enfance et la vie cachée, la vie publique, la Passion ; le tout, précédé d'un céleste prologue, et suivi d'un épilogue non moins céleste.

Le PROLOGUE ou prélude se compose de deux parties. 1^o Dans la vie de N.-S. Jésus-Christ, il y a ce que nous pourrions appeler les temps préhistoriques : ils correspondent à l'existence éternelle du Verbe dans le sein de son Père (Joan. I, 1-18). 2^o De ces temps mystérieux, nous passons à l'histoire proprement dite. Mais Jésus ne nous apparaît pas encore immédiatement ; nous ne faisons que l'entrevoir d'une manière médiate, soit dans les témoignages antérieurs des prophètes, que résume celui du Précurseur (Joan. I, 6-8, etc.), soit dans ses ancêtres, que nous fait connaître sa généalogie (Matth. I, 1-17 ; Luc. III, 23-38).

PREMIER ACTE : l'Enfance et la Vie cachée du Sauveur. — Quoique le plus court des trois sous le rapport des faits racontés, cet acte est en réalité le plus long, si l'on considère sa durée de trente ans. Il nous présente, en huit tableaux distincts, les huit événements de la vie cachée de Jésus dont l'Evangile nous a gardé le souvenir. — Premier tableau, qui se dédouble : l'annonciation de Zacharie, et l'annonciation de la sainte Vierge. Deuxième tableau : la Visitation de Marie, suivie de la nativité de Jean-Baptiste et de la révélation faite à Joseph sur l'état de sa sainte épouse. Troisième tableau : Noël ; l'Enfant-Dieu naît à Béthléem, les anges l'annoncent, et les pasteurs viennent l'adorer. Quatrième tableau : la circoncision au huitième jour. Cinquième tableau : la purification de Marie et la présentation de Jésus au temple. Sixième tableau : la visite des Mages. Septième tableau : la fuite en Egypte, sous le coup des persécutions d'Hérode le Grand. Huitième tableau : le séjour à Nazareth, coupé en deux parties par le voyage à Jérusalem que raconte S. Luc (II, 40-52) (1).

DEUXIÈME ACTE de la divine tragédie : la vie publique de N.-S. Jésus-Christ. — Suivant les calculs qui nous paraissent les plus probables (2), cet acte comprend une période d'un peu plus de trois ans. Les quatre provinces qui formaient alors l'état juif servent de scène ; mais c'est surtout en Galilée et à Jérusalem que Jésus accomplit son divin ministère. La multiplicité des faits, — et pourtant nous ne mentionnerons que les principaux, — nous oblige de fixer quelques jalons pour nous orienter : les grandes solennités juives, qui conduisirent à divers intervalles le Sauveur à Jérusalem, remplissent parfaitement ce but.

(1) Voyez notre *Synopsis evangelica*, p. 3-8.

(2) Voyez le § VIII.

Première section : Depuis l'apparition du Précurseur jusqu'à la première Pâque de la vie publique (1). — Débuts du ministère de Jean-Baptiste, sa prédication, ses témoignages ; le baptême de Jésus, sa tentation au désert ; les premiers disciples ; le premier miracle aux noces de Cana.

Deuxième section : Entre la première et la seconde Pâque de la vie publique (2). — Jésus à Jérusalem ; les vendeurs chassés du temple ; entretien avec Nicodème ; ministère préliminaire et préparatoire de Jésus-Christ en Judée ; l'entretien avec la Samaritaine ; Jean-Baptiste est mis en prison ; débuts du ministère de Jésus en Galilée ; repoussé de Nazareth, Notre-Seigneur fixe son séjour à Capharnaüm ; pêche miraculeuse et vocation définitive des quatre premiers disciples ; nombreux miracles à Capharnaüm ; Jésus parcourt la Galilée en prêchant le royaume des cieux ; vocation de Lévi.

Troisième section : Entre la seconde et la troisième Pâque de la vie publique (3). — Jésus guérit un malade à Jérusalem auprès de la piscine de Béthesda et démontre aux Juifs sa divinité ; retour en Galilée, et conflit avec les Pharisiens à l'occasion de plusieurs autres miracles accomplis le jour du sabbat ; Jésus sur les bords du lac du Tibériade et entouré de foules nombreuses ; élection des apôtres ; discours sur la montagne ; guérison du serviteur du centurion ; résurrection du fils de la veuve de Naïm ; l'ambassade du Précurseur au Messie ; la pécheresse chez Simon le Pharisien ; Jésus parcourt de nouveau la Galilée en prêchant ; lutte ouverte avec les pharisiens, qui l'accusent d'être l'instrument de Satan ; les paraboles du royaume des cieux ; la tempête apaisée ; Jésus à Gérasa ; retour sur la rive occidentale du lac ; guérison de l'hémorroïsses et résurrection de la fille de Jaïre ; le Messie est encore repoussé par les habitants de Nazareth ; il parcourt pour la troisième fois la Galilée, en envoyant ses apôtres devant lui ; martyre de S. Jean-Baptiste ; première multiplication des pains ; discours solennel à Capharnaüm, et promesse de l'Eucharistie, qui détermine une crise parmi les disciples.

Quatrième section : Depuis la troisième Pâque de la vie publique du Messie jusqu'à la fête suivante des Tabernacles (4). — Controverse avec les pharisiens au sujet des traditions ; Jésus sur les confins de la Phénicie, et guérison de la fille de la Chananéenne ; grand voyage au nord de la Galilée, et retour sur les bords du lac par la Décapole ; seconde multiplication des pains ; les Sadducéens unis aux Pharisiens contre Jésus ; l'aveugle de Bethsaïda ; la confession de S. Pierre ; mystère de la transfiguration ; voyage secret à travers la Galilée ; départ pour Jérusalem, à l'occasion de la fête des Tabernacles ; mission des soixante-douze disciples ; Jésus chez Marthe et Marie.

Cinquième section : De la fête des Tabernacles à celle de la Dédicace (5). — Arrivée soudaine de Jésus-Christ à Jérusalem pendant la fête ; discours

(1) Voyez notre *Synopsis evangelica*, p. 9-13.

(2) *Ibid.*, p. 14-23.

(3) *Ibid.*, p. 24-55.

(4) *Ibid.*, p. 56-69.

(5) *Ibid.*, p. 69-87.

où il affirme sa divinité; épisode de la femme adultère; le bon Pasteur; instructions et exhortations aux disciples; paraboles de la brebis perdue, de la drachme égarée, de l'enfant prodigue, de l'économe infidèle, du mauvais riche; guérison des dix lépreux; premier séjour en Pérée; les petits enfants et le jeune homme riche.

Sixième section : Depuis la Dédicace jusqu'à l'entrée triomphale de Jésus-Christ à Jérusalem (1). — Séjour à Jérusalem pendant la fête de la Dédicace; retour en Pérée; résurrection de Lazare; séjour à Ephrem; les aveugles de Jéricho et Zachée; l'onction de Béthanie.

TROISIÈME ACTE : La Passion de N.-S. Jésus-Christ. C'est le dénouement du drame grandiose, dans la capitale juive. La durée est d'une semaine, du dimanche au samedi soir (2). — Dimanche de la semaine sainte : l'entrée solennelle de Jésus à Jérusalem. Lundi saint : le figuier desséché; Jésus règne en maître dans le temple, dont il chasse une seconde fois les vendeurs. Mardi saint : les ennemis du Sauveur essayent de l'embarrasser et de le compromettre, échec complet de leurs misérables tentatives; Jésus dénonce leur hypocrisie; discours relatif à la ruine de Jérusalem et à la fin des temps. — Le mercredi fut sans doute passé à Béthanie, dans la retraite; nous n'en connaissons pas les détails. — Le jeudi saint introduit les grands événements de la fin, et nous montre successivement : Jésus s'occupant des préparatifs de la Pâque; Jésus au cénacle, mapgeant l'agneau pascal avec ses apôtres, instituant l'Eucharistie et le sacerdoce, adressant aux siens ses dernières recommandations; Jésus à Gehtsémani dans sa triple lutte et sa triple victoire, trahi par Juda et arrêté au nom du Sanhédrin; Jésus devant Anne et devant Caïphe, jugé, condamné, maltraité, renié par S. Pierre. — Le vendredi saint achève l'œuvre commencée dans la soirée du jeudi : Jésus devant Pilate (péripéties douloureuses : le désespoir du traître, les accusations lancées contre Jésus par le peuple et par ses chefs spirituels, l'interrogatoire au tribunal de Pilate, Jésus devant Hérode, nouvel interrogatoire au prétoire, la flagellation, le couronnement d'épines, la sentence définitive); Jésus au Golgotha (la *via crucis*, le crucifiement, les sept paroles du Christ mourant, l'agonie, le dernier soupir); Jésus au tombeau (le *crurifragium*, la descente de croix et la sépulture). — Le samedi saint est un jour mystérieux, sur lequel les évangélistes gardent le silence; la sainte âme de l'Homme-Dieu descend aux limbes, son corps demeure dans le tombeau.

EPILOGUE ou conclusion (3). — Deux grands mystères, la Résurrection et l'Ascension. La Résurrection nous est racontée sous la forme d'apparitions faites par le divin ressuscité à ses disciples, pendant les quarante jours qu'il passa encore sur la terre avant de remonter au ciel : apparitions en Judée (à Marie-Madeleine, aux saintes femmes, aux deux disciples sur la route d'Emmaüs, aux apôtres réunis dans le cénacle, de nouveau dans le cénacle huit jours plus tard); apparitions en Galilée (devant quelques apôtres sur les bords du lac de Tibériade, devant une foule con-

(1) *Synopsis evangelica*, p. 88-93.

(2) *Ibid.*, p. 94-132.

(3) *Ibid.*, p. 132-138.

sidérable de disciples réunis sur une montagne). — L'Ascension nous ramène à Jérusalem ; c'est une dernière apparition de Jésus ressuscité, suivie de son retour dans le ciel.

§ VI. — RAPPORTS DES QUATRE ÉVANGÉLISES ENTRE EUX :
LEURS RESSEMBLANCES ET LEURS DIFFÉRENCES ;
LES RAISONS DE CES RESSEMBLANCES ET DE CES DIVERGENCES.

Question délicate, « épineuse » (1), qui a étonnamment occupé les exégètes et les critiques contemporains (2), et sur laquelle s'est formée une littérature que l'on a justement traitée d'incommensurable. Il faudrait un petit volume, uniquement pour exposer l'histoire abrégée des systèmes qui se sont peu à peu formés sur ce point (3).

Hâtons-nous de dire que cette question, qui roule au fond sur la composition des évangiles, est loin d'avoir pour nous, catholiques, la même importance que pour les protestants, et spécialement pour les rationalistes (4). Nous croyons à l'authenticité et à l'inspiration des saints évangiles ; ils ont été composés, avec le divin concours, par les apôtres et les disciples auxquels la tradition les attribue : c'est l'essentiel. Quant à la manière dont chacun d'eux s'y sera pris, humainement parlant, pour réunir et agencer ses matériaux, c'est là quelque chose de très accessoire.

Néanmoins, il ne serait pas possible de négliger un point sur lequel on discute autour de nous avec une si vive ardeur, d'autant mieux que les rapprochements qui ont dû être établis entre les quatre évangiles à propos de cette discussion, nous ouvrent sur eux des horizons nouveaux, intéressants. Nous ne craignons donc pas d'aborder un certain nombre de détails, quoique avec la concision nécessitée par notre plan.

I. — L'ÉTAT DE LA QUESTION

Constatons d'abord un double fait, et établissons en même temps une division générale qui simplifiera beaucoup l'examen auquel nous allons nous livrer.

(1) Reithmayr, *Einleitung in die canon. Bücher des neuen Bundes*, p. 345 : « eine dornige Aufgabe. »

(2) « Vix alia est quæstio, quæ nostra hac ætate interpretum Novi Testamenti ingenia magis exercuerit magisque vexaverit. Innumera sunt systemata excogitata..., et vix non quotannis novum systema veteribus additur ». Cornely, *Historica et critica Introductio in utriusque Testamenti libros sacros*, t. III, p. 170.

(3) Keim, *Geschichte Jesu von Nazara*, Zurich, 1867, t. I, p. 44, dit à bon droit que « la critique des Évangiles est devenue une science à part. » — « L'enquête qui porte sur l'origine et la dépendance mutuelle des trois premiers évangiles est aujourd'hui le plus souvent nommée : *La question synoptique*, ou : *La question des Évangiles*. Cette question est surtout traitée par des savants protestants ; depuis Lessing, elle forme chez les protestants, au grand détriment de la science et de la foi, le point principal des études relatives au Nouveau Testament, et, spécialement durant les trente dernières années, elle a suscité une immense série (*eine unübersehbare Reihe*) d'articles et de volumes. » Kaulen, *Einleitung in die h. Schrift*, t. II, p. 379 et suiv. Cf. Langen, *Grundriss der Einleitung in das Neue Testament*, Fribourg en Brisgau, 1868, p. 54.

(4) Keim, *l. c.*, avoue que cette « science à part » est une « science douteuse et contestable » dans les conditions où elle se trouve actuellement.

Premier fait. — Ainsi que nous avons essayé de le démontrer à chaque page de nos commentaires, et aussi dans nos introductions spéciales placées en tête de chacun des évangiles, il est certain que les quatre biographes de N.-S. Jésus-Christ ont tous leurs particularités, leur caractère distinct. Un auteur anglais contemporain nous a paru fort bien marquer ces diverses nuances, dans une page qu'on nous permettra de citer intégralement.

« 1° Sous le rapport des traits et des caractères extérieurs, nous sommes peut-être autorisé à dire : *a*) que le point de vue du premier évangile est surtout israélite ; celui du second, gentil ; celui du troisième, universel ; celui du quatrième, chrétien : *b*) que l'aspect général (et pour ainsi dire la physionomie) du premier est surtout oriental ; celui du second, romain ; celui du troisième, grec ; celui du quatrième, spirituel : *c*) que le style du premier est pompeux et rythmé ; celui du second, élégant et précis ; celui du troisième, calme et abondant ; celui du quatrième, sans art et familier : *d*) que le caractère le plus frappant du premier est la symétrie ; celui du second, la compression ; celui du troisième, l'ordre ; celui du quatrième, le système : *e*) que la pensée et le langage sont hébraïques dans le premier, hellénistes dans le troisième ; tandis que, dans le second, la pensée est souvent occidentale, quoique le langage soit hébraïque, et, dans le quatrième, le langage est helléniste et la pensée hébraïque. — 2° Sous le rapport du sujet et du contenu, nous pouvons dire peut-être : *a*) que, dans le premier évangile, nous avons de la narration ; dans le second, des mémoires ; dans le troisième, de l'histoire ; dans le quatrième, des portraits dramatiques : *b*) que le premier présente d'ordinaire les faits sous le rapport de leur accomplissement ; le second, dans leur détail ; le troisième, dans leur connexion ; le quatrième, dans leur relation avec les enseignements spirituels qui en émanent : *c*) qu'ainsi, dans le premier, ce sont des impressions que nous trouvons le plus souvent notées ; des faits, dans le second ; des motifs, dans le troisième ; des paroles, dans le quatrième : *d*) enfin, que la narration du premier est souvent collective et souvent antithétique ; celle du second, graphique et circonstanciée ; celle du troisième, didactique et réfléchie ; celle du quatrième, choisie et supplémentaire. — 3° Nous pouvons conclure en disant que, pour ce qui concerne le portrait de Notre-Seigneur, le premier évangile nous présente surtout Jésus comme Messie ; le second, surtout comme Dieu-homme ; le troisième, comme Rédempteur ; le quatrième, comme Fils unique de Dieu (1) ».

Deuxième fait. — Bien qu'en réalité les quatre narrations évangéliques s'occupent d'une seule et même biographie, et qu'elles possèdent beaucoup de matériaux communs (2), cependant, en un sens, elles peuvent se ré-

(1) Ellicott, *Life of Christ*, p. 46, note.

(2) « Par un prodige non moins admirable que (l'Evangile) lui-même, quatre hommes l'ont écrit sous l'inspiration de Celui qui l'avait parlé, et, malgré la différence personnelle de leur caractère et de leur génie, on retrouve en tous quatre le même naturel sublime et simple, le même accent, la même vérité, le même amour et le même Dieu. C'est toujours l'évangile, parce que c'est toujours Jésus-Christ ». Lacordaire, *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne*, p. 184 de la 3^e édition.

duire à deux récits : un premier récit, formé par la combinaison des évangiles selon S. Matthieu, S. Marc et S. Luc ; un second récit, que nous fournit l'évangile selon S. Jean.

Il y a donc, pour ainsi dire, deux groupes, deux types d'évangiles, qui ont leurs dissemblances très accentuées. — 1^o A part la Passion, S. Matthieu, S. Marc et S. Luc ne racontent à peu près rien du ministère de N.-S. Jésus-Christ à Jérusalem ; presque toujours, leur divin héros agit et prêche en Galilée, en Pérée. D'après S. Jean, au contraire, Jésus vit et agit surtout en Judée et à Jérusalem ; le disciple bien-aimé ne signale guère que deux épisodes du ministère galiléen du Sauveur (1), et n'a qu'un mot sur son séjour en Pérée (2). 2^o Dans les trois premiers évangiles, les actes et les paroles de Jésus revêtent un caractère plus simple, en quelque sorte plus populaire, conformément au milieu où s'exerçait alors l'activité messianique. Le quatrième évangile a une forme plus relevée, plus spirituelle, parce qu'il nous montre surtout le Messie parmi les classes dirigeantes de la société juive. S. Matthieu, S. Marc et S. Luc sont plutôt historiens ; S. Jean est davantage théologien (3).

Pour mieux manifester les ressemblances frappantes qui existent entre les trois premiers évangiles, on a eu, vers la fin du XVIII^e siècle, l'heureuse pensée de les imprimer en regard les uns des autres, sur des colonnes parallèles formant une *Synopse* (4) : de là l'épithète de *synoptiques* (5), dont on se sert pour les désigner en bloc, par abréviation.

Toutefois, à côté de leur harmonie remarquable, dont on ne trouve pas d'exemple dans l'histoire de la littérature, les évangiles synoptiques présentent des divergences d'ensemble et de détail qui n'excitent pas moins notre admiration (6).

Ainsi, pour traiter sous toutes ses faces le problème dont nous avons entrepris l'étude, il conviendra d'envisager successivement : 1^o les rapports mutuels des Synoptiques, 2^o les rapports du quatrième évangile avec les trois premiers. — Relativement aux Synoptiques, nous parlerons d'abord de leurs ressemblances, puis de leurs divergences, enfin des systèmes par lesquels on a essayé d'expliquer ces rapports soit de ressemblance, soit de différence.

II. — RAPPORTS MUTUELS DES ÉVANGILES SYNOPTIQUES

I. *Rapports de ressemblance.* — Il n'est pas besoin de longues recherches, pour s'apercevoir qu'il règne entre les évangiles selon S. Matthieu, selon S. Marc et selon S. Luc une vraie « parenté fraternelle », comme

(1) Joan. iv, 45 et ss. ; vi, 1 et suiv.

(2) Joan. x, 40-42.

(3) Voyez notre commentaire de l'évangile selon S. Jean, p. xli et ss., xlviii et ss.

(4) Συνοψις, ce qu'on contemple d'un seul coup d'œil.

(5) « C.-à-d. susceptibles d'être mis en regard les uns des autres ». Reuss, *Histoire évangélique : Synopse des trois premiers évangiles*, Paris, 1876, p. 15. « Ils nous présentent la vie de Jésus sous un même aspect », dit un autre auteur.

(6) « Étonnant mélange d'harmonie et de différence », dit H. W. Meyer, *Krit.-exeget. Handbuch über das Evangelium des Matthæus*, 2^e édit., p. 23.

on a dit justement (1). Ils surprennent vraiment le lecteur par leur grande harmonie, qu'un certain nombre de divergences ne mettent que davantage en relief.

Leurs coïncidences concernent tout à la fois le fond et la forme.

1^o Ressemblances au point de vue du fond, ou du sujet traité. — Déjà nous l'avons insinué précédemment (2), les Synoptiques ont en général le même fond historique et dogmatique, ils exposent la même série de faits et de discours ; un nombre considérable de matériaux leur est commun. La prédication de S. Jean-Baptiste, le baptême et la tentation de Jésus-Christ, le ministère du Sauveur en Galilée durant plusieurs années, son voyage à Jérusalem pour la dernière Pâque, sa passion, sa mort et sa résurrection : voilà l'abrégé sommaire de leur triple narration (3). Ce point est si évident, qu'il est tout à fait inutile d'y insister.

« Notre-Seigneur guérit une multitude innombrable de malades ; mais les trois synoptiques choisissent toujours les mêmes cas de guérison pour les raconter plus pleinement. De même, les paroles de Jésus ont été très nombreuses ; mais nos trois évangélistes sont d'accord pour choisir les mêmes discours (4) ».

2^o Les ressemblances au point de vue de la forme comporteraient d'assez longs développements. Nous nous bornerons à quelques traits, choisis parmi les plus saillants.

Ces ressemblances s'étendent non seulement à l'arrangement général des matériaux, c'est-à-dire au plan de chaque évangéliste considéré dans son ensemble, à la combinaison des faits et des discours ; non seulement à l'arrangement particulier, détaillé, de chacun de ces faits ou de ces discours ; mais encore à la diction même, par conséquent aux expressions, aux tournures, aux transitions, à des phrases entières, qui ont été coulées dans un moule identique.

Chacune de ces assertions donne lieu à des rapprochements des plus intéressants.

A. Coïncidence pour l'arrangement général des matériaux. — Ces matériaux, que nous avons dit être en grande partie les mêmes pour les synoptiques, sont en outre combinés, organisés d'après un plan unique dans chacun des trois évangiles.

Prenons d'abord une série de faits. Comparez, dans une synopse (5), les passages suivants : Matth. III, 1-IV, 12 ; Marc. I, 1-14 ; Luc. III, 1-IV, 14, qui racontent la prédication de S. Jean-Baptiste, le baptême et la tentation de N.-S. Jésus-Christ et son arrivée en Galilée pour y inaugurer son ministère. Tout ne se suit-il pas d'après le même ordre général ?

(1) Keim, *I. c.*, p. 45.

(2) Pages 26 et 27.

(3) Voyez notre *Synopsis evangelica*, passim ; Reithmayr, *Einleitung*, p. 348-349. La ressemblance commence dès la prédication de Jean-Baptiste ; elle atteint son maximum pour les récits de la Passion.

(4) W. Thomson, *Word, Work and Will*, Londres, 1879, p. 5.

(5) Dans la nôtre, pp. 9 et ss.

En rapprochant ces autres passages, Matth. viii, 23-ix, 26 ; Marc. iv, 35-v, 43 ; Luc. viii, 22-56 (1), également relatifs à des faits, nous constatons le même phénomène. Les trois évangélistes exposent dans un ordre semblable les divers incidents d'un voyage que Jésus accomplit sur le lac de Tibériade et aux environs : tempête apaisée, guérison des démoniaques de Gêrasa, guérison d'un paralytique, à Capharnaüm, guérison de l'hémorroïsse et résurrection de la fille de Jaïre.

Prenons aussi une ou deux séries de paroles prononcées par Notre-Seigneur, et nous assisterons encore à la reproduction du fait signalé. Par exemple, la réponse de Jésus au blasphème des pharisiens : Matth. xii, 22-45 ; Marc. iii, 20-30 ; Luc. xi, 14-21 (2) ; ou bien, dans la journée du mardi saint, les répliques énergiques et victorieuses du Sauveur à tous ses ennemis : Matth. xxi, 23-xxii, 46 ; Marc. xi, 27-xii, 37 ; Luc. xx, 1-44. C'est, de part et d'autre, — et de même en divers endroits analogues, — une suite identique de raisonnements, en des occasions identiques (3).

B. La coïncidence n'est pas moindre pour l'arrangement détaillé des circonstances particulières des faits considérés isolément. Il arrive très fréquemment que les trois récits s'harmonisent de la manière la plus intime, la plus minutieuse, pour de très petits incidents. Ici, il nous faut citer les textes mêmes, afin de rendre cette ressemblance tout à fait palpable.

Voici d'abord la guérison de la belle-mère de S. Pierre à Capharnaüm (4) :

Matth. viii, 14-15.	Marc. i, 29-31.	Luc. iv, 38-39.
Et cum venisset Jesus in domum Petri,	Et protinus egredientes de synagoga, venerunt in domum Simonis et Andreæ, cum Jacobo et Joanne.	Surgens autem Jesus de synagoga, introivit in domum Simonis.
vidit socrum ejus jacentem et febricitantem.	Recumbabat autem socrus Simonis febricitans ; et statim dicunt ei de illa. Et accedens elevavit eam apprehensa manu ejus,	Socrus autem Simonis tenebatur magnis febribus ; et rogaverunt illum pro ea. Et stans super illam
Et tetigit manum ejus,		imperavit febrim ; et dimisit illam.
et dimisit eam febris, et surrexit et ministrabat eis.	et continuo dimisit eam febris et ministrabat eis.	Et continuo surgens ministrabat illis.

Un peu plus loin, Jésus est à table chez S. Matthieu, attaché récemment à sa personne, et les disciples du Précurseur lui posent cette question insidieuse :

(1) Voyez notre *Synopsis*, p. 37 et ss.

(2) *Ibid.*, p. 44 et ss.

(3) Cf. Ebrard, *Wissenschaftliche Kritik der evangelischen Geschichte*, Francfort-sur-le-Mein, 1842, §§ 28-30, 35.

(4) Voyez notre *Synopsis*, p. 20.

Matth. ix, 14-15.

Quare nos
et pharisæi
jejunamus frequenter,

discipuli autem tui non jejunant?

Et ait illis Jesus :

Numquid possunt filii sponsi
lugere
quamdiu cum illis est sponsus ?

Venient autem dies
cum auferetur ab eis sponsus ;
et tunc jejunabunt.

Marc. ii, 18-20.

Quare discipuli Joannis
et pharisæorum
jejunant,

tui autem discipuli non jejunant ?

Et ait illis Jesus :

Numquid possunt filii nuptiarum,
jejunare ?
Quantum tempore
habent secum sponsum,
non possunt jejunare.

Venient autem dies
cum auferetur ab eis sponsus ;
et tunc jejunabunt
in illis diebus.

Luc. v, 33-35.

Quare discipuli Joannis

jejunant frequenter
et obsecrationes faciunt ;
similiter et pharisæorum :
tui autem edunt et bibunt ?
Quibus ipse ait :

Numquid potestis filios sponsi,

dum cum illis est,
facere jejunare ?

Venient autem dies
cum ablatus fuerit ab illis sponsus ;
tunc jejunabunt
in illis diebus.

Nous pourrions faire passer de la même manière une partie considérable des évangiles synoptiques sous les yeux du lecteur.

Qu'il veuille bien comparer lui-même, à l'aide d'une *Synopsis*, ces autres passages intéressants : Matth. vii, 1 et ss. ; Marc. i, 40 et ss. ; Luc. v, 12 et ss. — Matth. ix, 7 et ss. ; Marc. ii, 1 et ss. ; Luc. v, 17 et ss. — Matth. ix, 9 et ss. ; Marc. ii, 13 et ss. ; Luc. v, 27 et ss. — Matth. xvi, 15 et ss. ; Marc. vi, 36 et ss. ; Luc. ix, 12 et ss. Les récits de la Passion se prêtent souvent aussi à des rapprochements de ce genre,

C. Coïncidence dans les expressions mêmes, ou ressemblances verbales. — Il arrive, en effet, et le cas est loin d'être rare, que les synoptiques exposent une action, une parole de Notre-Seigneur ou d'autres personnages, absolument dans les mêmes termes, ou du moins à peu près dans les mêmes termes.

Cette fois, c'est le texte grec que nous devons citer, pour ne rien enlever de sa force à la démonstration.

Prenons comme premier exemple la guérison du paralytique à Capharnaüm.

Matth. ix, 5-6.

Τί γάρ ἐστιν εὐκοπώτερον
εἰπεῖν
ἀφεόνται σοι αἱ ἁμαρτίαι,
ἢ εἰπεῖν
ἔγειρε καὶ περιπάτει ;
ἵνα δὲ εἰδῇτε
ὅτι ἐξουσίαν ἔχει
ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου
ἐπὶ τῆς γῆς
ἀφιέναι ἁμαρτίας,
τότε λέγει τῷ παραλυτικῷ
ἔγειρε
ἄρον σου τὴν κλίνην
καὶ ὑπάγε
εἰς τὸν οἶκόν σου.

Marc. ii, 9-10.

Τί ἐστιν εὐκοπώτερον
εἰπεῖν τῷ παραλυτικῷ
ἀφεόνται σοι αἱ ἁμαρτίαι,
ἢ εἰπεῖν
ἔγειρε καὶ ὑπάγε ;
ἵνα δὲ εἰδῇτε
ὅτι ἐξουσίαν ἔχει
ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου
ἐπὶ τῆς γῆς
ἀφιέναι ἁμαρτίας,
λέγει τῷ παραλυτικῷ
σοὶ λέγω,
ἔγειρε,
ἄρον τὸν κράββατόν σου
καὶ ὑπάγε
εἰς τὸν οἶκόν σου.

Luc. v, 23-24.

Τί ἐστιν εὐκοπώτερον
εἰπεῖν
ἀφεόνται σοι αἱ ἁμαρτίαι σου,
ἢ εἰπεῖν
ἔγειρε καὶ περιπάτει ;
ἵνα δὲ εἰδῇτε
ὅτι ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου
ἐξουσίαν ἔχει
ἐπὶ τῆς γῆς
ἀφιέναι ἁμαρτίας,
εἶπεν τῷ παραλυτικῷ
σοὶ λέγω,
ἔγειρε,
καὶ ἄρας τὸ κλινίδιον σου
πορεύου
εἰς τὸν οἶκόν σου.

Autre exemple, emprunté au récit de la guérison d'un lépreux au début du ministère de Jésus en Galilée.

Matth. viii, 2-3.

λέγων·
Κύριε, ἐὰν θέλῃς,
δύνασαι με καθαρίσαι.

Καὶ ἐκτείνας τὴν χεῖρα,
ἤψατο αὐτοῦ ὁ Ἰησοῦς,
λέγων·
Θέλω, καθαρίσθητι.

Marc. i, 40-41.

λέγων·
"Οτι, ἐὰν θέλῃς,
δύνασαι με καθαρίσαι.
Ὁ δὲ Ἰησοῦς σπλαγχνισθεὶς,
ἐκτείνας τὴν χεῖρα,
ἤψατο αὐτοῦ,
καὶ λέγει αὐτῷ·
Θέλω, καθαρίσθητι.

Luc. v, 12-13.

καὶ λέγων αὐτῷ·
Κύριε, ἐὰν θέλῃς,
δύνασαι με καθαρίσαι.
Καὶ ἐκτείνας τὴν χεῖρα,
ἤψατο αὐτοῦ,
εἰπὼν·
Θέλω, καθαρίσθητι.

Et encore :

Matth. xxi, 23 et ss.

Ἐν ποίᾳ ἐξουσίᾳ
ταῦτα ποιεῖς;
καὶ τίς σοι ἔδωκε
τὴν ἐξουσίαν ταύτην;

Ἀποκριθεὶς δὲ ὁ Ἰησοῦς
εἶπεν αὐτοῖς·
Ἐρωτήσω ὑμᾶς καὶ γὰρ
λόγον ἓνα...

Marc. xi, 28 et ss.

Ἐν ποίᾳ ἐξουσίᾳ
ταῦτα ποιεῖς;
καὶ τίς σοι
τὴν ἐξουσίαν ταύτην ἔδωκεν,
ἵνα ταῦτα ποιῇς;
Ὁ δὲ Ἰησοῦς ἀποκριθεὶς
εἶπεν αὐτοῖς·
Ἐπερωτήσω ὑμᾶς καὶ γὰρ
ἓνα λόγον...

Luc. xx, 2 et ss.

Ἐν ποίᾳ ἐξουσίᾳ
ταῦτα ποιεῖς;
ἢ τίς ἐστιν ὁ δούς σοι
τὴν ἐξουσίαν ταύτην
Ἀποκριθεὶς δὲ
εἶπε πρὸς αὐτούς·
Ἐρωτήσω ὑμᾶς καὶ γὰρ
ἓνα λόγον...

Parfois, on a noté que ces coïncidences verbales ont lieu dans des circonstances trop extraordinaires pour qu'on puisse les attribuer simplement au hasard. Ainsi, dans le triple récit de la guérison du paralytique (1), nous avons rencontré la forme rare et irrégulière ἀφρώνται, et, en outre, la parenthèse assez étrange : « il dit au paralytique ». Aux passages Matth. xix, 23; Marc. x, 23; Luc. xviii, 24, les synoptiques emploient de concert l'adverbe δυσχάλως, qui n'apparaît pas ailleurs dans le Nouveau Testament. De même pour ces autres locutions peu communes : οἱ υἱοὶ τοῦ νυμφῶνος (Matth. ix, 15; Marc. ii, 19; Luc. v, 34), γεύσασθαι θανάτου (Matth. xvi, 28; Marc. ix, 1; Luc. ix, 27), κολοβέω (Matth. xxiv, 22; Marc. xiii, 20), le diminutif ὥτιον (Matth. xxvi, 51; Marc. xiv, 47; Luc. xxii, 51), le double augment ἀπεκατεστάθη (Matth. xii, 13; Marc. iii, 5; Luc. vi, 18), etc.

Où encore, les synoptiques, dans certaines citations de l'Ancien Testament, abandonnent tous ensemble soit l'hébreu, soit la traduction des Septante, pour adopter une rédaction nouvelle et identique.

Matth. iii, 3.

Φωνὴ βοῶντος
ἐν τῇ ἐρήμῳ·
Ἐτοιμάσατε
τὴν ὁδὸν Κυρίου,
εὐθείας ποιεῖτε
τὰς τρίβους αὐτοῦ.

Marc. i, 3.

Φωνὴ βοῶντος
ἐν τῇ ἐρήμῳ·
Ἐτοιμάσατε
τὴν ὁδὸν Κυρίου,
εὐθείας ποιεῖτε
τὰς τρίβους αὐτοῦ.

Luc. iii, 4.

Φωνὴ βοῶντος
ἐν τῇ ἐρήμῳ·
Ἐτοιμάσατε
τὴν ὁδὸν Κυρίου,
εὐθείας ποιεῖτε
τὰς τρίβους αὐτοῦ (2).

L'hébreu porte, pour les derniers mots : « Aplanissez dans le désert une route pour notre Dieu », et les Septante traduisent : εὐθείας ποιεῖτε τὰς τρίβους τοῦ θεοῦ ἡμῶν.

La citation suivante de Zacharie, xiii, 7, ne répond non plus ni complètement à l'hébreu, ni complètement à la version des Septante.

(1) Page 30.

(2) Cf. Is. xl, 3.

Matth. xxvi, 31.

Πατάξω τὸν ποιμένα
καὶ διασκορπισθήσονται
τὰ πρόβατα τῆς ποιμνῆς.

Marc. xiv, 27 (1).

Πατάξω τὸν ποιμένα
καὶ τὰ πρόβατα
διασκορπισθήσονται.

La vraie traduction de l'hébreu serait : « Frappe le pasteur, et que les brebis se dispersent » (Septante : πατάξατε, à l'impératif mais au pluriel) (2).

Les ressemblances verbales n'ont pas toujours lieu entre les trois synoptiques, mais ça et là elles n'affectent que deux d'entre eux, la troisième rédaction revêtant une forme indépendante. Par exemple :

Matth. viii, 3.

Θέλω, καθαρίσθῃτι.
Καὶ εὐθέως
ἐκαθαρίσθη αὐτοῦ ἡ λέπρα.

Marc. i, 42.

Θέλω, καθαρίσθῃτι.
Καὶ εὐθύς
ἀπῆλθεν ἀπ' αὐτοῦ ἡ λέπρα,
καὶ ἐκαθαρίσθη.

Luc. v, 13.

Θέλω, καταρίσθῃτι.
Καὶ εὐθέως
ἡ λέπρα ἀπῆλθεν ἀπ' αὐτοῦ.

Ne croirait-on pas voir, dans S. Marc, une combinaison des deux dernières phrases de S. Matthieu et de S. Luc?—Le plus souvent, dans ces sortes de cas, c'est entre S. Matthieu et S. Marc qu'existe la coïncidence. Au reste, les ressemblances verbales ne sont jamais bien longues; elles cessent après quelques versets.

En résumé, « ces trois livres offrent une ressemblance frappante entre eux, non seulement quant aux matériaux dont ils se composent, mais encore en ce qui concerne la méthode de la rédaction, la succession des faits, et même les formes du langage, à l'égard desquelles on peut souvent constater une identité absolue de la phraséologie (3) ».

Concluons par cette simple réflexion : des écrivains totalement indépendants les uns des autres présenteraient-ils des coïncidences si considérables (4) ?

II. *Rapports de différence entre les synoptiques.* — « A côté de cette ressemblance, ces mêmes livres offrent aussi des caractères tout opposés. La diversité y est quelquefois plus remarquable encore : l'ordre des matières se trouve interverti, les éléments sont déplacés et combinés autrement, l'expression varie, la couleur change, de nombreuses omissions et additions rendent tantôt l'un, tantôt l'autre recueil plus complet quant au fond, plus circonstancié dans les détails, et il n'est pas rare d'y rencontrer des divergences telles, qu'elles frisent la contradiction (5) ».

Nous allons reprendre notre division antérieure, et démontrer de nouveau par des exemples l'exactitude de toutes ces assertions.

1° Dissemblances au point de vue du fond, ou du sujet traité. — Chacun

(1) S. Luc n'a point ce passage.

(2) Comparez aussi Matth. xv, 8; Marc. vii, 6; et Is. xxix, 13, d'après l'hébreu et les Septante.

(3) Reuss, *Histoire évangélique*, p. 15.

(4) Et qu'on veuille bien remarquer que nous avons à peine effleuré ce sujet. Voir, en appendice (Append. I), plusieurs tableaux qui aideront le lecteur à faire des comparaisons plus complètes.

(5) Reuss, *ibid.*

des synoptiques introduit dans sa narration des fragments plus ou moins considérables, parfois des épisodes complets, qu'on ne trouve pas chez les deux autres évangélistes. S. Marc passe entièrement sous silence l'enfance et la vie cachée du Sauveur ; S. Matthieu et S. Luc, qui la racontent, n'en exposent généralement pas les mêmes faits. Nous chercherions également en vain, dans le second évangile, le discours sur la montagne. S. Luc est seul à narrer en détail le voyage que le Sauveur fit de Galilée à Jérusalem à l'occasion de la dernière Pâque de sa vie mortelle (1). D'autre part, S. Matthieu, xiv, 22-xvi, 12, et S. Marc, vi, 45-viii, 26, ont une série d'incidents galiléens qui manquent absolument dans le troisième évangile. S. Marc, malgré sa brièveté accoutumée, a deux miracles (2) et deux paraboles (3) qui lui appartiennent en propre. S. Matthieu omet complètement le récit de l'Ascension.

Et nous ne signalons que les grands épisodes. Que n'aurions-nous pas à dire, si nous voulions relever les petits détails particuliers à chaque synoptique ? Mais nous les avons fidèlement notés dans nos commentaires, page par page ; et on les y retrouvera sans peine (4).

Quelquefois, les divergences du fond sont si considérables, qu'on serait porté tout d'abord à les regarder comme des contradictions proprement dites. C'est le cas pour la double généalogie de Jésus d'après S. Matthieu, i, 1-17, et d'après S. Luc, iii, 23-38 ; pour les démoniaques de Gérasa (Matth. viii, 28 ; Marc, v, 1-2 ; Luc. viii, 27) ; pour les aveugles de Jéricho (Matth. xx, 30 ; Marc. x, 46 ; Luc. xviii, 35) ; pour la pétition de la mère des apôtres S. Jacques et S. Jean (Matth. xx, 20-28 ; Marc. x, 35-45), et pour plusieurs autres traits analogues. En réalité, les adversaires du christianisme, à tous les âges, n'ont pas manqué en ces différentes occasions de crier à l'antilogie ; et l'on a dû composer des ouvrages spéciaux pour les réfuter : notamment, Eusèbe de Césarée (5) et S. Augustin (6) dès les premiers siècles (7).

2^e Divergences sous le rapport de la forme. — Nous les rassemblerons sous trois chefs, comme les ressemblances de la même espèce, et nous verrons, sous chacun de ces chefs, des particularités étonnantes.

A. Rien de plus varié, d'abord, et de plus personnel, que le groupement général des faits par chacun des synoptiques. Ainsi, tandis que S. Matthieu relate tout d'un trait le discours sur la montagne (8) et les

(1) Luc. ix, 51 et ss. Voyez notre *Synopsis evangelica*, p. 66 et ss.

(2) Marc. vii, 31 et ss. ; viii, 22 et ss.

(3) Marc. iv, 26 et ss. ; xiii, 33 et ss.

(4) Voyez aussi notre *Synopsis*, passim. On n'a qu'à y jeter un coup d'œil rapide pour se rendre compte de cette dissemblance de la matière. Voir d'ailleurs l'Appendice I.

(5) *Ζητήματα καὶ λύσεις*, ouvrage intitulé aussi *Περὶ τῆς τῶν εὐαγγελίων διαφορίας*, ap. Mai, *Scriptur. veter. nova Co lectio*.

(6) *De consensu evangelistarum libri quatuor*.

(7) Pour notre époque, indépendamment des commentaires, voyez Patrizi, *De evangelii libri tres*, passim ; Grimm, *Die Einheit der vier Evangelien*, Ratisbonne, 1858 ; Cornely, *Historica et critica introductio in ulriusque Testamenti libros sacros*, t. III, p. 189-205.

(8) Cf. v, 1-vii, 29.

paraboles du royaume des cieux (1), S. Luc partage ce double sujet en plusieurs fragments, qu'il rattache à des circonstances distinctes (2). Il est reconnu que S. Matthieu combine et arrange, en divers endroits, les événements d'après un ordre systématique (3) ; S. Marc et S. Luc suivent davantage l'ordre chronologique : de là, naturellement, des transpositions multiples pour l'ensemble de la narration (4).

M. le Dr Wetzel, dans son récent volume sur les évangiles synoptiques (5), exprime ce fait d'une manière aussi simple qu'ingénieuse. Cinq pages à trois colonnes, en forme de tableaux. Chaque colonne est subdivisée en petits quadrilatères, qui contiennent le titre d'un événement de la vie de Jésus. La première colonne appartient à S. Matthieu, et va de Matth. iv, 18 à Matth. xxi, 27 ; la seconde porte le nom de S. Marc, et s'étend de Marc. i, 16 à Marc. xvi, 7 ; la troisième, consacrée à S. Luc, va de Luc. iv, 16 à Luc. xxiv, 9. La deuxième colonne est prise pour centre de comparaison, et ses quadrilatères sont numérotés de 1 à 83 ; les quadrilatères des deux autres colonnes portent des chiffres qui renvoient aux nombres correspondants de S. Marc. — Maintenant, veut-on quelques exemples ? Le chiffre 1 de la première et de la seconde colonne fait face à 24 de la troisième ; le 46^e quadrilatère du premier évangile a pour voisins les carrés 4 de S. Marc et de S. Luc. Dans la colonne de S. Matthieu, je lis 59 ; 7 dans celle de S. Marc, 6 dans celle de S. Luc. Plus loin, je vois : 18, 10, 9 ; 27, 47, 50 ; 34, 53, 57 ; 40, 59, 66 ; 48, 68, 76 ; 57, 77, 83. Etc. Certes, cela ne prouve pas un ordre complètement identique pour la marche générale.

B. Il y a aussi des variantes notables dans l'arrangement particulier des faits ou des paroles. Alors même qu'un épisode se compose des mêmes éléments, ces éléments changent souvent de place dans l'une ou l'autre des narrations ; ou bien, quelqu'un des synoptiques supprimera, ajoutera un trait, de manière à modifier l'incident.

La vigoureuse réponse de Jésus à l'accusation blasphématoire des Pharisiens est très instructive sous ce rapport (6). En réalité, nous avons un récit commun et identique dans les trois volumes ; et pourtant, quelles différences nombreuses dans chaque évangile pour les détails et pour leur agencement ! S. Marc est seul à faire connaître l'occasion générale : « Et ils vinrent à la maison, et la foule s'y assembla de nouveau, à tel point qu'ils ne pouvaient pas même manger » (7). Mais il omet de marquer ensuite l'occasion particulière du blasphème : « Alors on présenta à Jésus un homme aveugle et muet, possédé du démon, et il le guérit, de sorte qu'il parlait et voyait. Et tout le peuple stupéfait disait : Celui-ci n'est-

(1) xiii, 1-53.

(2) Voyez notre *Synopsis*. p. 23 et ss. ; 40 et ss.

(3) Voyez notre commentaire sur l'Evang. selon S. Matth., p. 27.

(4) Cf. A. Maier, *Einleitung in die Schriften des Neuen Testaments*, Fribourg-en-Brisgau, 1852, p. 13, note, et notre *Synopsis*, passim.

(5) *Die synoptischen Evangelien*, Heilbronn, 1883.

(6) Cf. Matth. xii, 22-45 ; Marc. iii, 20-30 ; Luc. xi, 14-36. Voyez notre *Synopsis*, p. 37-39.

(7) Marc. iii, 20.

il point le fils de David (1) ? ». Les trois narrations se rencontrent ensuite pour signaler l'outrage : « Celui-ci ne chasse les démons que par Béezébut, prince des démons » ; mais elles se séparent presque aussitôt, S. Luc insérant dès lors un petit trait entièrement omis par S. Marc, et rejeté plus loin par S. Matthieu (2) : « D'autres, pour le tenter, lui demandaient un signe du ciel » (3). Que de divergences déjà ! Et nous ne sommes qu'au début du récit. Jésus commence son argumentation ; mais ses raisonnements ne sont pas absolument les mêmes, et ils ne se suivent point dans le même ordre d'après les différentes rédactions. Remarquez surtout la transposition extraordinaire de ce qui concerne l'esprit immonde chassé de sa maison, et y rentrant avec une nouvelle puissance.

Il y aurait cent autres traits analogues à signaler. L'un des plus saisissants nous serait fourni par les récits du reniement de S. Pierre, où l'on rencontre tant de divergences associées à une très grande coïncidence (4).

On pourrait établir également avec fruit des comparaisons entre les synoptiques, pour les incidents relatifs à la passion et à la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

C. Les divergences de diction, ou divergences verbales, frappent l'esprit et le regard plus aisément encore que celles qui se rapportent aux matériaux et à leur organisation.

Qu'on veuille bien se reporter aux textes transcrits plus haut (5). Ils avaient cependant pour but d'établir des relations d'intime ressemblance entre les évangiles synoptiques ; mais ils ne marquent pas moins les différences du fond, et surtout de la forme. Nous pouvons, du reste, ajouter quelques passages nouveaux et caractéristiques.

1° Mise en scène, à propos d'une exhortation à l'humilité adressée aux apôtres par Jésus-Christ.

Matth. xviii, 2-3.
Καὶ προσκαλεσάμενος ὁ Ἰησοῦς
παῖδ' ἰόν
ἔστησεν αὐτὸ
ἐν μέσῳ αὐτῶν,
καὶ εἶπεν.

Marc. ix, 36.
Καὶ λαβὼν
παῖδ' ἰόν
ἔστησεν αὐτὸ
ἐν μέσῳ αὐτῶν,
καὶ ἐναγκαλισάμενος αὐτὸ,
εἶπεν αὐτοῖς.

Luc. ix, 47-48.
Ἐπιλαβόμενος
παῖδ' ἰόν
ἔστησεν αὐτὸ
παρ' ἑαυτοῦ.
καὶ εἶπεν αὐτοῖς.

Ce passage est du nombre de ceux qui présentent une véritable coïncidence verbale ; et pourtant, sur six lignes minuscules, il n'y en a qu'une qui soit absolument la même dans les trois narrations.

(1) Matth. xii, 22-23. Cf Luc. xi, 14.

(2) Matth. xii, 38.

(3) Luc. xi, 6.

(4) Cf. Matth. xxvi, 69-75 ; Marc. xiv, 66-72 ; Luc. xxii, 56-62. Voyez notre *Synopsis*, p. 121-122.

(5) Pages 29-32.

Remarquez surtout les nuances du verbe dans la première (1).

2° Variantes par l'emploi de synonymes :

S. Matthieu.	S. Marc.	S. Luc.
VIII, 14 ἔρχεσθαι εἰς	I, 29 ἔρχεσθαι εἰς	IV, 38 εἰσέρχεσθαι εἰς
— 16 προσφέρειν	— 32 φέρειν	— 40 ἀγαγεῖν
— — κακῶς ἔχειν	— — κακῶς ἔχειν	— — ἀσθενεῖν
— 2 προσκυνεῖν	— 40 γονυπετεῖν	V, 12 πίπτειν ἐπὶ τὸ πρόσω- [πον.]
— 4 παρακαλεῖν	— — παρακαλεῖν	— δαΐσθαι
IX, 6 κλίνη	II, 9 κράβατος	V, 24 κλινίδιον
— 9 ὄραν	— 14 ὄραν	— 27 θεᾶσθαι
XII, 1 παραπορευεσθαι	— 23 παραπορεύεσθαι	VI, 1 διαπορεύεσθαι
— 50 θελήμα τοῦ θεοῦ	III, 35 θελήματα τοῦ θεοῦ	VIII, 21 ὁ λόγος τοῦ θεοῦ
XIII, 19 ὁ πονηρὸς	IV, 15 ὁ σατανᾶς	XI, 12 ὁ διάβολος
VIII, 25 κύριος	— 38 διδάσκαλος	VIII, 24 ἐπιστάτης
— 28 ἔρχεσθαι	V, 1 ἔρχεσθαι	— 26 καταπλεῖν
— 34 ἀποθανεῖν	— 13 πνίγεσθαι	— 33 ἀποπνίγεσθαι
XVIII, 6 συμφέρεi	IX, 42 καλὸν ἐστίν	XVII, 2 λυσίτελει
X.X, 22 λυπούμενος	X, 22 λυπούμενος	— 23 περιλυπος
— 24 τρύπημα	— 25 τρυμάλια	— 25 τρήμα
XX, 34 εὐθέως	— 52 εὐθύς	— 42 παραχρῆμα
XXI, 7 ἐπιτιθέσθαι	XI, 7 ἐπιβάλλειν	XIX, 35 ἐπιρρίπτειν
— 25 διαλογίζεσθαι	— 31 λογίζεσθαι	XX, 5 συλλογίζεσθαι
XXII, 18 γινούς	XII, 15 εἰδώς	— 23 κατανοῆς
— — πονηρία	— — ὑπόκρισις	— — πανουργία
XXIV, 15 ἔστησαν	XIV, 11 ἐπηγγείλαντο	XXI, 5 συνέθεντο
XXVII, 2 ἀπάγειν	XV, 1 ἀποφέρειν	XXIII, 1 ἄγειν
— 54 ἀληθῶς	— 39 ἀληθῶς	— 47 ὄντως
XXVIII, 8 ἀπελθοῦσαι	XVI, 8 ἐξελθοῦσαι	XXIV, 9 ὑποστρέψασαι

3° Variantes par l'emploi de temps divers :

S. Matthieu.	S. Marc.	S. Luc.
VIII, 15 λέγει	I, 30 λέγει	IV, 38 l'aoriste
IX, 2 l'aoriste	II, 5 le présent	V, 20 le présent
— 17 ῥήγνυνται	— 22 ῥήσσει	— 25 ῥήξει
XVI, 13 ἐκηρώτα	VIII, 27 ἐκηρώτα	IX, 18 l'aoriste
XIX, 12 ἀψήται	X, 13 ἀψήται	XVIII, 15 ἀπτήται
XXVII, 38 σταύρωσον	XV, 13 σταύρωσον	XXIII, 21 σταύρου

Et vingt autres exemples analogues.

4° Variantes dans l'emploi des prépositions :

S. Matthieu.	S. Marc.	S. Luc.
IX, 4 λέγει αὐτοῖς	II, 8 λέγει αὐτοῖς	V, 2 πρὸς αὐτοῦς
XIII, 3 ἐν παραβολαῖς	IV, 2 ἐν παραβολαῖς	VIII, 4 διὰ παραβολῆς
V, 15 ἐπὶ τὴν λυχνίαν	— 21 ἐπὶ τὴν λυχνίαν	— 16 ἐπὶ λυχνίας
VIII, 30 πρὸς τῷ ὄρει	V, 11 πρὸς τῷ ὄρει	— 32 ἐν τῷ ὄρει
XXI, 8 ἔστρωσαν ἐν	XI, 8 ἔστρωσαν εἰς	XIX, 36 ἔστρωσαν ἐν
XXVI, 20 μετὰ	XIV, 17 μετὰ	XXII, 14 οὖν, etc. (2)

5° Variantes aussi par de courtes gloses, que l'un ou l'autre des synoptiques ajoute à un même nom, à un même détail :

(1) « Si l'on compare S. Matthieu, XI, 25-27, et S. Luc, X, 21-22, on voit qu'ils rapportent les paroles de Notre-Seigneur avec une coïncidence si parfaite, qu'il serait impossible de trouver deux écrivains traduisant en grec, d'une manière aussi complètement semblable, un seul et même passage, quoique bien court. Et pourtant, quoique la ressemblance aille jusqu'aux expressions les moins importantes, il y a une variante d'une certaine gravité. Au lieu de *connait le Fils*, S. Luc dit : *connait qui est le Fils*. La divergence ne porte que sur trois mots ; la coïncidence portait sur plus de cinquante ; et néanmoins, cette divergence suffit pour démontrer l'indépendance des deux récits. » Thomson, *Word, Work and Will*, Londres, 1879, p. 6.

(2) Variantes semblables dans l'emploi des conjonctions, de l'article, etc.

S. Matthieu.	S. Marc.	S. Luc.
III, 1 Jean	I, 4 Jean	III, 2 Jean, fils de Zacharie
— 14 l'Esprit de Dieu	— 10 l'Esprit	— 22 le saint Esprit
VIII, 17 il commença à prêcher	— 14 il prêcha	IV, 15 il commença à prêcher dans leurs synagogues
— 14 il vint	— 29 il vint	— 38 il se leva et il vint
IX, 4 il dit	II, 8 il dit	V, 22 il répondit et dit
— 14 jeûner	— 18 jeûner	— 33 jeûner souvent
— 17 du vin	— 22 du vin	— 39 du vin nouveau
XII, 9 une main	III, 1 la main	VI, 6 la main droite
XIII, 4 les oiseaux	IV, 4 les oiseaux	VIII, 5 les oiseaux du ciel
— 17 la parole du Seigneur	— 14 la parole	— 11 la parole de Dieu. Etc.

Ces divergences ont quelquefois lieu en des circonstances particulières, où l'on serait en droit de s'attendre à une entière identité des expressions ; notamment, pour les paroles par lesquelles Jésus institua la divine Eucharistie (Matth. xxvi, 26-29 ; Marc. xiv, 22-25 ; Luc. xxii, 15-20) (1), et pour celles qui formaient le titre placé au sommet de la croix (Matth. xxvii, 37 ; Marc. xv, 26 ; Luc. xxiii, 38) (2).

Et qu'on nous permette de répéter encore que nos exemples ne représentent pas la centième partie de ceux qui pourraient être allégués. Mais il est aisé à chacun de les multiplier au moyen d'une synopse grecque (3), ou à l'aide des ouvrages spéciaux qui ont été composés sur ce sujet (4).

III. *Quelques chiffres pour marquer les degrés de ressemblance et de différence entre les synoptiques.* — Les critiques qui sont entrés le plus avant dans l'analyse du problème que nous étudions, ont résumé en des chiffres assez éloquentes les résultats de leurs savantes et minutieuses recherches. Les calculs diffèrent tant soit peu, parce qu'on n'a pas toujours pris exactement les mêmes bases d'opération ; du moins, ils donnent tous une idée assez nette des faits qu'on s'est proposé de mettre plus vivement en relief par leur intermédiaire.

1° D'après M. Stroud (5), si l'on représente par 100 l'ensemble des matériaux évangéliques, on obtient le tableau suivant :

	Particularités	Ressemblances	Total
S. Matthieu.	42	58	100
S. Marc.	7	93	100
S. Luc.	59	41	100

C'est-à-dire que S. Matthieu a 42 passages qui lui appartiennent en propre ; S. Marc, seulement 7 ; S. Luc 59 ; tandis que S. Matthieu se rencontre avec les deux autres synoptiques en 58 endroits ; S. Marc en 93 ; S. Luc en 41. De plus, les passages communs aux trois évangélistes sont

(1) Voyez notre *Synopsis*, p. 113.

(2) *Ibid.*, p. 128. Cf. Joan. xix, 19-22.

(3) Nous recommandons surtout l'ouvrage de Patrizi : *De Evangelii libri* III, déjà cité, et Stroud, *A new greek Harmony of the four Gospels*, Londres, 1853.

(4) Voyez spécialement J. A. Scholten, *Das Paulinische Evangelium*, traduction allemande, Elberfeld, 1881. Les conclusions de l'auteur sont, il est vrai, ultra-rationalistes et insensées ; mais les comparaisons entre les récits des synoptiques sont tout à fait complètes et intéressantes. Le Dr Hug, *Einführung in die Schriften des Neuen Testaments*, t. II, passim, a aussi quelques bons tableaux comparatifs.

(5) *Loc. cit.*, p. cxvii.

au nombre de 53 ; les passages communs à S. Matthieu et à S. Marc, au nombre de 20 ; S. Matthieu et S. Luc ont 21 fragments parallèles ; S. Marc et S. Luc, 6 seulement.

Autres chiffres, d'après une autre base. On partage les évangiles, réunis à la façon des évangélistes du moyen âge, en 150 petits paragraphes, et l'on trouve :

14 paragraphes propres	à S. Matthieu.
2 —	à S. Marc.
37 —	à S. Luc.
65 paragraphes communs	à nos trois évangélistes.
15 —	à S. Matthieu et à S. Marc.
12 —	à S. Matthieu et à S. Luc.
5 —	à S. Marc et à S. Luc.

En divisant en 124 sections les récits combinés des synoptiques, M. Reuss est arrivé, de son côté, aux résultats suivants (1) :

Sections propres	à S. Matthieu	17
—	à S. Marc.	2
—	à S. Luc	38
Sections communes	aux trois synoptiques . . .	47
—	à S. Matthieu et à S. Marc.	12
—	à S. Matthieu et à S. Luc.	2
—	à S. Marc et à S. Luc . . .	6

Et « en somme, sur les 124 sections, S. Matthieu en a 78, S. Marc 67, S. Luc 93 ».

Le même auteur (2) fait l'évaluation d'une manière encore plus exacte, en supputant, non plus par sections plus ou moins étendues, mais d'après les versets tels que les contiennent depuis longtemps nos Bibles. Or, le texte de S. Matthieu contient 330 versets qui ne se trouvent pas ailleurs ; celui de S. Marc, 68 ; celui de S. Luc, 541. Les deux premiers évangélistes ont de 170 à 180 versets qui manquent dans le troisième ; S. Matthieu et S. Luc en ont de 230 à 240 qui manquent dans S. Marc ; S. Marc et S. Luc, environ 50 qui manquent dans S. Matthieu. La somme des versets communs aux trois narrateurs n'est que de 330 à 370. « Ces chiffres, ajoute M. Reuss, sont en partie approximatifs, parce que les versets dans le second évangile sont généralement plus courts, ce qui empêche une évaluation mathématiquement exacte (3) ».

En résumé, nous pouvons dire que les deux tiers à peu près des détails sont communs aux synoptiques, tandis que l'autre tiers ne se rencontre que dans l'une ou l'autre des narrations. S. Matthieu possède ab-

(1) *Histoire évangélique*, p. 20. Voyez aussi, du même auteur, *Die Geschichte der heilig. Schriften Neuen Testaments*, p. 163 de la 3^e édition.

(2) *Histoire évangélique*, p. 21, note.

(3) Si l'on divise d'après les « canons » d'Eusèbe (*Epist. ad Carp.* Cf. S. Jérôme, *ad Damas. Præf. in Evang.*), c'est-à-dire en 554 sections (très inégales), la matière traitée par les synoptiques, on trouve 182 sections communes aux trois évangélistes, 73 communes à S. Matthieu et à S. Marc, 103 communes à S. Matthieu et à S. Luc, 14 communes à S. Marc et à S. Luc. S. Matthieu possède en propre 73 de ces sections ; S. Marc, 20 ; S. Luc, 93.

solument en propre la sixième partie de son évangile; S. Luc environ le quart du sien.

2° Les chiffres qui précèdent s'appliquaient surtout au fond, aux matériaux. On en a établi quelques autres encore, pour déterminer plus spécialement la part des coïncidences verbales.

Reprenons la première des divisions qui précèdent, celle de M. Stroud. Des 58 centièmes que S. Matthieu a de communs avec les deux autres synoptiques, 16 seulement présentent des ressemblances de forme aussi bien que de sujet; les 93 centièmes de S. Marc se réduisent également à 16; les 41 de S. Luc baissent jusqu'à 10.

Ces coïncidences verbales (1) ont lieu surtout, on le conçoit, quand les écrivains sacrés citent les paroles de Notre-Seigneur (2), ou de quelque autre personnage, ou des textes empruntés à l'Ancien Testament.

On a calculé qu'elles forment un peu moins de la sixième partie du premier évangile; sur cette quantité, il y a $\frac{7}{8}$ pour les paroles, $\frac{1}{8}$ pour le récit. Dans S. Marc, la somme totale est de $\frac{1}{6}$, et, sur cela, $\frac{1}{5}$ seulement pour le récit. Dans S. Luc $\frac{1}{10}$ en tout, moins de $\frac{1}{20}$ pour le récit.

Que ces divers traits suffisent. Au reste, les ouvrages ne manquent pas où les calculateurs pourront puiser des bases de nouveaux calculs (3).

IV. — *Systèmes auxquels on a eu recours pour expliquer ce double phénomène des ressemblances et des divergences entre les synoptiques.* — Tel est donc le problème, problème entièrement unique dans l'histoire de la littérature, car on ne saurait citer rien de semblable parmi les écrivains anciens et modernes, c'est-à-dire, un mélange si étonnant de variété et d'harmonie, de différences et de coïncidences.

Il est essentiel d'insister sur ces deux éléments qui le composent; sans quoi, il ne serait qu'imparfaitement résolu. Les ressemblances, si elles n'étaient pas associées à de si grandes divergences, n'offriraient aucune difficulté; on les expliquerait en disant, comme on l'a dit en effet, que les trois premiers évangélistes se sont copiés les uns les autres, ou qu'ils ont puisé à une source commune. D'un autre côté, sans leur association

(1) Entre les trois synoptiques, ou seulement entre deux d'entre eux.

(2) Il est bon de remarquer que ces citations sont des traductions, puisque Jésus parlait le syro-chaldaïque, dialecte usité de son temps en Palestine. Cette considération ne rend pas les ressemblances moins frappantes.

(3) Voyez en particulier Marsh, *A Dissertation on the Origin and Composition of the three first canonical Gospels*, Cambridge 1801; Patrizi, *De Evangelii libri tres*, t. I, p. 52-61, 73 et ss., 84 et ss.; Norton, *The Evidences of the Genuineness of the Gospels*, Londres 1868, t. I, p. 240 et ss.; Westcott, *An Introduction to the Study of the Gospels*, Londres 1875 (5^e édit.); F. Kaulen, *Einleitung in die heilige Schrift Alten und Neuen Testaments*, Fribourg en Brisgau 1881, t. II, p. 378-379. On voit par là combien minutieusement la question a été étudiée; c'a été souvent un vrai travail de dissection. « Décomposant le texte des deux Évangiles (S. Matthieu et S. Marc) jusque dans ses derniers éléments, je plaçai en regard l'un de l'autre les passages correspondants; je pus ainsi les comparer phrase par phrase, et en quelque sorte mot par mot ». G. d'Eichthal, *Les Évangiles*, Paris 1863, t. I, p. 31. Et divers critiques ont de beaucoup dépassé M. d'Eichthal dans ces travaux d'analyse.

avec de telles coïncidences de fond et de forme, les divergences* prouveraient que les synoptiques, en racontant substantiellement la même Vie, ont été tout à fait indépendants les uns des autres. Ce sont ces ressemblances et ces différences combinées entre elles qui constituent le problème dont nous cherchons en ce moment la solution (1).

Dans l'antiquité, ce problème inquiéta fort peu les Pères et les Docteurs. Ils s'efforçaient d'établir l'accord entre les évangélistes là où ils apercevaient des contradictions apparentes, ainsi qu'il a été dit plus haut (2) : cela leur suffisait. La genèse même et l'origine des évangiles ne présentaient pour eux aucun intérêt spécial. D'une part, ces livres venaient de Dieu ; de l'autre, ils avaient été écrits réellement par les auteurs auxquels une tradition constante les attribuait : que fallait-il de plus à des hommes et à des temps de foi ?

Plus tard, les partisans rigides de l'inspiration verbale tranchèrent le nœud gordien à la façon d'Alexandre, en disant que Dieu lui-même avait dicté mot pour mot aux évangélistes ce qu'ils devaient écrire. Mais on rejette aujourd'hui à bon droit cette théorie arbitraire, qui est réfutée par les écrivains sacrés eux-mêmes (3).

Les tentatives qui ont eu lieu depuis les dernières années du xvm^e siècle, et de nos jours surtout, pour expliquer la difficulté proposée, sont tellement nombreuses, qu'il est beaucoup plus facile de les grouper par catégories que de les énumérer toutes. Il en est, d'ailleurs, de si originales, et même de si absurdes, que « les discuter au long serait peine perdue » (4). Elles vont, du reste, se multipliant à tout instant : on dirait, suivant la très fine observation de M. Kaulen (5), que chaque nouveau venu sur le domaine de la critique évangélique « cherche pour ainsi dire à gagner ses éperons en inventant une nouvelle théorie. » Aussi, est-ce souvent le règne de l'arbitraire et de « l'extravagance » (6). Les rationalistes eux-mêmes en rient : Strauss, par exemple, d'après lequel ces théories ne démontrent qu'une chose, « l'incertitude et l'extrême faiblesse de la critique » (7) ; Keim également, qui les appelle des « hypothèses stériles, sans fondement solide (8). »

Et cependant, avec quelle hardiesse, — nous dirions presque avec quelle arrogance, — sont exposées ces combinaisons impossibles ! « Il semble

(1) Cf. Thomson, *Word, Work and Will*, Londres 1879, p. 3 et ss.

(2) Page 33.

(3) Cf. II Mach. II, 25-33 ; Luc. I, 1-4.

(4) Davidson, *An Introduction to the Study of the New Testament*, Londres, 1868, t. I, p. 450.

(5) *Einleitung in die heilige Schrift Alten und Neuen Testaments*, t. II, p. 381.

(6) Keil, *Commentar über das Evangelium des Matthäus*, Leipzig 1877, p. 37. Voyez aussi les pages 38-39. « Nous montrerons, dit Mgr Meignan, *Les Évangiles et la critique au XIX^e siècle*, p. 410 de la première édition, l'intempérance et souvent la puérilité d'une critique dont les prétentions touchent quelquefois au ridicule ». Parfois, à la manière des inventeurs qui se munissent d'un brevet, nos critiques « prennent date », pour bien marquer qu'ils ont la priorité de temps sur leurs rivaux. Voyez A. Réville, *Études critiques sur l'Évangile selon S. Matthieu*, Leyde, 1862, p. XVIII.

(7) Cité par O. Zöckler, *Handbuch der theologischen Wissenschaften*, t. I, p. 391.

(8) *Geschichte Jesu von Nazara*, t. I, p. 44.

que leurs auteurs répètent pour leur compte le mot du fabuliste : J'y étais, telle chose m'advint (1). »

De quelque façon que l'on s'y prenne, une solution absolument sûre est impossible ; mais, on ne peut se lancer dans l'étude de cette question délicate avec quelque espoir de la trancher convenablement, qu'à la condition très expresse de ne pas quitter le domaine de l'histoire. Sans une base historique, il n'y a de place que pour la confusion et l'arbitraire (2).

Les systèmes qui nous ont paru mériter une mention se ramènent à deux chefs, selon qu'ils supposent que les synoptiques se sont copiés les uns les autres (3), ou qu'ils ont eu recours à une source commune. Cette source pouvant être ou écrite (4) ou orale (5), de là résultent trois hypothèses principales. Il s'en est formé encore une quatrième, appelée l'hypothèse de combinaison (6), parce qu'elle combine de différentes manières les éléments propres aux trois autres (7).

1. *Premier système.* — Il consiste, dans son ensemble, à dire que nos trois évangélistes ont fait un usage réciproque de leurs compositions, du moins d'après l'ordre de leur apparition historique ; ils se seraient même littéralement copiés, lorsque la ressemblance est complète entre eux. Le premier des synoptiques aura donc écrit sa narration d'une façon indépendante ; le second se sera servi de cette narration pour composer la sienne ; le troisième aura utilisé les deux autres.

Cette théorie est évidemment la plus simple, et celle qui se présente tout d'abord à l'esprit quand on étudie le problème proposé. Aussi a-t-elle eu et conserve-t-elle encore de nombreux partisans. Mais, lorsqu'il s'agit de préciser en détail, elle se décompose en six hypothèses distinctes (8),

(1) E. de Pressensé, *Jésus-Christ, sa vie, son temps, son œuvre*, Paris 1865, p. 177.

(2) « Prænotemus autem quæstionem hanc, quum de evangeliorum origine agatur, esse historicam; in dijudicandis ergo systematibus, historica argumenta primum tenere locum, nec meris conjecturis commentisque arbitrariæ excogitatis rem definiri. Syst. ma igitur quodcumque non ideo jam sufficere est dicendum, quia ejus ope relatio illa mutua, de qua quæritur, quoquo modo explicatur; sed fundamentum historicum habere, vel saltem cum illo rerum statu quem sæculo primo christiano extitisse monumenta testantur, plene consonet necesse est ». Cornely, *Historica et critica Introductio in utriusque Testamenti libros sacros*, t. III, p. 170. Cf. Reithmayr, *Einleitung in die canonischen Bücher des Neuen Bundes*, Ratisbonne 1852, p. 347; A. Maier, *Einleitung in die Schriften des Neuen Testaments*, p. 16. Keim dit aussi, *loc. cit.*, qu'il faut qu'« un œil historique surveille les opérations de la critique ». Et M. E. Reuss, non moins rationaliste que le Dr Keim, ajoute : « La plupart des choses qui ont été dites et écrites jusqu'ici (1863) sur ce sujet ont plutôt contribué à accroître les difficultés qu'à les faire disparaître, à cause des conjectures dénuées de fondement, et parce qu'on a négligé des faits réels », *Geschichte der heiligen Schriften des Neuen Testaments*, édit. de 1864, p. 154.

(3) *Die Benutzungshypothese*, comme on dit en Allemagne.

(4) *Das Urevangelium*, ou l'« Évang. le primitif ».

(5) *Die Traditionshypothese*.

(6) *Die Combinationshypothese*. Cf. H. W. Meyer, *Kritisch-exegetischer Commentar üb. das N. Test.*, t. I, p. 32 et ss. de la 2^e édit. Nous ne nous en occupons pas d'une manière spéciale, car elle a fort peu d'importance.

(7) Sur ces divers systèmes, voyez F. Keil, *Commentar über das Evangelium des Matthæus*, Leipzig, 1877, p. 32 et ss.; J. Langen, *Grundriss der Einleitung in das Neue Testament*, p. 54 et ss.

(8) Toutes celles qui étaient mathématiquement possibles.

chacun des synoptiques ayant été placé tour à tour, sous le rapport chronologique, au premier rang, au deuxième et au troisième.

1° S. Matthieu, paraissant en premier lieu, a servi de modèle à S. Marc ; S. Luc les a eus l'un et l'autre sous les yeux pour écrire sa rédaction. Telle est l'opinion d'un assez grand nombre d'exégètes catholiques contemporains, notamment des D^{rs} Hug (1), Danko (2), Reithmayr (3), Schanz (4), des Pères Patrizi (5) et Coleridge (6), de MM. de Valroger et Bacuez (7) ; comme aussi de divers critiques protestants (8).

2° S. Luc serait venu immédiatement après S. Matthieu, dont il aurait mis à profit la narration ; S. Marc, paraissant le dernier des trois, utilisa les deux premiers récits. C'est le sentiment de plusieurs exégètes catholiques d'Allemagne, en particulier de MM. A. Maier (9), Langen (10), et J. Grimm (11). Son principal fauteur parmi les protestants fut le célèbre Dr Griesbach (12), auquel les adhérents n'ont pas manqué.

3° S. Marc est le plus ancien des trois synoptiques ; S. Matthieu d'abord, puis S. Luc, l'ont imité et développé. Cette opinion a été et est encore célèbre parmi les six qui forment le premier groupe ; elle a son nom à part, *die Markushypothese* (13), et de nombreux partisans (14). Néanmoins aucun écrivain catholique, que nous sachions, ne s'y est jamais rallié, car elle est très opposée à la tradition ecclésiastique, qui affirme nettement que l'évangile selon S. Matthieu fut le premier au point de vue du temps.

Le second évangile est le plus court de tous ; il omet les discours pour ne s'occuper que des faits ; quoique très bref et très rapide, il contient néanmoins la plupart des matériaux que nous ont conservés S. Matthieu et S. Luc : voilà les principaux motifs qui ont mis en faveur « l'hypothèse de Marc » dans les cercles protestants et rationalistes.

4° S. Marc, toujours le premier, sert de base à S. Luc ; S. Matthieu appuie son récit sur les leurs (15).

(1) *Einleitung in die Schriften des Neuen Testaments*, t. II, p. 1-204 de la 3^{me} édit.

(2) *Historia revelationis Novi Testamenti*, p. 279 et ss.

(3) *Einleitung*, p. 346 et ss.

(4) *Commentar üb. das Evangelium des heilig. Marcus*, p. 24 et ss. ; *Commentar über das Evang. des h. Lukas*, p. 12 et ss.

(5) *De Evangelii*, lib. I, p. 52-62, 79-92.

(6) *The Life our life*, p. XLV et ss.

(7) *Manuel biblique*, t. III, p. 42.

(8) Keil, *Commentar über die Evangelien des Marcus und Lukas*, p. 11 et ss., 174 et ss. Etc.

(9) *Einleitung*, p. 29 et ss.

(10) *Grundriss der Einleitung*,..., p. 59.

(11) *Die Einheit der vier Evangelien*, Ratisbonne, 1868, p. 507 et ss.

(12) *Commentatio qua Marci evangelium totum e Matthæi et Lucæ commentariis descriptum esse demonstratur*, Iéna, 1789. Cf. Thelle, *De trium priorum Evangeliorum necessitudine*, Leipzig 1825 ; H. J. Mayboom, *Geschiedenis en Critik der Markushypothese*, Amsterdam 1866 ; etc.

(13) « L'hypothèse de Marc. »

(14) Pour son histoire et sa réfutation, voyez Schanz, *Die Markus-hypothese*, dans la *Theologische Quartalschrift* de Tübingue, 1871, p. 489 et ss.

(15) Cf. Wilke, *Der Urevangelist*, Dresde 1388. Etc.

5° S. Luc a la priorité, S. Matthieu l'imité et le reproduit en partie. S. Marc les utilise l'un et l'autre (1).

6° S. Luc paraît de nouveau le premier, il est abrégé par S. Marc; S. Matthieu, venu le troisième, combine leurs deux narrations (2).

Mais ce n'est pas tout pour ce premier groupe de théories. On a encore greffé des suppositions accessoires sur ces hypothèses principales. Ainsi, d'après Dürét (3), S. Marc aurait mis à profit l'évangile araméen de S. Matthieu; le traducteur grec de cet évangile se servit ensuite de l'œuvre de S. Marc; S. Luc fit une compilation basée sur ses deux devanciers. Ou bien, S. Marc copie plus ou moins, en les abrégeant, les récits de S. Matthieu et de S. Luc; mais ceux-ci avaient été tout à fait indépendants l'un de l'autre. Etc. Puis il y a d'autres complications : un *Urmatthæus*, ou Prôto-Matthieu, composé presque uniquement de discours, et servant de base à notre S. Marc actuel; ces deux sources ont servi à former le premier évangile tel que nous le possédons aujourd'hui; S. Luc, enfin, a remanié l'*Urmatthæus* et S. Marc (4). Ou encore, un *Urmarkus*, c'est-à-dire Prôto-Marc, servant lui-même à des combinaisons de divers genres (5). Etc.

2. *Deuxième système.* — Les synoptiques ont puisé à tour de rôle à un *Urevangelium*, ou « évangile primitif », composé par un auteur inconnu, pièce qui circula de très bonne heure dans les rangs des premiers chrétiens, mais qui ne tarda pas à disparaître (6). On comprend, d'après cela, qu'il existe des ressemblances très frappantes de fond et de forme entre les trois premiers évangiles, puisqu'ils ont puisé plus ou moins à cette source et qu'ils l'ont même parfois copiée intégralement. On ne s'explique pas moins leurs divergences : elles ont lieu quand ils abandonnent leur modèle commun, pour puiser à d'autres documents, ou quand le modèle a été modifié, altéré.

Tel est le second système, réduit à sa plus simple expression. Mais il se complique à son tour d'une façon prodigieuse, quand on le suit dans les divers développements qu'il a reçus. On assiste à des fusions étranges, à des remaniements qui n'en finissent plus.

1° D'après Eichhorn (7), l'*Urevangelium*, écrit en syro-chaldéen, la langue alors parlée en Palestine, aurait circulé sous quatre formes ou recensions distinctes : S. Matthieu mit à profit la première (A), S. Luc la seconde (B); S. Marc utilisa la troisième (C), qui était une combinaison des deux précédentes (A+B); la quatrième (D) servit, avec la première, à S. Matthieu et à S. Luc.

(1) Cf. Evanson, *The Dissonance of the four generally received Evangelies*, Ipswich 1792; etc.

(2) Vogel, dans *Gabler's Journal für theologische Literatur*, 1804, t. I, p. 1 et ss.

(3) *Wiener theolog. Zeitschrift*, 1852, t. IV, 1^{er} et 2^e fascicules.

(4) B. Weiss, *Das Marcusevangelium und seine synoptischen Parallelen*, Berlin 1872, préface.

(5) Voyez A. Réville, *Etudes critiques sur l'Evangile selon S. Matthieu*, Leyde, 1862, p. 149 et ss.

(6) Lessing pense que l'*Evangeliem ad Hebræos*, serait l'«Evangile source». Voyez notre commentaire sur l'Evangile selon S. Matth., p. 24-25.

(7) *Allgemeine Bibliothek*, t. V, p. 427 et ss.

2° L'évêque anglican Marsh (1) ne se contente pas de ces cinq documents primitifs (le texte et ses quatre copies altérées) ; il en veut six, savoir :

- 1) κ , l'original araméen de l'évangile source ;
- 2) $\kappa \gamma$, sa traduction en grec ;
- 3) $\kappa + \alpha + A$, c'est-à-dire, une copie de κ , mais altérée et renfermant de nouveaux passages ;
- 4) $\kappa + \beta + B$, autre copie de κ , avec d'autres altérations et d'autres additions ;
- 5) $\kappa + \gamma + \Gamma$, troisième copie remaniée de κ ;
- 6) Δ , une collection de discours, paraboles et autres paroles de Jésus, compilée sans ordre chronologique.

Cela posé, il reconstitue comme il suit nos trois synoptiques : l'évangile hébreu de S. Matthieu est formé de $\kappa + \Delta + \alpha + A + \gamma + \Gamma$; l'évangile selon S. Marc a pour bases : $\kappa + \alpha + A + \beta + B + \kappa \gamma$; l'évangile selon S. Luc : $\kappa + \Delta + \beta + B + \gamma + \Gamma + \kappa \gamma$; enfin, l'évangile grec de S. Matthieu est une traduction de son évangile hébreu, avec des additions empruntées à $\kappa \gamma$, et aux livres de S. Marc et de S. Luc.

3° Comme si Eichhorn eût été jaloux d'une telle richesse, il ne tarda pas à modifier son système, en ajoutant aux quatre copies de l'*Urevangelium* leurs traductions en grec, et plusieurs autres combinaisons qui portèrent à douze le nombre des documents nécessaires (2).

4° Gratz (3) chercha, un peu plus tard, à simplifier cette genèse par trop compliquée des synoptiques, et il se contenta de trois documents : l'*Urevangelium* syro-chaldéen, sa traduction grecque, et quelques fragments évangéliques très courts.

5° Au lieu de cet évangile primitif, unique malgré ses remaniements, Ewald, Wittichen, etc., ont admis plusieurs sources écrites, qui, a-t-on dit finement, se seraient superposées dans nos évangiles comme les couches d'un terrain d'alluvion.

D'après Ewald, il y aurait eu : a) un évangile primitif, écrit en grec et racontant les principaux traits de la vie de Notre-Seigneur ; b) une collection des discours de Jésus (4), composée en hébreu par S. Matthieu ; c) l'évangile actuel de S. Marc, rédigé à l'aide soit de cet évangile primitif, soit de cette collection de discours ; d) un livre contenant les faits les plus relevés de la vie de Jésus-Christ (5), tels que la tentation, etc. ; e)

(1) Dans un ouvrage traduit par Rosenmüller, sous ce titre : *Abhandlung über Entstehung und Abfassung unserer drei ersten Evangelien*, Gættingue, 1804, p. 284 et ss. Cf. H. W. Meyer, *Das Evangelium des Matthæus*, 3^e édit., p. 25 ; Δαμασας, Ἑρμηνεία εἰς τὴν Κατὰ Ματθαῖον Διὰθήκην, t. 1, p. 127 et suiv. ; Thomson, *Word, Work and Will*, p. 9 et suiv.

(2) *Einführung in das Neue Testament*, t. 1, p. 353 et ss.

(3) *Neuer Versuch die Entstehung der drei ersten Evangelien zu erklären*, Tübingue 1812. Bertholdt, *Histor.-krit. Einführung in sämtliche kanon. und apocryph. Schriften des Alt. und Neuen Testam.*, p. 1205 et ss., se contente de l'Évangile primitif ; de même Bleek, *Einführung in das Neue Testament*, p. 259 et ss. de la deuxième édition.

(4) *Die Spruchsammlung*, comme s'exprime Ewald.

(5) *Das Buch der höheren Geschichte*.

l'Évangile actuel de S. Matthieu ; *f, g, h*), trois autres écrits renfermant divers autres récits (1) ; *i* enfin, l'Évangile actuel de S. Luc, qui serait la résultante des huit documents qui précèdent, fondus ensembles, ou la neuvième transformation de l'Évangile primitif (2).

Au dire de M. Wittichen (3), trois documents principaux, plus ou moins remaniés, suffissent pour tout expliquer : A servit de base première à S. Marc ; B, à S. Matthieu et à S. Luc ; C, à S. Jean. Quelque temps avant la ruine de Jérusalem, un compilateur palestinien forma un *Urmatthæus* ou *Prôto-Matthieu*, au moyen de la source A remaniée, et de B. Plus tard, après la ruine de Jérusalem, et en dehors de la Palestine, un autre compilateur retravailla le document A, le combina avec B, et forma *Prôto-Luc*, après avoir ajouté divers traits empruntés ailleurs. Plus tard encore, en Palestine, nouvelle recension de *Prôto-Matthieu* ; et à Rome, remaniement analogue de *Prôto-Luc*, de manière à produire *Deutéro-Matthieu* et *Deutéro-Luc*, lesquels, par l'insertion des récits relatifs à l'enfance de Jésus et de quelques autres épisodes, devinrent peu à peu nos évangiles actuels selon S. Matthieu et selon S. Luc. Enfin, notre S. Marc canonique est un mélange de A et de *Deutéro-Matthieu*.

M. Renan aussi est d'un avis semblable, qu'il développe à sa manière pittoresque, moins lourde que le gros genre allemand : « Il y avait, avant la rédaction du premier évangile, des paquets de discours et de paraboles, où les paroles de Jésus étaient classées d'après des raisons purement extérieures. L'auteur du premier évangile trouva ces paquets déjà faits et les inséra dans le texte de Marc, qui lui servait de canevas, tout ficelés, sans briser le léger fil qui les reliait (4). »

3. *Troisième système.* — On a essayé enfin d'expliquer les rapports d'harmonie et de divergence que nous avons signalés entre les évangiles synoptiques, par l'existence d'une tradition orale, qui se serait formée de très bonne heure sur l'histoire de N.-S. Jésus-Christ, mais qui n'eût pas été absolument la même partout, présentant au contraire çà et là des variantes plus ou moins accentuées. Nos trois évangélistes mirent à profit cette tradition pour la composition de leurs récits : ils se ressemblent toutes les fois que leur source orale était identique en tous lieux ; ils diffèrent les uns des autres quand elle avait subi des modifications, ou lorsqu'ils ne s'astreignent pas à la suivre servilement.

Tel est l'énoncé général de cette troisième hypothèse, qui a toujours été la plus en faveur auprès des exégètes catholiques (5), et qu'ont aussi adoptée beaucoup de critiques protestants (6).

(1) *Das sechste nachweisbare Buch, das siebente nachweisbare Buch, das achte nachweisbare Buch.*

(2) Ewald, *Geschichte Christus*, 3^e édit., 1867, p. 188 et ss. Mais voyez surtout le volume intitulé *Die drei ersten Evangelien*, Göttingue 1850, et notre Appendice II.

(3) *Leben Jesu*, 1876, p. 42 et ss.

(4) *Les évangiles et la première génération contemporaine*, Paris 1877, p. 177. Ce n'est pas plus difficile que cela !

(5) Entre autres, les Drs Haneberg, Friedlieb, Bisping, Kaulen, les Pères Knabenbauer et Cornely, Mgr Meignan, M. l'abbé Le Camus, etc.

(6) Qu'il suffise de mentionner, parmi les plus connus, Herder, Credner, Guericke, de Wette, Norton, Westcott, Wetzel, Keil, et surtout Gieseler, *Histor.-kritischer Versuch, über die Entstehung und die frühesten Schicksale der schriftlichen Evangelien*, Leipzig 1878.

Il sera bon d'ajouter quelques détails, qui permettront de mieux comprendre notre bref exposé.

« Les apôtres du Christ, dit l'historien Eusèbe (1), purifiés dans leur vie et ornés de toutes les vertus dans leur âme, mais rudes et incultes dans leur langage, ont annoncé le règne de Dieu au monde entier, avec le seul secours de la puissance de Jésus-Christ, par laquelle ils ont opéré tant de miracles. Ils n'étaient pas préoccupés d'écrire des livres, étant revêtus d'un ministère bien autrement grand et surhumain ».

Cette prédication, ou *κηρύγμα*, comme la nomme S. Paul (2), s'exerça aussitôt après la Pentecôte, selon l'ordre du Sauveur lui-même (3), et elle répandit peu à peu l'évangile dans tout le monde romain.

Elle était avant tout historique. Nous l'avons dit plus haut (4), ses principaux éléments consistaient dans les actions, les paroles, les souffrances, la mort et la résurrection de N.-S. Jésus-Christ. Assidue et fréquente, elle dut bientôt prendre une forme arrêtée, et pour l'ensemble des faits à exposer, et pour les détails secondaires, et même jusqu'à un certain point pour les expressions et la diction. En effet, quand un même homme, — prédicateur, orateur civil, professeur, cicérone, — a souvent à parler des mêmes choses, il ne tarde pas à le faire d'après une marche uniforme, et en reproduisant ses premiers récits. Qui n'a été témoin vingt fois de ce phénomène?

Les apôtres avaient, d'ailleurs, un grand intérêt à fixer au moins en gros la matière et la forme de la prédication évangélique, pour la mieux inculquer aux missionnaires secondaires qu'ils envoyaient dans toutes les directions. Nous disons : « au moins en gros », car le D^r Gieseler, et d'autres à sa suite, ont beaucoup exagéré, en prétendant que « la tradition primitive avait été fixée d'autorité, et qu'elle était devenue le catéchisme obligatoire des missionnaires du texte apostolique » (5).

Ainsi se forma, d'abord en syro-chaldéen pour les juifs de Palestine, puis en grec pour les juifs dits hellénistiques, puis encore en grec, mais avec des remaniements pour les païens, une *παράδοσις* (tradition orale) assez fixe. Les *πᾶντες* dont parle S. Luc dans son prologue (6) la fixèrent davantage encore, lorsqu'ils en consignèrent différentes portions par écrit; les évangélistes canoniques firent le reste.

V. — *Examen des systèmes.* — Rappelons d'abord le principe cité plus haut (7) : on ne peut se lancer dans l'étude de cette question délicate avec quelque espoir de la trancher convenablement, qu'à la condition expresse de ne pas quitter le domaine de l'histoire.

1. Le *premier système* a précisément contre lui : 1° le manque d'une

(1) *Hist. eccl.*, III, 24.

(2) Tit. III, 3.

(3) Matth. XXVIII, 19 : « Euntes docete omnes gentes ».

(4) Pages 15-18.

(5) F. Godet, *Commentaire sur l'Evangile de S. Luc*, Neuchatel 1872, 2^e édit., t. II, p. 553 et ss.

(6) I, 1. Voyez notre commentaire, p. 27.

(7) Page 41.

base historique sérieuse. On a pourtant essayé, avec un grand déploiement d'érudition, de lui trouver des partisans chez les Pères et au moyen-âge, longtemps avant qu'il fût de mode de s'occuper *ex professo* des rapports mutuels des synoptiques (1). C'est ainsi qu'ont été allégués divers passages de Victor d'Antioche (2), de S. Epiphane (3), d'Origène (4), et plus particulièrement les lignes suivantes de S. Augustin : « Marcus cum (Matthæum) subsecutus, tanquam pedisequus et brevior ejus videtur. Cum solo quippe Joanne nihil dixit; solus ipse perpauca, cum solo Luca pauciora; cum Matthæo vero plurima, et multa pene totidem atque ipsis verbis, sive cum solo, sive cum ceteris consonante... Et quamvis singuli suum quemdam narrandi ordinem tenuisse videantur, non tamen unusquisque eorum velut alterius præcedentis ignarus voluisse scribere reperitur, vel ignorata prætermisisse quæ scripsisse alius invenitur, sed sicut unicuique inspiratum est, non superfluum cooperationem sui laboris adjunxit » (5).

Mais n'a-t-on pas pressé, plus qu'il ne convenait, le sens de tous ces textes? C'est ce que nous croyons avec le P. Cornely (6), dont nous citerons intégralement la brève, mais énergique protestation : « (Hi) textus patristici *plerique* nihil aliud dicunt, nisi alterum evangelistam altero brevius vel fusius scripsisse, *pauci* etiam probant ex *juniorum* quorundam Patrum sententia posteriores evangelistas priorum opera cognovisse. At animadvertas velim a.) Patres illos juniores hanc sententiam non velut traditam referre, sed ex Evangeliorum indole quodammodo derivare; b.) systematis, quod impugnamus, patronos aliquid omnino diversi statuere, quum priorum evangelistarum opera posterioribus *fontes* fuisse dicant, quod nullus ex Patribus insinuavit; c.) antiquiores demum Patres non tantum *mutuum usum*, sed etiam *cognitionem* præcedentium evangeliorum negare. Quam longe autem juniores abfuerint, ut evangelistas prædecessorum opera velut fontes adhibuisse dicerent, inter alios præclare docet S. Chrysostomus, qui... *frequenter* inculcat apparentes inter Evangelia contradictiones ideo esse permissas, ne quis *ex mutuo et humano consensu* ea esse conscripta putaret, utque omnes consonantiam eorum a Spiritu Sancto ducere originem viderent ».

2° Non seulement ce système ne s'appuie pas sur la tradition historique, mais plusieurs des théories subsidiaires qui le composent dans son ensemble (7) sont directement et ouvertement en lutte avec cette tradition,

(1) Voyez surtout Schanz, *Probleme der Einleitung bei den Vatern*, Theolog. Quartalschrift de Tubingue, 1879, p. 72 et ss.; *Commentar über das Evangelium des heil. Marcus*, 1881, p. 24 et suiv.; *Die Traditionshypothese*, Theolog. Quartalschrift, 1885, p. 222 et suiv.

(2) Cf. Cramer, *Catena in Marc.*, I, 13, 15, etc.

(3) *Hær.* LI, 6.

(4) *Homil. in Joan.*, tom. IX.

(5) *De consensu evangelist.*, I, 2, 4.

(6) *Historica et critica Introductio in utriusque Testamenti libros sacros*, t. III, p. 183. Les mots soulignés l'ont été par l'auteur lui-même.

(7) Voyez les pages 41-43.

puisqu'elles font apparaître les trois synoptiques dans un ordre chronologique contredit par elle (1).

3° Rien de plus subjectif, partant de plus arbitraire, que les détails de ce système. Comment n'en serait-il pas ainsi, quand on se fait fort, par exemple, de démontrer par le menu des propositions du genre de celle-ci. « Une foule de phénomènes tentent à démontrer que le premier évangéliste a transcrit le *Proto-Marc* de mémoire, tandis que le second l'aurait plutôt copié » (2) ?

4° Aussi, nous l'avons vu, les partisans de ce système ne peuvent-ils s'accorder entre eux ; ils se réfutent par là-même réciproquement. « Keim voit clairement que le but de S. Marc a été de réunir les deux autres évangiles dans le sien, en se mettant, dans la première partie de son récit, sous la conduite de S. Luc ; dans la seconde, sous celle de S. Matthieu. MM. Reuss et Réville ne voient pas avec moins de clarté que S. Marc est vraiment le plus original des trois synoptiques. Néanmoins, d'après Hilgenfeld, le second évangile ne dépend que du premier et est tout à fait indépendant du second (3). » Quelle conclusion tirer de ce « chaos d'opinions (4) », sinon que c'est la méthode même qui est en faute ? « Les critiques les plus éminents, une fois abandonnés à une appréciation tout individuelle, sans être guidés par aucune tradition, portent les jugements les plus divers sur les mêmes textes... Il en résulte que la science ne possède aucun critère certain pour opérer des distinctions si délicates ; nous sommes même persuadé qu'elle ne le possèdera jamais, et que, dans cette voie, il n'y a pas de limite à l'arbitraire de la critique » (5).

5° Ce système peut, jusqu'à un certain point, expliquer l'harmonie souvent très remarquable des synoptiques ; mais il a le tort de ne pas rendre compte de leurs divergences, et aussi de la méthode propre à chacun. « D'où vient que la ressemblance est intermittente, et cela non seulement dans le même récit, mais dans le même paragraphe, dans la même phrase ? S. Luc copierait servilement S. Matthieu pendant un quart de ligne ; puis il s'affranchirait de lui dans le quart suivant ? Mais, c'est un jeu, si le sens est le même ; c'est pis encore, si le changement modifie le sens... Voilà donc notre auteur empruntant trois mots à un document, deux à un autre..., et cela dans chaque phrase d'un bout à l'autre de son écrit ! Qui peut admettre l'idée d'un pareil placage ?... Non, une pareille œuvre de marqueterie ne fût jamais devenue cette narration constante, simple

(1) Voyez nos introductions particulières aux trois premiers évangiles.

(2) A. Réville, *Études critiques sur l'Évangile selon S. Matthieu*, p. 151 et ss.

(3) Thomson, *Word, Worth and Will*, p. 21.

(4) *Ibid.*, p. 19.

(5) De Pressensé, *Jésus-Christ, son temps, sa vie, son œuvre*, p. 180 et suiv. de la 1^{re} édition. Cf. Westcott, *An Introduction to the Study of the Gospels*, 5^e édit., p. 197. « On a parcouru le cercle des six hypothèses possibles, en donnant la priorité absolue ou relative, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, sans arriver à une conclusion satisfaisante ; et ce que l'on trouve de plus incontestable dans la masse des arguments exposés, c'est qu'impitoyablement ils se ruinent les uns les autres. » Le Camus, *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, 2^e édit., t. I, p. 36.

et limpide que nous admirons dans notre évangile (1). » C'est là, certainement, une difficulté insurmontable.

6° De plus, ce système est contraire au genre de composition qui existait au temps apostolique, spécialement parmi les Juifs ; il suppose des habitudes littéraires beaucoup plus semblables aux nôtres qu'à celles de cette lointaine époque. Aujourd'hui, on cite volontiers, on fait des assemblages de textes plus anciens, etc. : pratiques alors inconnues.

7° Enfin, la méthode ainsi prêtée aux écrivains sacrés est-elle bien digne d'eux ? Sans doute, elle n'a rien d'absolument contraire au dogme de l'inspiration ; néanmoins, un pareil amalgame, une telle liberté prise avec les paroles et les actions du Sauveur seraient choquants et irrespectueux : cela « laisserait croire que les évangélistes n'ont pas eu l'un vis-à-vis de l'autre la haute idée d'exactitude et de véracité que nous leur supposons » (2). Ils sembleraient, en effet, se contredire mutuellement.

En somme, le premier système est « tout à fait invraisemblable, et il est surprenant qu'on ait fait pour lui une telle dépense de temps et de science » (3). Et qui ne se chargerait, en vingt-quatre heures, de faire paraître un nouvel évangile d'après ce procédé ?

2. Nous rejetterons le *second système*, pour des motifs tout à fait semblables à ceux qui nous ont forcé d'attaquer le premier.

1° Lui aussi, il est dépourvu de toute base historique. Et pourtant, s'il eût existé autrefois un *Urevangelium* écrit, son importance l'aurait certainement empêché de disparaître ; il se serait conservé à côté des évangiles secondaires auxquels on prétend qu'il a servi de source (4). Les évangiles apocryphes nous sont bien parvenus ! On ne conçoit pas la perte d'un tel document, qui, nous dit-on, circulait de main en main parmi les premiers chrétiens ; or, non seulement l'original araméen a péri, mais toutes les traductions grecques qu'on prétend en avoir été faites sont elles-mêmes perdues. Cet évangile-source et toutes les autres pièces analogues supposées par Ewald, etc., sont donc des chimères.

On a essayé, il est vrai, de découvrir dans l'antiquité des traces de l'*Urevangelium*, et l'on a allégué en faveur de son existence plusieurs passages qui remontent aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Par exemple, cette ligne de Celse, citée par Origène (5) : « Les chrétiens μεταχαράττουσι τὸ εὐαγγέλιον ἐκ τῆς πρώτης γραφῆς ». Ou ces mots de S. Epiphane (6) : « Les trois premiers évangiles ont puisé ἐξ αὐτῆς τῆς πηγῆς, à la

(1) Godet, *Commentaire sur l'Evangile de S. Luc*, t. II, p. 534 de la 2^e édition. « Faut-il supposer que saint Marc, par exemple, en composant son évangile, a pris entre ses mains l'évangile de saint Matthieu, qu'il a ici laissé le texte intact, que là il a effacé et plus loin ajouté suivant l'opportunité ? J'ai peine à supposer ce travail de révision ; et si les additions ne me répugnent point, les suppressions m'étonnent. L'intérêt croissant qui s'attachait aux évangiles faisait désirer des additions et non des retranchements ». Mgr Meignan, *Les Evangiles et la critique au XIX^e siècle*, 1864, p. 445.

(2) Le Camus, *loc. cit.*, p. 37.

(3) L. Abbott, *Matthiew and Mark*, p. 36.

(4) « Les copies et les commentaires ne détruisent pas les textes originaux. » Mgr. Meignan, *Les Evangiles et la critique*, p. 412 de la 1^{re} édit.

(5) *C. Cels.*, II, 27.

(6) *Hær.*, II, 51, 6.

même source ». Surtout, la phrase célèbre de Papias (1) ; « S. Matthieu a écrit en hébreu les λόγια du Seigneur, et chacun les a interprétés selon qu'il en était capable (2) ». Mais la πρώτη γραφή de Celse, la πρώτη de S. Epiphane, les λόγια de Papias n'ont rien de commun avec l'*Urevangelium* écrit : Celse désigne simplement nos évangiles canoniques ; S. Epiphane veut dire que les évangélistes ont été inspirés par le même Esprit de Dieu ; les λόγια de Papias ne diffèrent pas de l'évangile selon S. Matthieu tel que nous le lisons aujourd'hui. Par conséquent, *falsum suppositum*.

2° Si le premier système était arbitraire, que dire de celui-ci ? On l'a vu par son seul énoncé, il est, dans son ensemble et dans ses détails, une œuvre de pure imagination. Il multiplie les suppositions de la façon la plus gratuite, créant tout exprès de nouveaux documents selon les besoins de la cause, et sans autres motifs que ces besoins mêmes. M. Wallon (3) flagelle ce procédé comme il le mérite : « A l'aide de ces machines, on parvient à faire fonctionner assez convenablement l'Evangile primitif. Mais que devient le sens commun ? Cela nous rappelle le temps où les astronomes faisaient tourner le ciel autour de la terre. Le soleil, les étoiles, enchâssés dans leur sphère respective, tournaient sans donner aux savants trop d'embarras ; mais les planètes, celles qui renferment la terre dans leur orbite et celles qui, enfermées dans l'orbite de la terre, demandent, pour présenter les mêmes apparences, une combinaison de mouvements bien plus compliqués ! Les savants ne s'étaient pas découragés pourtant ; et à force de chercher, on avait trouvé un système de rouage si habilement disposé, qu'on rendait raison de tout. Mais cela, au fond, était absurde ».

3° Rien de plus incompatible encore avec la simplicité des écrivains de ces temps, et surtout avec l'originalité de chacun de nos évangélistes sous le double rapport des idées et du style. Et puis, phénomène étrange, « à une même source, un littérateur grec, tel que S. Luc, puise ses araméismes ; un juif, comme S. Matthieu, emprunte son grec souvent très pur, et S. Marc, ses expressions latines grécisées » (4).

4° Et, de nouveau, le côté théologique de la question. « Que l'on prenne, par exemple, l'oraison dominicale (dans les récits de S. Matthieu et de S. Luc). Il n'est pas moins impossible d'imaginer un texte commun, d'où les deux évangélistes auraient tiré la teneur de ce formulaire que chacun nous a transmise, que de faire dériver une de ces recensions de l'autre, à moins d'attribuer à l'un ou à l'autre, à l'égard d'une très solennelle parole du Maître, une inconcevable liberté » (5). Quelle confiance mériteraient nos synoptiques, s'ils s'étaient bornés à faire d'un bout à l'autre de leurs écrits un amalgame de ce genre ?

(1) Ap. Euseb., *Hist. eccl.*, III, 40, 17.

(2) Nous ne parlons que pour mémoire de l'opinion d'après laquelle les textes de S. Paul, Rom. II, 16, et I Thess. IV, 15, démontreraient l'existence du fameux document en question.

(3) *De la croyance due à l'Evangile*, Paris 1858, p. 172-173.

(4) Le Camus, *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, 2^e édit., t. I, p. 36, d'après M. Godet.

(5) Godet, *Commentaire de l'Evangile selon S. Luc*, 3^e édit., t. II, p. 545.

D'où il suit que la seconde théorie « possède presque tous les défauts que l'on peut reprocher à une hypothèse de ce genre (1) », et qu'« elle ne se légitime ni en fait ni en droit ». M. Davidson (2) la juge brièvement, mais énergiquement, lorsqu'il l'accuse d'être *chumsy, laboured, inadequate*, c'est-à-dire, « gauche, pénible, insuffisante ».

3. *Critique du troisième système.* — Autant il nous paraît difficile d'expliquer par les deux hypothèses qui précèdent le problème exégétique dont nous cherchons la solution, autant la tradition orale nous semble trancher la difficulté dans tous les sens. Cette théorie, en effet, réunit de très précieux avantages, et elle évite, d'autre part, les inconvénients signalés.

1° Elle est très conforme, on l'a vu par son seul exposé (3), à l'histoire de la fondation du christianisme, telle que nous la représentent le livre des Actes et les épîtres apostoliques.

Lisez, en les comparant l'un à l'autre, le discours de S. Pierre à Césarée (4) et le discours de S. Paul à Antioche (5) : c'est, de part et d'autre, la même méthode, un abrégé de la vie de N.-S. Jésus-Christ pour démontrer qu'il est le Christ, Fils de Dieu ; et cette méthode est celle que nous retrouvons, agrandie et développée, dans les récits évangéliques (6). S. Luc ne dit-il pas en propres termes, dès les premières lignes de sa narration (7), qu'il s'est appuyé tout spécialement sur la tradition orale ? Notez en particulier les mots *καθὼς παρέδοσαν ἡμῖν οἱ ἀπ' ἀρχῆς αὐτόπται καὶ διηρέται γενόμενοι τοῦ λόγου*, et *περὶ ὧν κατηχήθης λόγων*, si expressifs dans le texte grec, puisqu'ils mentionnent directement ce qu'on appelait la « paradosé », la « catéchèse », ou la tradition orale remontant jusqu'aux témoins oculaires, les apôtres.

2° Les premiers écrivains ecclésiastiques, lorsqu'ils signalent les sources immédiates auxquelles puisèrent les évangélistes, ne manquent pas de nous renvoyer, à leur tour, à la tradition apostolique. Ils affirment d'une voix unanime que la catéchèse de S. Pierre servit de base à saint Marc pour la composition de son évangile. « Ne rien omettre de ce qu'il avait entendu, ne rien admettre qu'il ne l'eût appris de la bouche de Pierre », voilà sa règle, d'après Papias (8). De là le titre d'*ἑρμηνευτῆς Πέτρου*, *interprès Petri*, que S. Marc porta de très bonne heure ; de là le nom de « Mémoires de Pierre », appliqué par S. Justin à sa composition (9). De même pour S. Luc, dont S. Paul fut l'*illuminator* (10), et dont

(1) Smith, *Dictionary of the Bible*, au mot Gospel.

(2) *Introduction to the Study of the New Testament*, t. I, p. 451.

(3) Pages 45-46.

(4) Act. x, 34-43.

(5) Act. xiii, 16-41.

(6) Voyez aussi Act. i, 22 ; ii, 42, etc.

(7) Luc. i, 1-4. Voyez notre commentaire.

(8) Ap. Euseb., *Hist. eccl.*, iii, 39.

(9) Voyez les textes, intégralement cités dans notre commentaire sur l'Évangile selon S. Marc, p. 4-5, 11.

(10) Tertullien, *Contr. Marcion.*, iv, 1.

l'évangile n'est autre que celui de l'apôtre des nations (1). N'est-ce pas là, en vérité, une grande force pour le système de l'évangile oral, servant de source aux premiers évangiles écrits ? Nous n'argumentons pas, nous, d'après un raisonnement *a priori*, mais « nous sommes en présence d'un fait positif », ainsi qu'on l'a dit très justement.

3° De plus, ce système est parfaitement d'accord avec les habitudes littéraires des anciens en général, et particulièrement des Juifs.

Qui ne connaît ce trait, raconté par Denys d'Halicarnasse, à propos des chantres qui portaient en tous lieux les poésies d'Homère, longtemps avant qu'elles ne fussent écrites ? « Ils distribuaient, dit-il (2), leurs récits par nations et par villes, ne les reproduisant pas toujours dans le même ordre, mais ayant toujours en vue le but unique et commun de faire connaître tous ces souvenirs autant qu'ils s'étaient conservés, sans y rien ajouter comme sans en rien perdre. » Quant aux Juifs, c'était chez eux un principe rigoureux, d'après lequel le Talmud entier fut composé, que lorsqu'on cite les paroles d'un maître, — et ce genre de paroles forme le fond des évangiles, — il faut toujours les citer littéralement : *Verba præceptoris sine ulla immutatione, ut prolata ab illo fuerant, erant recitanda, ne diversa illi affingeretur sententia* (3). Aujourd'hui, on ne voudrait plus s'astreindre absolument à cette méthode, parce qu'on désire la variété et l'originalité ; mais, alors, sa monotonie même plaisait aux auditeurs, sans compter qu'elle facilitait singulièrement la tâche des prédicateurs (4).

4° Les actes et les discours qui formaient le fond de cette tradition orale, et qui forment encore le fond de nos évangiles, sont simples, saillants, relativement peu nombreux ; par suite, faciles à retenir. S. Irénée raconte (5) que S. Polycarpe avait gardé le souvenir détaillé de tout ce que les apôtres lui avaient appris : « *Illa quæ ab eis de Domino audierat deque miraculis et doctrina ejus omnia, quomodo ab iis qui Verbi vitam ipsi conspexerant, acceperat, fideliter retulisse Scripturis consona.* » Nous trouvons un trait semblable dans les *Recognitiones apostolicæ* (6), où l'on prête ce langage au prince des apôtres : « *In consuetudine habui verba Domini mei (Jesu Christi), quæ ab ipso audieram, revocare ad memoriam, et pro ipsorum desiderio suscitari animis meis et cogitationibus imperavi, ut evigilans ad ea et singula quæque recolens et retexens possim memoriter retinere.* »

5° Enfin, cette théorie est celle qui explique le mieux, sans violence d'aucune sorte, les deux parties du problème, c'est-à-dire, tout ensemble, les ressemblances et les divergences qui existent entre les trois premiers évangélistes. « Puisant tous à une même source, ils se ressemblent ; mais

(1) S. Irénée, Origène, etc. Voyez notre commentaire sur l'Evangile selon S. Luc, p. 9 et suiv.

(2) *Judic. de Thucyd.*, édit. Sylburg, t. II, p. 138.

(3) *Traité Schabbat*, fol. 15, a.

(4) S. Basile le Grand, raconte, *De Spiritu sancto*, c. 27, que jusqu'à son époque les prières et les formules liturgiques se transmirent de mémoire, « par un enseignement non écrit ».

(5) *Ad Florin. fragm.* Cf. Euseb. *Hist. eccl.*, v, 20.

(6) II, 1.

la source étant orale, moins précise qu'un écrit, plus d'une fois ils peuvent varier » (1). Harmonie dans le choix des matériaux, dans leur arrangement général et particulier; coïncidences verbales, tout cela se conçoit très naturellement; mais on comprend aussi les différences, la catéchèse n'étant point partout absolument la même, sans parler de l'individualité des écrivains.

La tradition orale, tel fut donc, selon toute vraisemblance, le noyau primitif des évangiles synoptiques. Toutefois, nous n'embrassons pas ce système d'une manière exclusive. En lui donnant la part principale, nous ne saurions exclure, dans une certaine mesure, l'emploi des documents écrits. S. Luc semble affirmer qu'il a eu recours à des sources/de ce genre pour composer sa narration : *Quoniam quidem multi conati sunt ordinare narrationem, quæ in nobis completæ sunt rerum* (2). Du reste, il était difficile d'exposer certains détails, comme les généalogies (3), sans avoir sous les yeux des documents en quelque sorte officiels. Peut-être aussi S. Luc, venu en dernier lieu, aura-t-il fait un usage, mais très modéré, des œuvres de ses devanciers; de même que S. Marc a pu avoir entre ses mains l'évangile selon S. Matthieu.

III. -- LES RAPPORTS DU QUATRIÈME ÉVANGILE AVEC LES TROIS PREMIERS.

Ici, le problème change de forme, et la question est beaucoup moins compliquée; car, à vrai dire, le quatrième évangile est seul de son espèce, et ne ressemble à aucun des trois premiers.

« Il est impossible, dit M. Westcott (4), de passer des évangiles synoptiques à celui de S. Jean, sans s'apercevoir que cette transition implique le passage d'un monde de la pensée à un autre monde. Pour faire disparaître le contraste qui existe, soit pour la forme, soit pour l'esprit, entre les premières narrations et la dernière, il ne suffit ni d'être familiarisé avec l'enseignement général des évangiles, ni de posséder une large conception du caractère du Sauveur. La reconnaissance pleine et entière de ce contraste est la première condition requise pour comprendre l'harmonie essentielle des récits ».

Déjà, et à plusieurs reprises (5), nous avons nous-même reconnu sans ambages ce fait indéniable; il ne nous reste qu'à mettre davantage encore les divergences en relief par quelques citations détaillées (6).

(1) Le Camus, *loc. cit.*, p. 39.

(2) Luc. I, 1.

(3) Matth. I, 1-18; Luc. III, 23-38.

(4) *Introduction to the Study of the Gospels*, p. 249 de la 5^e édition.

(5) Pages 26-27.

(6) Voyez Möller, *De genii et indolis evangelii Joannis priorumque evangeliorum diversa ratione*, Vratisl. 1816; F. Fleck, *De imagine Christi Joannea et synoptica*, Leipzig 1831; J. Langen, *Grundriss der Einleitung in das Neue Testament*, p. 76 et ss.; J. Grimm, *Die Einheit der vier Evangelien*, p. 590 et ss.; Westcott, *An introduction to the Study of the Gospels*, p. 249 et ss. de la 5^e édit.; Cornely, *Historica et critica Introductio in utriusque Testamenti libros sacros*, t. III, p. 261 et ss.; F.-X. Pözl, *Kurzgefasster Commentar zu den vier heilig. Evangelien*, t. III, p. XIX et ss.

I. *Les différences entre le quatrième évangile et les trois premiers.* — Ouvrez un *Synopsis*, et vous verrez promptement, d'un seul coup d'œil, combien sont rares les passages où S. Jean se rencontre avec les trois autres évangélistes. On a calculé que les points communs aux quatre narrations n'équivalent pas à la douzième partie du récit de l'apôtre bien-aimé (1). « On ne peut comparer le quatrième évangile avec les premiers, car il occupe un terrain différent (2). »

Presque tout, en effet, est nouveau : des voyages spéciaux en Judée et à Jérusalem, à l'occasion de plusieurs fêtes ; très peu de faits, mais, en grande partie, des discours qu'on ne retrouve pas ailleurs ; ces faits, nouveaux eux-mêmes, tandis que des épisodes du plus grand intérêt, et, ce semble, de la dernière importance, sont passés sous silence : par exemple, la tentation de Notre-Seigneur, son baptême, sa transfiguration, l'institution de l'Eucharistie, etc. Aspect très différent des actes et de l'enseignement de Jésus : au lieu de converser familièrement avec les siens ou avec le bon peuple de Galilée, il discute avec les hiérarques dans la capitale juive ; et, même quand il adresse la parole à ses disciples, sa prédication revêt un caractère plus relevé, plus abstrait (3). La « manière », en somme, n'est plus la même, de sorte que la divergence semblerait porter jusque sur la personne du divin Jésus des évangiles.

Ce fait, du reste, a été constaté de longue date, et les saints Pères lui ont fort bien assigné sa vraie cause. « Quum duæ virtutes, dit S. Augustin (4), propositæ sint animæ humanæ, una activa, altera contemplativa, illa qua itur, ista qua pervegitur, illa qua laboratur, ut cor mundetur ad videndum Deum, ista qua vacatur et videtur Deus : illa est in præceptis exercendæ vitæ hujus temporalis, ista in doctrina vitæ illius sempiternæ, ac per hoc illa operatur, ista requiescit, quia illa est in purgatione peccatorum, ista in lumine purgatorum ; ac per hoc in hac vitæ mortali, illa est in opere bonæ conversationis, ista vero magis in fide et apud perpaucos per speculum in ænigmate et ex parte in aliqua visione incommutabilis veritatis... Ex quo intelligi datur, si diligenter advertas, tres Evangelistas temporalia facta Domini et dicta, quæ ad informandos mores vitæ præsentis maxime valerent, copiosius persecutos, circa illam activam virtutem fuisse versatos, Joannem vero facta Domini multo pauciora narrantem, dicta vero ejus, ea præsertim quæ Trinitatis unitatem et vitæ æternæ felicitatem insinuarent, diligentius et uberius conscribentem, in virtute contemplativa commendanda suam intentionem prædicationemque tenuisse ».

C'est ce que Clément d'Alexandrie a exprimé plus brièvement et plus énergiquement par deux épithètes célèbres, en donnant aux trois premiers évangiles le surnom de σωματικά, c'est-à-dire, de corporels, de matériels d'une certaine manière, par comparaison avec le quatrième, qui est tout spirituel, πνευματικόν (5).

(1) Voyez F. Kaulen, *Einleitung*, p. 377. Cf. A. Maier, *Einleitung*, p. 125 et ss.

(2) Thomson, *Word, Work and Will*, p. 2.

(3) Voyez notre commentaire sur l'Evangile selon S. Jean, Introduction, p. LI-LII.

(4) *De consensu evangel.*, 1, 5.

(5) Ap. Euseb., *Hist. eccl.* VI, 14. Voyez notre *Commentaire de l'Evangile selon S. Jean*, p. LI.

Mais, hâtons-nous d'ajouter qu'il y a bien loin de cette divergence, quelque grande qu'elle soit, à la contradiction perpétuelle, de sujet et de genre, que les rationalistes contemporains prétendent découvrir entre S. Jean et les synoptiques.

L'œuvre est « foncièrement différente », écrit M. Reuss, l'un des auteurs qui se sont occupés le plus récemment de cette question (1). « Aussi, continue-t-il en son langage passionné, rien n'est obscur comme l'amalgame du texte de ce dernier (S. Jean) avec le leur (celui des synoptiques), tel qu'on le voit dans certaines éditions modernes de la Synopse. Par cette sotte méthode, le texte johannique, dont tous les éléments se tiennent..., est affreusement disloqué, déchiré, écartelé; le plan du livre est voilé, et ce qu'il a de plus caractéristique, de plus individuel, est décoloré, rendu méconnaissable, et se perd, sans que l'intelligence y gagne le moins du monde. Et tout cela par suite de cette ridicule lubie, qui prétend reconstruire, ou plutôt découvrir, la chronologie des événements, dont les évangélistes ne savaient plus rien eux-mêmes » (2).

La tendance polémique a égaré tristement M. Reuss, qui, souvent, fait preuve d'un jugement plus sûr. Elle a égaré plus d'un autre partisan de la critique dite négative; par exemple, ceux qui prétendent que le Jésus des synoptiques est un simple moraliste, tandis que celui du quatrième évangéliste serait « un mystique spéculatif ». Mais, pour pouvoir rejeter l'œuvre de S. Jean comme apocryphe, il fallait bien recourir à des moyens semblables, et la montrer comme la contre-partie de celle des premiers évangiles. Tout ce que prouvent ces soi-disant critiques, en parlant de la sorte, c'est, dit fort bien M. Kaulen (3), qu'ils ont un esprit très superficiel. Ce fait ressortira, nous l'espérons, des considérations que nous avons encore à faire sur les rapports du quatrième évangile avec les trois autres.

II. *Rapports de ressemblance.* — Nous indiquerons successivement : les coïncidences évidentes des faits; les ressemblances de paroles; les passages où S. Jean suppose dans ses lecteurs la connaissance des synoptiques, ce qui est encore une catégorie de ressemblances; enfin, l'identité du portrait représenté de part et d'autre.

1° Quoique en réalité peu nombreuses, les coïncidences évidentes des faits sont significatives, car elles manifestent l'unité générale des vues et du but dans les quatre évangélistes.

Rien pour la vie cachée. Pour la vie publique, trois faits seulement : le miracle de la multiplication des pains (Joan. vi, 1-15; cf. Matth. xiv,

(1) *La théologie johannique*, Paris, 1879, p. 12.

(2) M. Reuss ne s'écarte pas moins de la vérité, lorsqu'il établit dans les termes suivants la différence des paroles de Notre-Seigneur dans l'une et l'autre rédaction : « Là (dans les synoptiques) Jésus a recours tantôt à la simple narration parabolique, pour inculquer un précepte de morale, ou pour caractériser le but de toute son œuvre, tantôt à l'exagération paradoxale, pour frapper à la fois l'imagination et la conscience; ici (dans S. Jean) il se complait dans une exposition où la science des écoles, tout exercée qu'elle est à se rendre compte des choses abstraites et de tout ce qui dépasse l'horizon de la vie ordinaire, a tant de peine à suivre le fil de ses idées et à pénétrer dans les profondeurs de ses pensées religieuses ». *Ibid.*, p. 8.

(3) *Einleitung*, t. I, p. 443.

13-24, et les passages parallèles de S. Marc et de S. Luc) (1), la marche de Jésus sur les eaux (Joan. vi, 16-21 ; cf. Matth. xiv, 22-36 et parall.) (2), l'onction de Marie (Joan. xii, 1-8 ; cf. Matth. xxvi, 6-13 et parall.) (3).

Pour la vie souffrante, les coïncidences sont plus nombreuses : l'entrée triomphale à Jérusalem (Joan. xii, 9-19 ; cf. Matth. xxi, 1-11 et parall.) (4), la désignation du traître (Joan. xiii, 21-26 ; cf. Matth. xxvi, 21-25 et parall.) (5), la prédiction du reniement de S. Pierre (Joan. xiii, 36-38 ; cf. Matth. xxvi, 33-35 et parall.) (6), et la plupart des scènes de la passion proprement dite (7).

Il règne aussi une assez grande ressemblance pour divers épisodes de la résurrection (8).

Par conséquent, malgré les détails propres à S. Jean qui se retrouvent dans tous ces passages communs, nous pouvons affirmer que « les points cardinaux » de la vie de N.-S. Jésus-Christ, comme on les a fort bien nommés, sont les mêmes de part et d'autre.

2° Les coïncidences entre les paroles proférées par Jésus d'après la double rédaction sont plus fréquentes. Elles concernent les images, les pensées exprimées, les expressions mêmes (9).

a). Coïncidences des images et comparaisons :

Le fiancé : Joan. iii, 29 ; Matth. ix, 15 et parall.

La moisson : Joan. iv, 35 et ss. ; Matth. ix, 37 et s.

Le bon pasteur : Joan. x, 7 ; Matth. xviii, 12.

Le maître remplissant le rôle de serviteur : Joan. xiii, 4 et ss. ; Luc. xii, 37 ; xxii, 17.

Le maître par rapport au disciple : Joan. xiii, 16 ; Matth. x, 24-25.

La vigne : Joan. xv, 1 et ss. ; Matth. xxi, 33.

L'arbre stérile : Joan. xv, 2 ; Matth. vii, 19.

b). Coïncidences de pensées.

Le Fils de l'homme venu pour sauver : Joan. iii, 17 ; Luc. ix, 56.

Le prophète sans honneur dans son pays : Joan. iv, 44 ; Matth. xiii, 57 ; Marc. vi, 4 ; Luc. iv, 24.

La volonté de Dieu : Joan. v, 30 ; Matth. xxvi, 39 et parall.

Le Père, connu du Christ : Joan. vii, 29 ; Matth. xi, 27.

La cécité morale : Joan. ix, 39 ; Matth. xiii, 18.

Perdre son âme et la sauver : Joan. xii, 25 ; Matth. x, 39 ; Luc. xvii, 33.

Recevoir un apôtre c'est recevoir Dieu : Joan. xiii, 20 ; Matth. x, 40.

Les chrétiens persécutés : Joan. xvi, 2 ; Matth. xxiv, 9.

c). Coïncidences verbales :

Ego vox clamantis..., Joan. i, 23 ; Matth. iii, 3 et parall.

Ego baptizo in aqua..., Joan. i, 26-27 ; Matth. iii, 21 et parall.

(1) Voyez notre *Synopsis*, p. 51 et ss.

(2) *Ibid.*, p. 53.

(3) *Ibid.*, p. 93.

(4) *Ibid.*, p. 94-95. L'épisode des vendeurs chassés du temple (Joan. ii, 13-22 ; cf. Matth. xxi, 12-17 et parall.) n'est pas le même dans les deux narrations, comme le montre la diversité des temps. Voyez notre commentaire de l'Evangile selon S. Jean, p. 40-41.

(5) *Synopsis evangelica*, p. 112.

(6) *Ibid.*, p. 113-114.

(7) *Ibid.*, pp. 120 et ss.

(8) *Ibid.*, pp. 132, 134, 136.

(9) Nous en empruntons en grande partie la liste à M. Westcott, *Introduction to the Study of the Gospels*, p. 291 de la 5^e édit., et *Ss. John's Gospel*, Londres 1880, p. LXXXII-LXXXIII.

AUX ÉVANGILES

Descendentem quasi columbam, Joan. i, 32 ; Luc. iii, 22.
Sequere me, Joan. i, 43 ; Matth. viii, 22, etc.
Introire in regnum Dei, Joan. iii, 5 ; Marc. ix, 46 ; Luc. xi, 52.
Surge, tolle grabatum... Joan. v, 8 ; Marc. ii, 9.
Ego sum, nolite timere... Joan. vi, 20 ; Matth. xiv, 27.
Gustabit mortem... Joan. viii, 52 ; Marc. ix, 1.
Quare hoc unguentum... Joan. xii, 5 ; Marc. xiv, 5.
Unus ex vobis tradet me, Joan. xiii, 21 ; Marc. xiv, 18.
Pax vobis, Joan. xx, 19 ; Luc. xxiv, 36, etc. (1).

Dans les passages qu'il possède de concert avec les synoptiques, S. Jean semble s'attacher généralement à S. Matthieu plutôt qu'aux deux autres évangélistes. Néanmoins, on a remarqué qu'il emploie, çà et là, des expressions propres tantôt à S. Marc, tantôt à S. Luc.

(1) Voici encore d'autres coïncidences plus ou moins frappantes :

Joan. i, 18.	Matth. xi, 27.
— 33.	— iii, 11.
iii, 18.	Marc. xvi, 16.
iv, 44.	— vi, 4.
v, 22.	Matth. vii, 22-23.
vi, 7, 10.	Marc. vi, 37-39.
— 35.	Matth. v, 6.
— 37.	— xi, 28.
— 39.	— xviii, 14.
— 46.	— xi, 27.
— 70.	Luc. vi, 13.
vii, 45-46.	Matth. vii, 28.
ix, 16.	— xii, 2.
x, 15.	— xi, 27.
xi, 25.	— x, 39.
xii, 8.	— xxvi, 11.
— 13.	Marc. xi, 9.
— 44.	Luc. ix, 48.
xiii, 1.	Marc. xiv, 41.
— 3.	Matth. xi, 27.
— 16.	— x, 24.
— 20.	— x, 40.
— 21.	Marc. xiv, 18-27.
xiv, 18.	Matth. xxviii, 20.
— 28.	Marc. xiii, 32.
xv, 8.	Matth. v, 16.
— 14.	— xii, 49-50.
— 20.	— x, 25.
— 21.	— x, 22.
xvi, 1-2.	— x, 17 et s. ; xiii, 21.
xvii, 2.	— xxviii, 18.
xviii, 14.	— xxvi, 42, 52.
— 18, 22.	Marc. xiv, 64-65.
— 20.	Matth. xxvi, 55.
— 39.	Marc. xv, 6.
xix, 1-3, 17.	— xv, 16, 19, 22.
— 6.	Luc. xxiii, 21.
— 19.	— xxiii, 38.
xx, 14.	Marc. xvi, 9.
— 23.	Matth. xvi, 19.

Par exemple : Joan. v, 8-9, et Marc. ii, 9, 11-12, nous lisons le mot latinisé *κράββατος*, alors que S. Matthieu a *κλίνη*, S. Luc *κλινίδιον*.

S. Marc, vi, 37, et S. Jean, vi, 7, sont seuls à évaluer à 200 deniers le pain nécessaire pour nourrir la foule ; seuls aussi (Marc. xiv, 3 ; Joan. xii, 3), ils nomment *νάδος πιστική* le parfum versé par Marie sur la tête de Jésus. Comparez aussi les passages Marc. xv, 9, et Joan. xviii, 39 ; Marc. xvi, 9, et Joan. xx, 14, etc. (1).

D'autre part, voici une liste de coïncidences intéressantes entre divers passages de S. Jean et de S. Luc.

S. JEAN.	S. LUC.
I, 19 et ss.	III, 15-16.
VI, 42.	IV, 22.
X, 27 et ss.	XII, 32.
XIII, 1 ; XIV, 30.	IX, 51 ; XXII, 53.
XIV, 4 et ss.	XXII, 27.
— 17.	XI, 28.
— 22.	XXII, 23.
— 27.	— 3.
— 37.	— 33.
XIV, 30.	IV, 13.
XVI, 7.	XXIV, 49.
XVIII, 36-37.	XVII, 20-21.
— 38.	XXIII, 4.
XX, 3, 6.	XXIV, 12.
— 19 et ss.	— 36 et ss.

3^e Passages dans lesquels S. Jean suppose chez ses lecteurs la connaissance des synoptiques, auxquels il renvoie par là-même d'une manière tacite.

Ces passages sont multiples et évidents. « Nous posons en fait que l'auteur du quatrième évangile s'adresse à des lecteurs qui étaient censés connaître l'histoire de Jésus dans ses traits généraux et essentiels, de sorte qu'il n'avait pas besoin de la raconter de nouveau avec tous ses détails ». C'est M. Reuss (2), qui fait cette concession, et il serait bien difficile, même aux adversaires les plus acharnés de l'authenticité du quatrième évangile, de ne point la faire.

Parmi les coïncidences de ce genre, nous ne mentionnerons encore que les plus remarquables (3). Elles consistent, d'ordinaire, en de simples notes très concises, mais qui, pour quiconque connaît tant soit peu les évangiles, trouvent aussitôt leur développement, leur commentaire, dans tel ou tel récit des synoptiques.

Les détails donnés par S. Matthieu, i, 18-25, et par S. Luc, i, 26-37, sur la conception virginale de Jésus ne sont-ils pas résumés dans cette profonde parole de S. Jean, i, 14 : *Et Verbum caro factum est* ? La mère du Verbe incarné n'apparaît que deux fois dans le quatrième évangile, ii, 3-5 ; xix, 25-27, et d'une manière très rapide ; et pourtant, ces

(1) Cf. J. Langen, *Grundriss der Einleitung in das Neue Testament*, p. 89-90.

(2) *La théologie johannique*, p. 52.

(3) Voyez Westcott, *Introduction to the Study of the Gospels*, p. 289 et ss. de la 5^e édition.

quelques lignes supposent vraiment entre elle et son divin Fils les relations si douces et si intimes que S. Luc a parfaitement décrites (1). S. Joseph a aussi, dans l'évangile selon S. Jean, les mêmes relations avec Jésus que dans les synoptiques : il n'est que le protecteur, le nourricier du Christ, et il passe pour son père devant la foule. Cf. Joan. i, 45 ; vi, 42, et Matth. xiii, 54-58 et parall.

Le témoignage du Précurseur est le même de part et d'autre (Joan. i, 19 et ss. ; cf. Matth. iii, 1 et ss., et les passages parallèles de S. Marc et de S. Luc). S. Jean ne raconte pas explicitement le baptême de Jésus ; mais une déclaration du Précurseur (2) nous rappelle de la façon la plus nette cet important épisode. Le passage Joan. vii, 41-42 n'établit pas moins clairement la différence qui existait entre le lieu de la naissance de Jésus-Christ, et la Galilée, où il passa la plus grande partie de sa vie : différence que les synoptiques avaient exposée en termes plus complets.

Joan. vi, 71, il est question des « Douze », et plus loin, Joan. xxi, 2, des « fils de Zébédée », sans aucun autre détail. C'est que l'auteur du quatrième évangile savait ces personnages suffisamment connus, grâce aux écrits de ses devanciers.

Ailleurs, Joan. iv, 44, n'avons-nous pas une réminiscence visible de l'indigne traitement que le Sauveur reçut de ses compatriotes (3) ?

La note Joan. iii, 24, *nondum enim missus fuerat Joannes in carcerem*, ne s'explique qu'autant qu'elle résume les narrations plus explicites des autres évangélistes sur l'emprisonnement de Jean-Baptiste.

On a prétendu que, d'après S. Jean, le ministère de N.-S. Jésus-Christ ne s'exerça qu'en Judée et à Jérusalem ; mais les traits suivants, Joan. vi, 2 ; vii, 1, 3 ; x, 40-42, nous montrent le Messie agissant et prêchant aussi en Galilée et en Pérée, de même que d'après les trois premiers évangiles.

Il y aurait une étude intéressante à faire sur les caractères des principaux personnages de l'évangile, d'après les quatre rédactions. L'on verrait alors jusqu'à quel point ils sont identiques, d'une part dans S. Jean, de l'autre dans les synoptiques, quoique ceux-ci donnent généralement plus de détails.

S. Jean n'expose d'une manière proprement dite ni l'institution du sacrement de baptême, ni celle de l'Eucharistie ; mais il a l'équivalent de la première dans l'entretien avec Nicodème, Joan. iii, 5, et l'équivalent de la seconde dans le discours prononcé à Capharnaüm après la multiplication des pains, Joan. vi. De même pour l'Ascension, qu'il rappelle d'un seul mot, Joan. xx, 17.

En fin de compte, on voit combien l'harmonie est réelle entre l'œuvre de S. Jean et celle des synoptiques, malgré les grandes divergences qui ont été indiquées plus haut. L'unité est réelle, parfaite, et s'opère sans violence. Les synoptiques laissent ça et là comme des brèches et ouvertures, par où l'on peut introduire très simplement et très naturellement les faits

(1) Luc. ii, 40-52.

(2) Joan. i, 34.

(3) Cf. Luc. iv, 16.

propres à S. Jean ; et S. Jean, de son côté, a des espaces vides pour recevoir les matériaux propres aux synoptiques (1). Ces derniers n'excluent pas plus le ministère messianique du Sauveur à Jérusalem durant sa vie publique (2), que S. Jean n'exclut le ministère de Jésus en Galilée pendant la même période. Ainsi qu'on l'a dit, « la parfaite indépendance (des quatre évangélistes) se résout en une parfaite harmonie (3). »

4° Cela n'est pas moins vrai du portrait de N.-S. Jésus-Christ, tel qu'il se dégage de nos deux groupes de narrations. Il faut avoir les préventions, la cécité volontaire des rationalistes contemporains, pour ne pas reconnaître des deux côtés le même Dieu-homme, le même Jésus-Messie, simplement présenté sous des aspects divers.

On a comparé de nos jours cette différence extérieure, d'une façon exacte et délicate, à celle qui existe entre la physionomie de Socrate d'après les écrits de Platon et ceux de Xénophon. De même que Xénophon dépeint davantage l'activité pratique de son héros, tandis que Platon en retrace surtout l'activité philosophique : de même S. Jean décrit l'être supérieur de Jésus-Christ, alors que les synoptiques insistent plutôt sur les faits extérieurs de sa vie (4).

Mais, des deux parts, c'est le même Jésus, le même Rédempteur de l'humanité, le même Fils de Dieu.

Pour ce qui concerne les discours et les paroles du Maître, S. Jean a des pages simples et populaires, qui rappellent le Discours sur la montagne ou les paraboles (5). D'un autre côté, les passages Matth. xi, 25-30, et Luc. x, 21-24 n'atteignent-ils pas une hauteur digne du quatrième évangile ?

D'après S. Jean comme d'après les synoptiques, Jésus aime à s'appliquer l'appellation significative de « Fils de l'homme », pour marquer le côté plus humble de sa nature (6). Mais aussi, d'après les synoptiques comme d'après S. Jean, il parle et agit constamment comme Fils de Dieu, faisant partout de sa personne le centre de son enseignement, de toute la rédemption.

La liste suivante, que nous pourrions beaucoup allonger, le démontre surabondamment : Matth. vii, 22, *Domine, Domine, nonne in nomine tuo prophetavimus, et in nomine tuo daemonia ejecimus...?* Matth. ix, 2 et ss., *Confide, fili, remittuntur tibi peccata tua.* Matth. x, 1, *Dedit illis potestatem spirituum immundorum, ut ejicerent eos...* Matth. xi, 27, *Omnia mihi*

(1) Cf. Joan. ii, 12 ; iv, 43, 54 ; v, 1 ; vi, 1 ; vii, 1, etc.

(2) Cf. Matth. iv, 25 ; xxiii, 37-39 ; xxvii, 57 ; Marc. iii, 7 ; Luc. x, 38 ; xiii, 34. L'enfant qui, dès sa douzième année (Luc. ii, 41), va si fidèlement célébrer la Pâque à Jérusalem, n'aura-t-il pas accompli avec la même régularité les pèlerinages sacrés pendant le reste de sa vie ?

(3) Westcott, *loc. cit.*, p. 288. Cf. Luthardt, *Der johanneische Ursprung des vierten Evangeliums*, Leipzig 1874, p. 154-203. Quant aux difficultés spéciales, provenant de contradictions apparentes, voyez notre commentaire sur l'évangile selon S. Jean, *passim* ; Cornely, *Introductio*, t. III, p. 268 et ss. ; Kaulen, *Einleitung*, p. 443-444.

(4) Voyez notre commentaire de l'Evangile selon S. Jean, p. LI.

(5) Voyez en particulier les allégories du Bon Pasteur, Joan. x, 1-18, de la vigne, Joan. xv, 1-11, etc.

(6) Cf. Joan. i, 51 ; iii, 13, 14, etc.

tradita sunt a Patre meo, et nemo novit Filium, nisi Pater... Matth. xiii, 41, *Mittet Filius hominis angelos suos...* Matth. xviii, 20, *Ubi enim sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum.* Matth. xx, 28, *Filius hominis... venit... dare animam suam redemptionem pro multis.* Matth. xxi, 37, *Verebuntur filium meum.* Matth. xxii, 45, *Si David vocat eum Dominum...* Matth. xxv, 31, *Cum venerit Filius hominis in majestate sua...* Matth. xxvi, 28, *Sanguis meus Novi Testamenti...* Matth. xxviii, 20, *Ecce ego vobiscum sunt omnibus diebus...* Luc. xxi, 15, *Ego dabo vobis os et sapientiam cui non poterunt resistere... omnes adversarii vestri.* Luc. xxiv, 49, *Ego mitto promissum Patris mei in vos.* Etc. (1)

Et encore, dans S. Jean comme dans les synoptiques, la preuve de la divinité n'est-elle pas sans cesse appuyée sur les miracles, — miracles qui sont, il est vrai, racontés en petit nombre d'une manière explicite (2), mais qui portent des noms caractéristiques, et qui apparaissent seulement à la façon d'exemples choisis dans une immense catégorie de faits semblables? *Σημεῖα, signa*, Joan. ii, 23; iii, 2; iv, 48. *Σημεῖα καὶ τέρατα, signa et prodigia*, Joan. v, 19, 21, 36; vi, 2, 14, 26; vii, 3, 31; ix, 3, 4. *Ἔργα τοῦ θεοῦ, opera Dei*, Joan. ix, 16. *Πόλλα σημεῖα*, Joan. xii, 18, 37-43; xiv, 10-13; xv, 24 (3).

II. *Explication du double phénomène des ressemblances et des différences.* — Pour les coïncidences, rien de plus simple : le fond commun de l'histoire évangélique. Inutile d'insister sur ce point; mais il faut appuyer sur les causes des différences, puisque c'est là l'élément qui domine dans les rapports du quatrième évangile avec les précédents.

1° S. Jean écrivit son évangile assez longtemps après l'apparition de ceux des synoptiques, et, en partie notable, pour les compléter, comme l'affirme la tradition (4). Il omit donc la plupart des choses qu'ils avaient suffisamment racontées, se contentant d'y renvoyer par des insinuations et des formules générales, et il inséra d'autres faits à leur place.

2° A cette époque plus tardive, la lutte s'est accentuée entre le christianisme et le monde, entre l'Eglise et la synagogue. Les germes des premières hérésies ont apparu. La société chrétienne a des besoins spéciaux soit au dedans, soit au dehors. De là le but spécial aussi que se proposa S. Jean, lorsqu'il entreprit la composition de son évangile. Aux premiers chrétiens, à l'Eglise encore au berceau, le lait de la doctrine suffisait (cf. Hebr. v, 12), et les premiers évangélistes le leur fournirent concurremment avec la prédication orale; à l'Eglise déjà parvenue à sa maturité, mise en contact avec les systèmes philosophiques de l'Asie-Mineure, S. Jean offre des mets plus solides, sous la forme des profonds mystères qu'il avait puisés au cœur même de N.-S. Jésus-Christ. « Nihil humanum dicit, sed quidquid loquitur, ex spiritualibus abyssis haustum est, ex arcanis illis, quæ antequam fierent, ne angeli quidem no-

(1) Voyez Westcott, *St. John's Gospel*, p. LXXVIII.

(2) Cinq seulement.

(3) Cf. Hug, *Einleitung in die Schriften des Neuen Testaments*, t. II, p. 192 et ss. de la 3^e édit.

(4) Voyez ce qui a été dit à la p. 58. Les rationalistes nomment cela « les rectifier et les corriger » (Reuss, *La théologie johannique*, p. 32).

verant » (1). De là vient, comme le dit S. Jérôme, que « ipsum ejus evangelium multum distat a ceteris » (2). En effet, la différence du but devait nécessairement créer la différence de la méthode (3).

3° Enfin, nous l'avons vu, puisque S. Jean et les synoptiques se rencontrent rarement dans leurs récits, puisqu'ils n'offrent tous qu'une biographie incomplète du Sauveur, quoi d'étonnant qu'ils diffèrent entre eux ? L'auditoire auquel Jésus s'adresse n'est pas le même; de là les différences de ton et de langage. En un mot, « les divergences du fond et de la forme correspondent à des différences de personnes et de localités » (4).

Concluons et résumons cette longue discussion sur les rapports mutuels des évangélistes, en réitérant le mot de S. Irénée : εὐαγγέλιον τετραμύρρον. Il n'y a réellement qu'une seule histoire évangélique, qu'un évangile unique, bien que cet évangile ait paru sous une forme quadruple. Ses quatre rédactions canoniques, malgré leurs différences nombreuses, sont étroitement reliées entre elles par l'unité des faits, l'unité de la doctrine, et l'unité de l'esprit.

§ VIII. — LA CHRONOLOGIE DES ÉVANGILES

Autre question embarrassante, qui laisse l'exégète encore plus perplexe que celle des rapports mutuels des évangélistes.

Ici, le problème est absolument insoluble, comme le prouvent les divisions sans fin des astronomes et des mathématiciens de premier ordre qui s'en sont occupés. Les écrivains ecclésiastiques des premiers siècles ne l'ont pas traité *ex professo*; ils se contentent, à l'occasion, de données rapides; et pourtant, ces données sont déjà discordantes. Ainsi, la certitude complète est tout à fait impossible.

« Pour la naissance de Jésus-Christ, dit M. Wallon dans son excellente dissertation sur ce point (5), toutes les années ont été proposées et défendues jusqu'aux limites les plus invraisemblables, depuis l'an 22 avant l'ère vulgaire jusqu'à l'an 9 de cette même ère ».

C'est-à-dire que l'on a fait à trente-et-une années consécutives l'honneur de les regarder comme ayant été témoins de la naissance du Sauveur.

A ne citer que les opinions sérieuses, quelles divergences apparaissent aussitôt!

747 de la fondation de Rome, 7 ans avant l'ère vulgaire : San Clemente, Ideler, M. Wallon, M. Mémain, etc.

(1) S. Jean Chrysostome. *Homil. in Joan.* 1, 2.

(2) *Contr. Jovinian.*, 1.

(3) « Ex finibus diversis quos evangelistæ tres priores et quartus in narrationibus suis persecuti sunt, rerum narratarum diversitas abunde explicatur ». Cornely, *Introductio*, t. III, p. 264.

(4) Westcott, *St. John's Gospel*, p. LXXX.

(5) *De la croyance due à l'Évangile*, Paris, 1858, p. 342 et ss.

- 748 u. c. (1), 6 ans avant l'ère vulgaire : Képler, le P. Cornely, etc.
 749 u. c., 5 années avant notre ère : Tillemont, Pétau, Anger, Wieseler, Greswell, les D^{rs} Friedlieb, Schegg, Schanz, M. Fouard, etc.
 750 u. c., 4 ans avant notre ère : Lamy, Bengel, etc.
 751 u. c., ou 3 ans avant l'ère vulgaire : Tertullien, S. Jérôme, Baronius, Bosanquet, Lauth, Volkmar, etc.
 752 u. c., 2 années avant notre ère : Clément d'Alexandrie, S. Epiphane, Caspari, le Père F. Riess, etc.
 753 u. c., 1 an avant l'ère vulgaire : Pearson, Hug, etc.
 754 u. c., l'an 1 de notre ère : Denys le Petit, etc.

De même, continue M. Wallon (2), « l'année que S. Luc désigne pour la mission de Jean-Baptiste est celle qu'un grand nombre d'anciens et quelques-uns des chronologistes modernes adoptent pour celle de la Passion. »

De là, encore, une étonnante variété pour fixer la date de la mort de N.-S. Jésus-Christ.

- 782 u. c., ou 29 de notre ère, d'après Tertullien, Lactance, San Clemente, Ideler, Patrizi, Sepp, Zœckler, etc.
 783 u. c., 30 de l'ère vulgaire : Wiesel, Caspari, Friedlieb, Schegg, Bisping, M. Fouard, etc.
 784 u. c., 31 de notre ère : le P. Pétau, Anger, Ljungberg, etc.
 785 u. c., 32 de notre ère : Baronius, Weigel, etc.
 786 u. c., 33 de l'ère vulgaire : Scaliger, Usher, Hase, Bosanquet, M. Wallon, le P. Riess, M. Mémain, etc.
 787 u. c., 34 de l'ère vulgaire : S. Jérôme, les D^{rs} Volkmar, Sevin, etc.
 788 u. c., 35 de notre ère : Bunsen, Hausrath, Keim, etc.
 789 u. c., 36 de notre ère : Hitzig, etc.

Comment expliquer de telles divergences ? Il faut, évidemment, que les bases des calculs, c'est-à-dire, les données des écrivains sacrés, soient assez flottantes, puisque tous les auteurs que nous venons de citer prétendent s'appuyer sur elles pour établir leur opinion.

Heureusement, et la conduite des Pères le montre bien (3), cette question n'est nullement vitale pour l'histoire évangélique ; elle est au contraire fort accessoire en elle-même, à côté des actions et de la doctrine de N.-S. Jésus-Christ contenues dans les saints évangiles. « Qu'il faille mettre quelques années plus tôt ou plus tard la naissance de Notre-Seigneur, et ensuite prolonger sa vie un peu plus ou un peu moins, c'est une diversité qui provient autant des incertitudes des années du monde que de celles de Jésus-Christ. Et quoi qu'il en soit, un lecteur attentif aura déjà pu reconnaître qu'elle ne fait rien à la suite ni à l'accomplissement des conseils de Dieu. Il faut éviter les anachronismes qui

(1) *Urbis conditæ*, comme l'on dit.

(2) *Loc. cit.*, p. 382.

(3) « Les Anciens n'ont jamais attaché beaucoup d'importance à cette question, et une date plus ou moins précise leur paraissait chose très secondaire, à une époque où il fallait proclamer, au péril de la vie, les grandes vérités de la foi chrétienne. » Mémain, *La connaissance des temps évangéliques*, Paris, 1886, p. 3. Cf. Zumpt, *Das Geburtsjahr Christi*, Leipzig 1869, p. 3 et ss.

brouillent l'ordre des affaires, et laisser les savants disputer les autres » (1).

Il importe, néanmoins, par respect pour l'évangile et pour la vie de Jésus, que nous cherchions à nous approcher le plus possible de la vérité, même sur ce point secondaire.

Au reste, la difficulté consiste plutôt à fixer d'une manière approximative les dates principales de la vie de N.-S. Jésus-Christ, qu'à les établir avec une certitude rigoureusement mathématique : le premier point est relativement clair et aisé (2) ; c'est le second qui est obscur, et tel est sans doute le motif pour lequel il a passionné un si grand nombre de savants.

Les volumes composés sur cette question dépassent le chiffre de cent (3) ; les simples dissertations, celui de mille. Parmi les auteurs contemporains que nous avons mis plus ou moins à profit pour composer ces pages, nous citerons surtout Wieseler (4), Seyffarth (5), le P. Patrizi (6), le P. Ammer (7), M. Chavannes (8), les Drs Zumpt (9), Caspari (10), Sevin (11), Ljungberg (12), le P. F. Riess (13), M. Schegg (14), M. le chanoine Mémain (15), et d'excellentes pages de M. H. Wallon (16), de MM. Fouard (17) et Schanz (18).

Nous avons à chercher trois dates principales : Quand Jésus-Christ est-

(1) Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, 1^{re} partie, x^{me} époque.

(2) « Ainsi, tout le monde sait, d'une manière certaine, que le Sauveur est né sous l'empire d'Auguste, et qu'il est mort sous celui de Tibère ; que sa naissance remonte au plus cinq ou six ans avant le commencement de notre ère ; qu'il avait environ trente ans au commencement de sa prédication, et que cette prédication a duré environ trois ans ». Mémain, *loc. cit.*, p. 3.

(3) Les principaux sont ceux de Kepler, *De Jesu Christi vero anno natalitio*, Francfort 1806 ; de Scaliger, *De emendatione temporum*, Iéna 1629 ; de Pétau, *Rationarium temporum*, Paris 1633 ; d'Usher, *Chronologia sacra*, Oxford 1668 ; *L'art de vérifier les dates*, Paris 1770 ; San Clemente, *De Vulgaris aerae emendatione*, Rome 1773 ; Ideler, *Handbuch der mathematischen und technischen Chronologie*, Berlin 1825.

(4) *Chronologische Synopse der vier Evangelien*, Hambourg 1843 ; *Beiträge zur richtigsten Würdigung der vier Evangelien und der evangelischen Geschichte*, Gotha 1869.

(5) *Chronologia sacra. Untersuchungen über das Geburtsjahr des Herrn und die Zeitrechnung des Alten und Neuen Testaments*, Leipzig 1846.

(6) *De Evangelii libri III*, Fribourg-en-Brigau 1853.

(7) *Die Chronologie des Lebens Jesu Christi*, Straubing 1855.

(8) *Essai sur la détermination de quelques dates de l'histoire évangélique*, dans la *Revue de théologie*, 1863, série I, 3.

(9) *Das Geburtsjahr Christi. Geschichtlich-chronolog. Untersuchungen*. Leipzig, 1869.

(10) *Chronologisch-geographische Einleitung in das Leben Jesu Christi*, Hambourg 1869.

(11) *Chronologie des Lebens Jesu*, 2^e édit., Tubingue, 1874.

(12) *Chronologie de la Vie de Jésus*, Paris, 1879.

(13) *Das Geburtsjahr Christi. Ein chronologischer Versuch, mit einem Synkronismus über die Fülle der Zeiten*, Fribourg-en-Brigau, 1880.

(14) *Das Todesjahr des Königs Herodes und das Todesjahr Jesu Christi*, Munich, 1882.

(15) *La connaissance des temps évangéliques*, Paris, 1886.

(16) *De la croyance due à l'Evangile*, 2^e partie, chapitre III.

(17) *La vie de N.-S. Jésus-Christ*, p. 121 et ss. de la 2^e édit.

(18) Article dans le *Kirchenlexicon* de Wetzer et Welte, 2^e édit., t. III, p. 335 et ss. — Voyez aussi de bonnes indications bibliographiques dans K. Hase, *Leben Jesu*, 5^e édit., p. 64 et ss., et W. H. Scott et Formby, *De annis Christi tractatus*, Londres 1872.

il né? En quelle année a commencé son ministère public? Quelle fut l'année de sa mort?

I. — L'ANNÉE DE LA NAISSANCE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

Rappelons d'abord que c'est à Denys-le-Petit, abbé romain qui vivait au milieu du vi^e siècle, que nous devons l'origine de l'ère dite vulgaire, parfois appelée, de son nom : *æra dyonisiaca*.

Jusqu'à lui, on avait supputé les années ecclésiastiques d'après l'ère dioclétienne, nommée aussi « ère des martyrs » ; mais l'abbé Denys eut l'heureuse pensée de réaliser d'une façon nouvelle la si riche expression de S. Paul, *plenitudo temporum* (1), et de rattacher la chronologie ancienne, présente et future, à l'année de la naissance du Christ. Adoptée peu à peu par l'Eglise, cette ère finit par passer également, vers le xi^e siècle, dans l'usage civil pour tous les peuples chrétiens.

Malheureusement, par suite de calculs erronés, elle est fautive dans son point de départ, fixé à l'an 754 depuis la fondation de Rome. Elle est en retard de plusieurs années, tout le monde en convient ; quoique les chronologistes, à cause de la diversité de leurs propres systèmes, ne soient pas d'accord pour déterminer le nombre précis des années.

Pour calculer la date de la naissance du Sauveur, nous avons quelques indications assez directes des évangiles.

1^o S. Matthieu, II, 9 (2), et S. Luc, I, 5 (3), racontent en termes explicites que Jésus naquit pendant le règne d'Hérode-le-Grand, et que l'exil momentané du divin Enfant en Egypte (4) prit fin à la mort de ce prince. Or, divers détails de l'historien Josèphe nous permettent de reconstituer les dates principales de la domination d'Hérode. Monté sur le trône sous le consulat de Cn. Domitius Calvinus et de C. Asinius Pollio ; c'est-à-dire l'an 714 après la fondation de Rome (5), il n'acheva son long règne qu'au début de l'année 750, entre la fin de mars et les premiers jours d'avril (6), par conséquent l'an 4 de l'ère vulgaire.

Cette date est très sûre si on la maintient dans sa généralité : N.-S. Jésus-Christ n'est pas né plus tard que le mois d'avril 750 u. c. Seulement, la divergence provient de ce que les commentateurs et les chronologistes demandent un intervalle plus ou moins considérable pour l'accomplissement des mystères de la Sainte-Enfance, à partir de Noël jusqu'au massacre des Innocents, fait qui précéda de peu de temps la mort d'Hérode (7). Pour nous, qui croyons que quelques semaines purent suffire, nous n'avons aucune peine à placer la naissance de Jésus vers la fin de décembre 749.

(1) Gal. IV, 4. Jésus-Christ, le centre de l'histoire et de tous les temps.

(2) *Cum ergo natus esset Jesus in Bethlehem Juda, in diebus Herodis regis.*

(3) *Fuit in diebus Herodis, regis Judææ, sacerdos quidam nomine Zacharias.*

(4) Matth. II, 19.

(5) Jos., *Ant.* XIV, 14, 5 ; XVII, 6, 4 ; 9, 3.

(6) Jos., *Ant.* XVII, 8, 1. Voyez Wieseler, *Chronologische Synopse*, p. 49-132 ; Wallon, *De la croyance due à l'Evangile*, p. 343-349. C'est sans raison suffisante que Caspari et le P. Riess reculent la mort d'Hérode jusqu'en 753.

(7) Voyez Macrobe, *Sat.* II, 4.

2° D'après S. Luc, II, 1-15, il y eut, vers l'époque de la naissance du Christ, un recensement universel dans tout l'empire romain ; et cette opération avait précisément lieu en Judée, quand Marie mit au monde l'Enfant-Dieu à Bethléem,

Est-t-il possible d'établir exactement la date de ce dénombrement, et surtout celle de son exécution dans la province de Judée ? Nous aurions alors une autre base importante pour nos calculs.

Malheureusement, rien n'est bien certain, surtout pour ce qui concerne le recensement partiel des provinces, comme le démontrent encore les divergences qui existent entre les meilleurs auteurs (1). Du moins, à défaut de résultat décisif, nous pouvons dire qu'il paraît sûr que l'édit fut promulgué en 746 u. c., et qu'il avait reçu sa complète exécution en 750.

3° Nous n'arrivons à rien de plus certain par les calculs relatifs à l'étoile et à la visite des Mages, quoique ce soient des hommes de la trempe de Képler, de San Clemente, d'Ideler, de Wieseler, etc., qui les aient mis autrefois à la mode.

Képler, témoin, en 1603 et en 1604, d'une conjonction remarquable de Jupiter, de Saturne et de Mars dans le signe des Poissons, avait pensé que l'étoile des Mages aurait bien pu consister dans une conjonction analogue des mêmes astres. Ses tables astronomiques lui apprirent, en effet, qu'elle avait eu lieu en 747 et 748 de la fondation de Rome, de sept à six ans avant l'ère vulgaire ; et, finalement, il adopta l'année 748 comme date de la naissance de Jésus-Christ, sans exclure pourtant l'année 749. Mais, ces calculs sont si peu sûrs, que d'autres, prenant le même point de départ, adoptent les années 747 ou 750 (2).

D'ailleurs, *falsum suppositum*, car l' $\alpha\sigma\tau\eta\rho$ ou étoile des Mages désigne difficilement une conjonction de ce genre (3). Ce fut sans doute un simple météore, qui disparut sans laisser de traces.

4° Un détail en apparence insignifiant de S. Luc, I, 5, *Zacharias de vice Abia*, a également servi de point d'appui à de savantes recherches pour supputer l'année de la naissance du Christ.

Cette classe sacerdotale d'Abia était la huitième de celles que David avait instituées (au nombre de vingt-quatre) lorsqu'il organisa le culte divin. Or, on sait que chaque classe était de service au temple pendant une semaine ; l'évangéliste nous dit, d'autre part, que la classe d'Abia était en fonctions peu de temps avant la conception de S. Jean-Baptiste, six mois avant le mystère de l'Incarnation (4), par conséquent, quinze mois avant Noël. On conçoit donc que les chronologistes aient éprouvé le désir de retrouver l'ordre de service des différentes classes.

(1) Voyez Wieseler, *Beitrag*, p. 16 et ss. ; Zumpt, *Das Geburtsjahr Christi*, p. 20-224 ; Wallon, *De la croyance due à l'Evangile*, II^e partie, chap. III ; Mémain, *La Connaissance des temps évangéliques*, p. 60 et ss.

(2) Sur ces variantes, viennent s'en greffer d'autres, occasionnées par les mots *a bimatu et infra, secundum tempus quod exquisierat a Magis*, Matth. II, 26, auxquels on fait signifier à tort que Jésus était né juste deux ans avant le cruel édit d'Hérode. Le tyran élargit évidemment les limites, pour être plus sûr d'atteindre sa victime.

(3) Voyez nos commentaires sur l'Evangile selon S. Matthieu, p. 52.

(4) Cf. Luc. I, 16.

Deux voies étaient possibles, et elles ont été suivies tour à tour : redescendre à partir de telle ou telle période, jusque vers l'époque de la naissance de Notre-Seigneur, ce qu'a fait Scaliger depuis la domination de Judas Machabée, mais avec des résultats assez vagues ; remonter, au contraire, à partir de la ruine de Jérusalem jusqu'à cette même période, en rebroutant le cours des années.

Voici de quelle manière on a procédé d'après la seconde méthode. Le Talmud et Josèphe disent expressément que les Romains s'emparèrent de la capitale juive le 9 Ab 823 u. c., c'est-à-dire, le 5 août 70 de l'ère vulgaire. Ils ajoutent que, la veille de ce jour, la première classe sacerdotale entra en fonctions. D'où il suivrait que la huitième, celle d'Abia, avait été de service du 17 au 23 avril et du 3 au 9 octobre 748. Par l'addition de quinze mois à cette dernière date, on obtient le commencement de janvier 750.

Ce résultat ne nous déplaît pas, puisque c'est à peu près celui que nous avons adopté précédemment (1) ; mais le raisonnement est bien aléatoire, car, en un temps où le souverain pontificat appartenait au plus offrant, est-on bien sûr que l'ordre des classes sacerdotales ait été rigoureusement suivi ?

Concluons, d'après la seule base qui nous semble solide jusqu'ici, que les plus grandes vraisemblances sont pour la fin de 749 u. c., ou de l'an 5 avant l'ère vulgaire.

Quant au jour, il est absolument impossible de le déterminer scientifiquement. Cependant, la pratique de l'ancienne Eglise nous apprend ce qui suit. « Il est incontestable que la fête du 25 décembre a été célébrée depuis la plus haute antiquité par l'Eglise de Rome et dans tout l'Occident ; mais ce n'est qu'au quatrième siècle que les chrétiens d'Orient adoptèrent complètement cette fête, et commencèrent, eux aussi, à la célébrer le 25 décembre. Ils ne connaissaient jusque-là que celle de l'Épiphanie, et quelques-uns rattachaient à ce même jour du 6 janvier toutes les grandes manifestations, τὰ Ἐπιφάνια, de Notre-Seigneur : la Nativité, l'adoration des Mages, le Baptême du Sauveur et le miracle des noces de Cana. C'était beaucoup pour le même jour. La tradition de l'Eglise romaine, rapportant la Nativité au 25 décembre, parut mieux fondée que le sentiment contradictoire ; aussi toutes les Eglises, ainsi que tous les docteurs d'Orient, s'empressèrent d'y adhérer. (2) »

II. — DÉBUT ET DURÉE DE LA VIE PUBLIQUE DE JÉSUS.

1° *Le début de la vie publique de N.-S. Jésus-Christ.* — Deux textes évangéliques nous fournissent à ce sujet une lumière plus ou moins vive.

(1) Page, 65, au 1°.

(2) Mémair, *Connaissance des temps évangéliques*, p. 97-98. Voyez, *ibid.*, les notes complémentaires, n. 7. « Ce jour de la Nativité, dit S. Jean Chrysostome, *Serm. de Nat.*, v, a été connu et solennisé dès l'origine par tous les peuples qui habitent l'Europe, depuis les rivages de la Thrace jusqu'à ceux de Gadès, et la connaissance de ce jour a été transmise à nous-mêmes par les chrétiens de Rome, qui en avaient conservé l'indication précise d'après une antique tradition ».

Joan. II, 20, les Juifs adressent cette réponse à Jésus, qui se faisait fort, en signe de ses divins pouvoirs, de rebâtir *templum hoc* en trois jours (1) : *Quadraginta et sex annis ædificatum est templum hoc, et tu in tribus diebus excitabis illud ?* Il y a là, évidemment, une date à faire valoir.

Il s'agissait du second temple, dit de Zorobabel, construit sur les bases de celui de Salomon après le retour de l'exil (2), et qu'Hérode-le-Grand avait entrepris de restaurer, d'agrandir. D'après Flavius Josèphe (3), cette reconstruction, inaugurée vingt ans avant l'ère vulgaire, l'an 734 de Rome, ne fut achevée que longtemps après, en 817 ou 818 u. c., presque au moment où il allait être détruit. Mais, en ajoutant 46 à 734, on obtient 780 pour la première Pâque de la vie publique de Jésus.

S. Luc, III, 1-3, 23, nous fournit un document plus sûr encore, que l'on regarde à juste titre comme le plus important de tous ceux que contiennent les évangiles sur cette question chronologique (4). *Anno... quindodecimo imperii Tiberii Caesaris, écrit-il, procurante Pontio Pilato Judæam, ... factum est verbum Domini super Joannem, Zachariæ filium, in deserto; et venit in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum poenitentiae...* (5). C'est dire, aussi nettement que possible, que le Précurseur commença son ministère en la quinzième année de Tibère. Or, à cette époque, continue l'évangéliste (vers. 23), *ipse Jesus erat incipiens quasi annorum triginta* (6).

Quelle est donc cette quinzième année de Tibère ? Est-il possible que les avis se soient partagés sur une date aussi claire ? Malheureusement c'est ce qui est arrivé, car on la suppose d'après deux méthodes différentes, de manière à produire une variante de deux années, et, par suite, une grande incertitude.

Les uns, — et, à première vue, il semble que ce procédé soit le plus naturel, — comptent les années du règne de Tibère à partir de la mort d'Auguste, qui eut lieu le 19 août 767 u. c., l'an 14 de l'ère vulgaire. La quinzième année du successeur d'Auguste devrait donc courir, d'après cela, du 19 août 781 au 19 août 782 (28-29 de l'ère vulgaire); mais alors, en retranchant de ce chiffre les « trente années environ » qu'avait Jésus, on obtiendrait, comme date de sa naissance, 751 ou 752 : résultat condamné d'avance par la nécessité de placer le premier Noël chrétien au plus tard vers le début de l'année 750 (7). Sans doute, la particule *ὥσεί, quasi*, est élastique et nous laisse quelque marge : les partisans de l'interprétation qui précède en profitent pour donner au Sauveur, à cette date, jusqu'à trente-trois ans au besoin ; ce qui est certainement exagéré,

(1) Le narrateur ajoute, vers 21 : *Ille autem dicebat de templo corpori sui.*

(2) Voyez la prophétie d'Aggée.

(3) *Ant.* xv, 11, 1.

(4) « Der Angelpunkt der ganzen Streitfrage » (le point qui sert de gong à toute la discussion), dit le P. Ammer, *Chronologie des Lebens Jesu Christi*, p. 120.

(5) Voyez notre commentaire sur l'Evangile selon S. Luc, p. 90.

(6) D'après le grec : καὶ αὐτὸς ἦν ὁ Ἰησοῦς ὥσεί ἐτών τριάκοντα ἀρχόμενος. Voyez notre commentaire de ce passage, p. 101.

(7) Voyez la page 65, 1^{re}.

car les paroles de S. Luc ne nous permettent guère de dépasser la trentième année.

A cause de cette difficulté très réelle, la plupart des exégètes contemporains ont pensé qu'il valait mieux compter les années de Tibère à partir du moment où il fut associé à Auguste en qualité de « *collega imperii* » et de « *consors tribuniciaë potestatis* » (1), ce qui eut lieu dès l'année 765 u. c., c'est-à-dire l'an 12 de l'ère vulgaire. Cette quinzième année courrait donc de 779 à 780, ce qui coïnciderait fort bien avec les « trente ans environ » de Jésus, comptés à partir de 749-750.

A cela, les partisans de la première opinion objectent, il est vrai, qu'on ne trouve pas d'exemple, dans les usages romains, d'une supputation semblable des années d'un règne (2); mais, comme nous l'écrivions dans notre commentaire sur l'évangile selon S. Luc (3), « Wieseler a récemment démontré, à l'aide d'inscriptions et de médailles, que cette manière de calculer le temps du règne des empereurs était usitée dans les provinces de l'Orient » (4). Elle était, en effet, très conforme à l'étiquette orientale (5), alors même qu'elle convenait moins aux mœurs occidentales : or, nous sommes précisément transportés en Orient pour cette question.

2° *Durée de la vie publique de N.-S. Jésus-Christ.* — Signalons tout d'abord une erreur de plusieurs auteurs ecclésiastiques des premiers siècles. Prenant trop à la lettre cette parole du prophète Isaïe : (*Misit me*) *prædicare annum Domini acceptum* (6), dont le divin Maître se fit un jour à lui-même l'application dans la synagogue de Nazareth (7), ils concluaient que la vie publique de Jésus n'avait duré qu'une seule année (8). De nos jours, le Dr Keim a essayé de ressusciter ce sentiment, afin d'opposer les synoptiques à S. Jean et pour mieux rejeter le quatrième évangile.

Comme si les synoptiques eux-mêmes ne supposaient point, çà et là, que le ministère du Sauveur dura plus d'une année! Par exemple, S. Marc (9), lorsqu'il raconte ce simple trait : *Et factum est... cum Dominus sabbatis ambularet per sata, et discipuli ejus cœperunt progredi, et vellere spicas*, suppose en toute rigueur que la vie publique de Jésus dura environ deux ans, puisque, en Palestine, la maturité du blé a lieu après la Pâque (10).

(1) Cf. Tacite, *Ann.*, I, 3; Velleius Paterc. II, 121.

(2) Cf. Mémain, *loc. cit.*, p. 126 et ss.

(3) Page 31.

(4) Cf. *Beiträge zur richtigen Würdigung der Evangelien*, 191-194.

(5) Voyez Riehm, *Handwörterbuch des biblischen Altertums für gebildete Leser*, p. 709.

(6) Is. LXI, 2.

(7) Cf. Luc. IV, 19.

(8) Ainsi pensèrent, entr'autres, Clément d'Alexandrie, *Strom.* I, 21; Origène, *Philocal.*, I, et *Hom. xxxii in Luc.*: plusieurs sectes gnostiques, Jules l'Africain, Tertullien, Lactance, etc. Voyez quelques textes dans Reithmayr, *Einleitung*, p. 460.

(9) II, 23 et ss.

(10) Voyez les passages parallèles, Matth. XII, 1 et ss., Luc. VI, 1 et ss. Cet épisode suppose donc au moins deux Pâques dans la vie publique de Notre-Seigneur d'après les synoptiques, et un ministère d'au moins deux ans entre le baptême de Jésus et sa passion.

Mais le quatrième évangile, nous l'avons déjà dit à une autre occasion (1), jette les plus vives clartés sur la durée du ministère public du Christ, par la mention si exacte de certaines solennités religieuses, et des voyages que Jésus fit ou ne fit pas à Jérusalem, pour les célébrer au centre de la théocratie (2).

D'après le récit de S. Jean, trois Pâques au moins sont tout à fait certaines durant cette période : l'une, quelque temps après le baptême du Sauveur, Joan. ii, 13 et ss., probablement en 780 u. c., selon ce qui a été marqué plus haut (3) ; la seconde, Joan. vi, 1-4, rattachée au miracle de la première multiplication des pains ; la troisième, Joan. xi, 55, et xii, 1, qui fut témoin de la passion et de la mort de Jésus.

Entre la première et la seconde de ces Pâques, S. Jean signale une fête, qu'il désigne un peu vaguement par les mots *dies festus Judæorum* (4). Serait-ce, comme on l'a pensé parfois (5), la fête des *Purim* ou des Sorts, qui se célébrait au mois de mars, peu de temps avant les solennités pascales ? Serait-ce la Pentecôte, le *Yôm Kippour*, la Dédicace, la fête des Trompettes ? Ces divers sentiments ont été soutenus par d'excellents exégètes (6). Mais nous pensons sans hésiter, à la suite de S. Irénée (7), qu'il s'agit d'une autre Pâque, à intercaler entre celles des chapitres ii et vi ; ce qui fait quatre Pâques en tout pour la vie publique de Jésus, par conséquent trois années complètes, de 780 à 783 u. c. (27 à 30 de l'ère vulgaire), entre la première Pâque, Joan. ii, 13, et la quatrième, Joan. xii, 1, avec quelques mois à ajouter avant la première, pour le baptême, la tentation et divers autres faits préliminaires (8). Donc, environ trois ans et demi en tout, comme l'ont admis Eusèbe et S. Jérôme (9).

III. — L'ANNÉE DE LA MORT DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

Sa fixation dépend, nous venons de le voir, de la durée qu'on aura accordée à l'ensemble de la vie publique.

Essayons, comme précédemment, de ne nous appuyer que sur des données solides.

Notre-Seigneur Jésus-Christ est mort *sub Pontio Pilato*, comme nous le disons au symbole, d'après l'évangile ; donc, sa vie ne s'est pas prolongée au-delà de l'année 36 de notre ère (789 u. c.), puisque Ponce-Pilate gouverna la Judée jusqu'à cette date.

(1) Voyez nos commentaires, p. LXVII et ss.

(2) Voyez l'Harmonie évangélique, § XV.

(3) Page 69.

(4) ἑορτή (ou peut-être ἡ ἑορτή) τῶν Ἰουδαίων. Nous avons discuté ce texte dans notre commentaire sur l'Evangile selon S. Jean, p. 91 et s.

(5) Wieseler, *Chronolog. Synopse*, p. 205 et ss. ; L. Hug, *Einleitung*, t. II, p. 229 et ss. ; de Valroger, *Introduction*, t. II, pages 137 ; etc.

(6) Voyez notre commentaire sur l'Evangile selon S. Jean, p. 93.

(7) *Contr. Hær.*, II, 22.

(8) Voyez notre *Synopsis*, p. 14 et ss.

(9) L'opinion que l'on adopte relativement au *dies festus* de Joan. vi, 1, a une grande importance pour la chronologie des Evangiles, puisqu'on peut gagner ainsi ou perdre toute une année.

D'un autre côté, d'après les quatre évangélistes, Jésus est mort un vendredi (1), le jour le plus solennel de la Pâque juive, c'est-à-dire le 15 nisan. Si l'on calcule les années où le 15 nisan tomba un vendredi durant le dernier quart du viii^e siècle de Rome, on trouve précisément l'année 783, la trentième de l'ère vulgaire (le 7 avril), à laquelle nous avaient conduit nos précédents calculs.

Il est aisé de déterminer, d'après cela, le nombre total des années de N.-S. Jésus-Christ. Né le 25 décembre 749, il avait, le 7 avril 783, jour de sa mort, trente-trois ans, trois mois, treize jours (2).

§ IX. — LE TEXTE PRIMITIF DES ÉVANGILES ET LA CRITIQUE DU TEXTE (3).

1° Nous avons dit et démontré, dans chacune de nos introductions spéciales (4), que S. Matthieu composa son évangile en hébreu, ou plutôt dans l'idiome araméen parlé en Palestine au temps de Jésus-Christ (5), et que S. Marc, S. Luc et S. Jean écrivirent primitivement les leurs en grec; de plus, que le texte araméen du premier évangile fut de très bonne heure traduit en grec (6). Cette traduction ayant bientôt fait disparaître l'original et étant devenue officielle, c'est donc le grec qui est en réalité pour nous le texte unique.

2° Ce grec n'est point, tant s'en faut, celui des écrivains classiques, c'est-à-dire le dialecte attique. Il consiste dans ce qu'on nommait *διάλεκτος κοινή*, ou dialecte vulgaire et populaire, lequel se forma peu à peu, à partir de l'époque d'Alexandre-le-Grand, et qui alla recevoir sa dernière forme en Egypte, à Alexandrie surtout. Il devint la langue des Septante, non sans se laisser imprégner d'une senteur toute hébraïque; il fut aussi, avec des transformations nécessitées par de nouvelles idées qu'il fallait exprimer au moyen de mots anciens, l'idiome du Nouveau Testament en général, et des Évangiles en particulier. Depuis Scaliger (7), il est souvent désigné par le nom de *grec hellénistique*.

Ce dialecte, devenu si intéressant par là-même, a été l'objet d'études spéciales, qui nous ont valu de précieux ouvrages de lexicographie, de

(1) Cf. Matth. xxvii, 62; Marc. xv, 42; Luc. xxiii, 54; Joan. xix, 31.

(2) Sur les cinquante années que lui attribue S. Irénée, d'après Joan. viii, 56-57, voyez notre commentaire de l'Évangile selon S. Jean, p. 188.

(3) Notre savant collaborateur, M. l'abbé Trochon, a très bien traité, au tome I^{er} de son *Introduction générale à la Sainte Bible*, p. 293-362, tout ce qui concerne l'histoire du texte du Nouveau Testament, d'après les meilleurs travaux contemporains. Nous nous contenterons ici de quelques notes, en nous bornant exclusivement au texte évangélique. Voyez aussi Cornely, *Historica et critica Introductio in utriusque Testamenti libros sacros*, t. I, p. 276 et ss.

(4) *Évangile selon S. Matthieu*, p. 18 et ss.; *Évangile selon S. Marc*, p. 13 et s.; *Évangile selon S. Luc*, p. 16 et ss.; *Évangile selon S. Jean*, p. LIV.

(5) M. Roberts, dans un récent ouvrage intitulé : *Greek, the Language of Christ and of his Apostles*, Londres 1838, essaye de prouver que Jésus et ses apôtres parlaient habituellement le grec. C'est une exagération évidente. Du moins, le docte auteur réussit à montrer que le grec était assez généralement connu en Palestine à cette époque. Voyez *The Academy*, n° du 19 mai 1888.

(6) Voyez notre commentaire, p. 24-25.

(7) *Animadversiones in Euseb.*, p. 134.

grammaire, de synonymie, etc., grâce auxquels la tâche de l'exégète est singulièrement facilitée (1).

3° Les manuscrits originaux des Evangiles (2) paraissent avoir promptement disparu (3); mais on en avait fait des copies, qui allèrent se multipliant de plus en plus. Toutefois, Dieu ne fit pas un miracle spécial pour sauvegarder la parfaite exactitude du texte primitif composé sous son inspiration : les Evangiles n'échappèrent donc pas au sort des livres ordinaires, et des fautes assez nombreuses se glissèrent partout (4).

Origène s'en plaignait déjà (5), et il a pris soin d'en noter quelques-unes (6). Au siècle dernier, on comptait, pour tous les écrits du Nouveau Testament, environ 30,000 variantes; aujourd'hui, on admet qu'il en existe 150,000 au moins (7), car on connaît un nombre beaucoup plus considérable de manuscrits, et chaque manuscrit nouvellement découvert, ou étudié plus à fond, apporte son contingent spécial de fautes ou de leçons. Mais, sur ce chiffre qui paraît énorme à première vue, il n'y a pas plus de 1200 à 1300 passages où la leçon primitive soit l'objet d'une véritable incertitude. Presque toujours, il s'agit ou de simples variations dans l'orthographe, ou de mots transposés, ou d'expressions synonymes. Les variantes sérieuses, qui affectent le sens, sont extrêmement rares, comme le disait Origène au païen Celse, qui s'appuyait sur cette diversité pour attaquer le fond même du récit sacré (8). En vérité, nous possédons, dans les détails comme dans l'ensemble, le texte original et authentique des évangélistes.

4° Comme Origène, S. Jérôme travailla à rétablir, en collationnant les

(1) Voici quelques-uns des principaux. 1° Pour la lexicographie : Chr. Schöttgen, *Novum Lexicon græco-latinum in N. T.*, 1^{re} édit. à Leipzig, 1746; J. T. Schleusner, *Novum Lexicon græco-latin. in N. T.*, Leipzig 1792 (2^e édit. en 1819); Bretschneider, *Lexicon manuale græco-latin. in libros N. T.*, Leipzig 1824 (autre édition en 1840); Ch. G. Wilke, *Clavis Novi Testamenti philologica*, Leipzig 1839 (éditions entièrement remaniées par W. Grimm, Leipzig 1868 et 1877-1879); Cremer, *Bibl.-theologisches Wörterbuch der neutestament. Græcität*, 3^e édit., Gotha 1881. 2° Pour la grammaire : B. G. Winer, *Grammatik des neutestamentlichen Sprachidioms*, Leipzig 1822 (7^e édit., révisée par Lünemann, 1867); J. T. Beelen, *Grammatica græcitalis Novi Testamenti*, Louvain 1857; A. Bultmann, *Grammatik des neutestam. Sprachgebrauchs*, Berlin 1859; Schirlitz, *Grundzüge der neutest. Græcität*, Giessen 1861. 3° Pour la synonymie : Tittmann, *De synonymis in Novo Testamento*, Leipzig 1829-1832; Trench, *Synonymes du Nouveau Testament*, trad. de l'anglais, Bruxelles 1869. 4° Sur les hébraïsmes mêlés au grec du Nouveau Testament : J. Vorst, *De hebraïsmis Novi Testamenti commentarius*, Leyde 1658-1665; D. Schilling, *Commentarius exegetico-philologicus in hebraïsmos Novi Testamenti*, Malines 1886.

(2) Ce que Tertullien, *De Præscript.*, c. xxxvi, appelle : « ipsæ authenticæ litteræ ».

(3) S. Jean, dans deux de ses épîtres, mentionne simplement *chartam et atramentum*, comme lui ayant servi de matériaux. Cf. II Joan. 12.

(4) Sur leurs causes, soit involontaires, soit volontaires de la part des amanuenses, voyez Trochon, *loc. cit.*, p. 303 et ss.; Cornely, *Introductio in utriusque Testamenti libros sacros*, t. I, p. 293 et ss.

(5) *In Matth.*, tom. xv, 14.

(6) Par exem le : Matth. viii, 28, « Gadaréniens » et « Geraséniens »; Joan. i, 28, « Béthanie » et « Béthabara »; Matth. xxvii, 17 : « Barabbas » et « Jésus Barabbas »; etc.

(7) Voyez A. Roberts, *Companion to the Revised Version of the English New Testament*, Londres, s. d., p. 1.

(8) *Contr. Cels.*, II, 27.

meilleurs manuscrits, ce qu'il nomme quelque part la *veritas græca* (1), c'est-à-dire le texte primitif, tel qu'il sortit de la plume des évangélistes et des autres auteurs inspirés du Nouveau Testament. De nos jours plus que jamais, on s'est livré à cette étude utile et intéressante. Assurément, il faut renoncer à reconstituer d'une manière adéquate cette *veritas græca*; néanmoins, tout effort sérieux, en vue de rendre aussi pur que possible le texte qui raconte l'histoire de N.-S. Jésus-Christ, est digne d'encouragements et d'éloges (2). Les matériaux abondent; il s'agit seulement de les mettre en œuvre d'une manière judicieuse.

5° Dans nos commentaires, nous avons signalé fidèlement les principales variantes, en indiquant d'ordinaire celle qui avait obtenu nos préférences. Il nous reste à ajouter ici quelques détails techniques, pour renseigner le lecteur sur nos citations forcément abrégées.

Les matériaux qui servent à la critique du texte, et auxquels nous avons si fréquemment renvoyé, sont de trois sortes : les manuscrits, les versions, les citations des Pères.

a. — Les manuscrits se divisent en deux catégories : ceux qui sont écrits en lettres dites *onciales*, ou *majuscules*, et ceux où l'on a employé l'écriture *cursive*, ou les caractères *minuscules*. Les premiers sont les plus anciens, et, par suite, les plus importants; les autres, quoique beaucoup

(1) *Præfat. ad Damasum.*

(2) « Considérons un moment cette étude critique de la parole de Dieu.... Eusèbe, Origène, S. Jérôme, S. Augustin, Alcuin et beaucoup d'autres s'y sont appliqués sérieusement, et leurs travaux ont été récompensés par les suffrages de l'Eglise. Le concile de Trente, en ordonnant qu'on fit une édition revue, et portant un nouvel examen de la Vulgate, commanda qu'on se livrât aux recherches de la plus sévère critique, qui étaient nécessaires pour cet objet.... Quiconque s'appliquera à l'étude critique de la Bible, trouvera nécessairement cette étude remplie de charme et d'élévation : elle sera pour lui un auxiliaire puissant, qui l'aidera à mieux apprécier les beautés réelles du livre divin, et lui révélera l'existence de plus d'un trésor caché. En même temps, il sera en position d'apprécier tout ce qu'elle a de solide et de convaincant; il reconnaîtra qu'elle repose sur des principes irréfragables, et qu'elle est comme un monument à la fois utile et d'une structure élégante, que l'industrie des hommes aurait élevé, en lui donnant pour fondement le roc inébranlable de la vérité. Elle est semblable à un bastion avancé, construit en dehors d'une forteresse inexpugnable, ou à une digue jetée en avant d'un port sûr, creusé dans un rivage entouré de rochers.... Nulle branche de la science biblique n'a plus complètement déçu l'attente impie des incrédules, ou répondu plus fidèlement aux espérances catholiques, que l'étude critique de la Sainte Ecriture. Nous exciterons sans doute une certaine surprise chez nos lecteurs, en disant que ce genre d'étude est plein de charme et d'élévation. Peut-être, dira-t-on, ne manque-t-il pas de solidité, mais qu'offre-t-il qui soit de nature à captiver l'esprit ou à conquérir l'admiration ? Il va de soi-même que nous voulons parler ici de cette étude faite dans l'esprit du catholicisme.... Que le sentier qui y conduit soit rude, escarpé, couvert de broussailles, et, par conséquent, fatigant, je ne le nierai point; en effet, il n'y a point de grande route pour arriver à la science: c'est là un axiome dont on peut reconnaître la justesse, ici comme ailleurs. Il faut de la patience pour apprendre la partie technique de cette étude, pour se familiariser avec sa phraséologie particulière, pour retrouver son chemin dans le labyrinthe des divers systèmes de classification et de vérification. Peut-être, même, pour atteindre ce but, sera-t-il nécessaire d'apprendre plus d'une langue bizarre à l'œil, rude à l'oreille, étrange à l'esprit. Puis il est indispensable d'acquérir une certaine habileté pratique, une dextérité dont l'apprentissage est pénible, et exige de la persévérance. Mais, une fois que ces formalités préliminaires ont été remplies, la science elle-même nous semble pleine d'intérêt et de charme ». Wiseman, *Mélanges religieux, scientifiques et littéraires*, Paris 1858, p. 70 et ss.

plus nombreux, ne jouisse t pas d'une aussi grande autorité. Ils sont, pour la plupart, du x^e siècle et des siècles suivants. Parmi ces divers manuscrits, aucun n'est antérieur au iv^e siècle.

On compte, pour les évangiles, 34 manuscrits onciaux, et 601 minuscules, contenant le texte en tout ou en partie; de plus, près de 250 évangéliaires, également manuscrits (1). Chacun de ces documents est désigné soit par une lettre majuscule, lorsqu'il s'agit de manuscrits en caractères onciaux, soit par un chiffre, pour les manuscrits en écriture cursive.

Le tableau qui suit résume les détails qu'il est utile de connaître touchant les principaux manuscrits onciaux ou majuscules relatifs aux évan-

Désignation abrégée du manuscrit	Son nom complet	Lieu où il se trouve actuellement	Date probable	Son contenu
B	<i>Vaticanus.</i>	Palais du Vatican.	IV ^e siècle	Tous les évangiles.
N	<i>Sinaiticus.</i>	S. Pétersbourg.	IV ^e »	Tous les évangiles. *
A	<i>Alexandrinus.</i>	Musée britannique.	V ^e »	S. Matth. à partir de xxv, 6; S. Marc; S. Luc; S. Jean, moins vi, 50-viii, 52.
C	<i>Ephræmi re-scriptus.</i>	Paris.	V ^e »	Des fragments des quatre évangiles; environ les 2/5 du texte.
Q	<i>Guelpherbitanus B.</i>	Wolfenbüttel.	V ^e »	235 versets de S. Luc et de S. Jean.
Σ	<i>Rossanensis.</i>	Rossano.	VI ^e »	Jusqu'à S. Marc. xvi, 14.
D	<i>Bezae.</i>	Cambridge.	VI ^e »	Les quatre évangiles, avec des lacunes.
P	<i>Guelpherbitanus A.</i>	Wolfenbüttel.	VI ^e »	486 versets pris dans tous les évangélistes.
Z	<i>Dublinensis.</i>	Dublin.	VI ^e »	290 versets de S. Matthieu. *
R	<i>Nitriensis.</i>	Musée britannique.	VI ^e »	516 versets de S. Luc.
N	<i>Purpureus.</i>	Dispersé en divers lie. ix.	VI ^e »	Quelques fragments.
E	<i>Basilienensis.</i>	Bâle.	VII ^e »	Tout, à part Luc. iii, 4-15; xxiv, 47-53.
L	<i>Regius.</i>	Paris.	VIII ^e »	Tout, à part Matth. iv. 22-v, 14; xxviii, 17-20; Marc. x, 16-30; xv, 2-20; Joan. xxi, 15-23.
V	<i>Mosquensis.</i>	Moscou.	VIII ^e »	Tout, à part Matth. v, 44-vi, 12; ix, 18-x, 1; xxi, 14-xxiii, 35; Joan. xxi, 12-25.
Y	<i>Barberini.</i>	Rome.	VIII ^e »	S. Jean, xvi, 3-xix, 41.
E	<i>Zacynthius.</i>	Londres.	VIII ^e »	S. Luc, i, 1-xl, 33.
H	<i>Wolfi B.</i>	Hambourg.	IX ^e »	Des fragments.
K	<i>Cyprius.</i>	Paris.	IX ^e »	Les quatre évangiles.
F	<i>Boreeli.</i>	Utrecht.	IX ^e »	Fragments.
I	<i>Tischendorffianus IV.</i>	Londres.	IX ^e »	S. Luc en entier, S. Marc à part 103 versets, 531 versets de S. Matthieu et de S. Jean.
Δ	<i>Sangallensis.</i>	S. Gall.	IX ^e »	Tout, excepté Joan. xix, 17-35.
Π	<i>Petropolitanus</i>	S. Pétersbourg.	IX ^e »	Tout, à part Matth. iii, 12-iv, 18; xix, 12-xx, 3; Joan. viii, 6-39.
M	<i>Campianus.</i>	Paris.	IX ^e »	Tout.
X	<i>Monacensis.</i>	Munich.	IX ^e »	Sérieuses lacunes.
U	<i>Nanianus I.</i>	Venise.	X ^e »	Tout.
S	<i>Vaticanus 354.</i>	Vatican.	X ^e »	Tout.
G	<i>Harleianus.</i>	Musée britannique	X ^e »	Fragments.

(1) 58 en lettres onciales, 483 en caractères cursifs. Voyez Scrivener, *A plain Introduction to the Criticism of the New Testament*, 3^e édit., Londres 1883, p. 225. Ces évangélistes, ou εὐαγγελιστάρις, ne contenaient que les évangiles du Dimanche et des fêtes; c'étaient des livres liturgiques avant tout.

giles. On pourra facilement les compléter à l'aide des pages de M. Trochon que nous avons signalées plus haut (4).

β. — Les traductions anciennes auxquelles nous avons le plus souvent renvoyé dans nos notes critiques sont les versions syriaques, latines, égyptiennes et gothique (2).

Parmi les premières, il faut surtout nommer, avec la *Peschito*, qui date du second siècle, et dont l'importance est très considérable pour la fixation du texte, celle qui porte le nom du savant anglais qui l'a mise en lumière, le Dr Cureton (3) : elle contient des fragments de S. Matthieu, de S. Luc, de S. Jean, et seulement les quatre derniers versets de S. Marc. Peut-être remonterait-elle encore plus haut que la *Peschito*.

Quant aux versions latines, l'Itala et la Vulgate, elles ne jouissent pas d'une moindre influence relativement à l'étude critique du texte des évangiles. Les manuscrits qui nous en restent, ou les éditions imprimées, sont d'un grand secours aux critiques (4).

On s'accorde aussi à accorder une grande autorité aux deux traductions égyptiennes : l'une dite de Memphis, écrite dans le dialecte de la Basse-Egypte ; l'autre, appelée sahidique, ou de Thèbes, et composée dans le dialecte de la Haute-Egypte. On croit qu'elles datent l'une et l'autre du III^e siècle de notre ère (5).

La version gothique d'Ulphilas n'est pas antérieure au VI^e siècle (6).

γ. — Les citations des Pères ont pareillement une très grande valeur, surtout quand elles proviennent des plus anciens et de ceux qui ont écrit en langue grecque. On les a recueillies en divers ouvrages, et, avec elles, on peut reconstituer les évangiles à peu près en entier (7).

6^o A l'aide de ces divers documents, combinés entre eux d'après des règles plus ou moins généralement admises, on a composé, depuis le XVI^e siècle (8), des éditions imprimées, dites critiques, que le commentateur des saints Évangiles doit avoir habituellement sous les yeux pendant son travail. Outre le *Textus receptus* (9), qui a tant de qualités, nous

(1) *Introduction générale*, t. I, p. 320 et ss. Voyez aussi Tischendorf, *Novum Testamentum græc.*, edit. vii minor. Leipzig 1859, p. LXXXV-CII ; Smith, *Dictionary of the Bible*, t. II, p. 513 et ss. ; A. Maier, *Einleitung in die Schriften des N. Testam.* p. 530 et ss. ; E. Miller, *A Guide to the textual Criticism of the N. Test.*, Londres 1886, p. 105-112.

(2) Voyez A. Maier, *loc. cit.*, p. 538 et ss.

(3) *Remains of a very ancient Recension of the four Gospels in Syriac, hitherto unknown in Europe*, Londres 1858. Voyez aussi Le Hir, *Etude sur une ancienne version syriaque des évangiles*, Paris 1859 (ou *Études bibliques*, t. I, p. 251 et ss.).

(4) Cf. Sabatier, *Bibliorum sacrorum latinæ versiones antiquæ seu vetus Italica*, Paris 1739-1749 ; Rensch, *Itala und Vulgata*, 2^e édit., Marbourg 1875 ; F. Kaulen, *Einleitung in die heilig. Schrift*, t. I, p. 108 et ss.

(5) Cf. A. Maier, *l. c.*, p. 548 et ss. ; Kaulen, *l. c.*, p. 129 et ss.

(6) Cf. Kaulen, *l. c.*, p. 137 et ss.

(7) Voyez Smith, *Dictionary of the Bible*, t. II, p. 520 ; A. Maier, *l. c.*, p. 528 et ss.

(8) Le texte grec du Nouveau Testament fut imprimé pour la première fois dans la Polyglotte de Complute, en 1514.

(9) Le texte de la 2^e édition des Elzévir, publiée à Leyde en 1643. On le désigne ainsi d'après ces mots de la Préface : « Textum ergo habes nunc ab omnibus receptum ».

avons surtout employé les éditions de Tischendorf (1), de MM. Westcott et Hort (2), et du Dr von Gehhardt (3), non sans éprouver un vif et constant désir que quelque savant catholique de France nous donne prochainement un texte grec des évangiles, ou plutôt du Nouveau Testament tout entier, d'après des principes plus sûrs et plus « critiques » que ceux qui ont guidé souvent les auteurs protestants (4).

7° Terminons par un ou deux exemples, pour montrer la manière dont nous procédions pour former notre jugement, au moyen de ces éléments si variés.

α. — Dans le cantique des anges, Luc. II, 14, faut-il lire ἐν ἀνθρώποις εὐδοκίας, *hominibus bonæ voluntatis* (Vulg.) ou ἐν ἀνθρώποις εὐδοκία, « hominibus bona voluntas » ? — La première leçon a pour elle l'appui des manuscrits anciens α, A, B, D, de l'Itala, de la Vulgate, de la version gothique, de plusieurs Pères (surtout parmi les latins). La seconde est favorisée par tous les autres manuscrits minuscules (E, G, H, K, L, M, P, S, U, V, L, Δ, Α, Ξ), l'unanimité des minuscules, la Peschito, les deux versions égyptiennes, la plupart des Pères grecs et syriens, etc. Les suffrages extérieurs se contrebalancent ; mais la dernière leçon ajoute au cantique une répétition inutile ; elle nous paraît, en somme, moins garantie.

β. — Les mots suivants du quatrième évangile (5), ὁ ὢν ἐν τῷ οὐρανῷ, *qui est celo*, sont-ils vraiment authentiques ? Ils sont omis par α, B, L, T, par un manuscrit de la traduction de Memphis, par quelques Pères ; mais nous les trouvons dans A, E, G, H, K, M, S, U, V, Γ, Δ, Α, Π, dans presque tous les manuscrits en caractères cursifs, dans toutes les versions syriaques, dans la plupart des Pères.

(1) *Novum Testamentum græce*, editio VII minor, Leipzig 1859.

(2) *The New Testament in the original Greek*, Cambridge 1881.

(3) *Novum Testamentum græce*, Leipzig 1881.

(4) MM. Westcott et Hort, en suivant d'une manière à peu près exclusive le texte des manuscrits α et B, ont obtenu çà et là des résultats étranges. Ils regardent comme des interpolations les douze derniers versets du chap. XVI^e de S. Marc, la note de S. Luc relative à la sueur de sang et à l'apparition de l'ange (Luc. XXII, 43-44 : voyez nos *Essais d'exégèse*, Lyon 1884, p. 404 et ss.), l'épisode de la femme adultère (Joan. VII, 53-VIII, 11). Et pourtant le *Codex B*, malgré sa valeur réelle, fourmille d'erreurs manifestes : dans les seuls évangiles, il omet plus de 2550 fois des mots, ou même des phrases entières (330 fois dans S. Matthieu, 365 dans S. Marc, 439 dans S. Luc, 357 dans saint Jean, le reste pour les autres livres du N. T.). Il y a donc vraiment là « une adulation servile » pour ces deux manuscrits, aux dépens des autres. D'autres critiques retranchent du texte sacré les passages Luc. XXIII, 34 ; Joan. V, 3-4 ; Joan. XXI, etc. Même parmi les protestants, il y a de nos jours un heureux mouvement de réaction contre ces fâcheuses tendances. Voyez Scrivener, *A plain Introduction to the criticism of the New Testament*, Londres, 1883 (3^e édit.) ; Miller, *A Guide to the textual criticism of the New Testament*, Londres, 1886 ; P. Martin, *Introduction à la critique textuelle du Nouv. Test.*, Paris 1882 ; Mac Clellan, *The New Testament of our Lord and Saviour Jesus Christ*, Londres 1875, t. I, p. VII et ss. Non qu'il faille regarder le *Textus receptus* comme absolument parfait ; mais on aurait grand tort, d'autre part, à vouloir le bouleverser tout entier, comme on a essayé de le faire récemment. Pour les autres éditions imprimées du texte des évangiles et du Nouveau Testament, voyez Cornely, *Historica et critica Introductio in utriusque Testamenti libros sacros*, t. I, p. 305 et ss.

(5) Voyez notre commentaire, p. 71.

(6) Joan. III, 13. Voyez notre commentaire, p. 50-51.

Y a-t-il à hésiter? l'évidence n'est-elle pas pour l'authenticité? Et pourtant divers critiques sacrifient ce passage (1)!

§ X. — LES ÉVANGILES ET LA CRITIQUE RATIONALISTE.

Nous n'avons à nous occuper que d'une façon très succincte de ce triste sujet, qui ne nous concerne pas directement. Au reste, les bonnes expositions et les excellentes réfutations ne manquent pas (2). Ajoutons que, le plus souvent, l'exposition claire et nette de la vérité suffit pour prévenir la plupart des objections et pour les réduire à néant. C'est ce principe qui nous a servi habituellement de règle dans nos quatre volumes de commentaires.

Les attaques du rationalisme contre les évangiles remontent à la seconde moitié du XVIII^e siècle. En voici les principales phases.

1^o Elles commencèrent par les grossières impiétés des déistes anglais, bientôt accompagnées des injures non moins triviales, soit des encyclopédistes français, soit de quelques libres-penseurs allemands. John Toland, Tindal et Woolston en Angleterre, Voltaire en France, Lessing et Reimarus en Allemagne, se distinguèrent entre tous dans cette guerre brutale, où la mauvaise foi n'est pas moins que la vulgarité des procédés (3). « Jésus-Christ était un visionnaire; les apôtres, des imposteurs; les premiers chrétiens, des fanatiques. Les faits évangéliques avaient été inventés par un sacerdoce ambitieux, rédigés par des faussaires, et crus par des imbéciles. Voilà, sans les voiler sous la phrase, les aménités des incrédules du XVIII^e siècle à l'égard de cette primitive Eglise, dont le touchant souvenir charmera éternellement les consciences chrétiennes... Un mot sans cesse répété, celui d'*imposture*, expliquait l'Evangile. La naissance de Jésus-Christ d'une vierge était une imposture; la vie miraculeuse du Sauveur, une imposture; sa résurrection, une imposture; la divine mission des apôtres, scellée par le miracle de la Pentecôte, une imposture » (4).

Le scandale fut tel, que des hommes du calibre de Jean-Jacques Rousseau se crurent obligés de protester publiquement. C'est ce qui nous a valu les paroles célèbres : « La majesté de l'Evangile m'étonne; sa sain-

(1) C'est avec une vive tristesse que nous voyons des interprètes catholiques suivre les critiques protestants et rationalistes sur cette voie dangereuse, et dépouiller les évangiles ou les autres écrits du Nouveau Testament, sans raison suffisante, de quelques-unes de leurs plus belles perles.

(2) Voyez surtout Dehaut, *L'Evangile expliqué, défendu, médité*, t. I, p. 94 et ss. de la 4^{me} édit.; E. H. Plumptre, *Christ and Christendom*, Londres 1867, p. 328 et ss.; Mgr. Meignan, *Les Evangiles et la critique au XIX^e siècle*, p. 3 et ss. de la 1^{re} édit.; F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, t. I, p. 1-115 de la 4^e édition; Cornely, *Historica et critica Introductio in utriusque Testamenti libros sacros*, t. I, p. 712 et ss. On trouvera une bibliographie assez complète du sujet dans O. Zöckler, *Handbuch der theologischen Wissenschaften*, t. I, p. 480 et suiv. de la première édition.

(3) M. Vigouroux en retrace admirablement l'histoire. Voyez *la Bible et les découvertes modernes*, t. I, p. 1-24, et surtout *Les Livres saints et la critique rationaliste*, t. II, p. 212 et ss.

(4) Mgr. Meignan, *Les Evangiles et la critique au XIX^e siècle*, p. 4 et 25.

teté parle à mon cœur... Ce n'est pas ainsi qu'on invente ; l'inventeur serait plus étonnant que le héros ».

Malheureusement, un grand mal fut produit, et beaucoup niaient la divinité de Jésus-Christ, tout en reconnaissant au Sauveur les titres de grand homme et de moraliste distingué.

2^o Avec Semler (1), qui est regardé comme le père du rationalisme proprement dit, la question évangélique subit une certaine transformation. Jésus et ses apôtres cessèrent d'être regardés comme des imposteurs vulgaires ; toutefois, on ne craignit pas d'affirmer qu'ils s'étaient « accommodés » — ce fut le mot reçu — aux idées, même fausses, de leurs contemporains, dans l'espoir de les amener ainsi plus aisément à un état supérieur de sainteté. Par exemple, c'est par une accommodation de ce genre que Jésus consentit à passer pour le Messie.

En réalité, l'imposture serait-elle beaucoup moins grande ?

3^o Vint ensuite — car cela même parut trop fort et absolument injustifiable, — le système de l'interprétation naturelle, dont Paulus (2) fut le principal coryphée.

Pas de miracle, pas de surnaturel dans l'Évangile, bien entendu ; d'ailleurs, aucune de ces écoles n'en veut, et elles ne diffèrent guère les unes des autres que par les méthodes qu'elles emploient pour exclure cet élément (3). D'un autre côté, pas d'imposture ni de fraude. Seulement, les évangélistes ont parlé la langue imagée et exagérée de l'Orient ; il nous appartient à nous, Occidentaux, de traduire leurs récits dans notre idiome plus simple, c'est-à-dire, de réduire à leurs justes proportions ces miracles apparents.

Tel est le principe. On prend donc les faits l'un après l'autre, pour en écarter les détails trop « orientaux », et pour les ramener à leur *substratum* primitif.

A quelles curieuses découvertes l'on arrive de cette sorte ! Les pasteurs de Bethléem virent un simple feu follet, et ils crurent que c'étaient des anges. Les ressuscités de l'évangile n'étaient pas morts, mais seulement en léthargie ; Jésus lui-même fut ramené à la vie par les aromates dont on avait entouré son corps. « Les commentateurs de S. Jean disent que, aux noces de Cana, Jésus changea l'eau en vin. Erreur d'interprétation ! C'était l'usage, chez les juifs, d'offrir pour cadeaux de noces aux nouveaux mariés des présents de vin ou d'huile. Jésus ayant amené à Cana, sans qu'ils fussent invités, cinq nouveaux disciples qu'il venait d'attacher à sa personne, prévint qu'on serait à court de vin, et il en fit apporter en quantité. Cependant, *par plaisanterie*, il tint son présent caché jusqu'au mo-

(1) Mort en 1791. Parmi ses ouvrages, ceux qui nous concernent sont intitulés : *Apparatus ad librorum Novi Testamenti interpretationem*, 1767 ; *Freimüthige Briefe zur Erleichterung der Privatreligion der Christen*, 1784.

(2) Professeur à l'université d'Heidelberg, mort en 1851. Il a exposé et appliqué ses principes dans les deux ouvrages suivants : *Leben Jesu*, 1878 ; *Exegetisches Handbuch über die drei ersten Evangelien*, 1830-1833. Voyez Vigouroux, *Mélanges bibliques*, Paris 1882, p. 165 et ss.

(3) « Nous maintiendrons ce principe de critique historique, qu'un récit surnaturel ne peut être admis comme tel, qu'il implique toujours crédulité ou imposture ». E. Renan, *Vie de Jésus*, p. LV.

ment où le vin manqua. Alors il fit verser de l'eau d'une cruche pour s'amuser ; mais le vin se trouva dans les autres cruches où il avait été mis. La gloire qu'il en retira, comme dit S. Jean, fut sa réputation de bonne humeur » (1). De même, ou à peu près, pour les multiplications des pains, etc.

Comme Strauss se moque, et à bon droit, de ces puérités, qui sont aujourd'hui presque complètement oubliées (2) :

4^e Le système du *mythe*, inauguré par Eichhorn, Vater, de Wette, etc., pour l'Ancien Testament (3), s'est personnifié dans Strauss pour ce qui regarde les évangiles (4). Des volumes pleins de science, ou plutôt d'une « érudition indigeste » (5), témoignant aussi d'une hardiesse effrontée (6), développent les idées suivantes, que le Dr Luthardt a groupées habilement dans son excellente réfutation : *Les historiens modernes de la vie de Jésus* (7). « Que savons-nous maintenant de Jésus ? Extrêmement peu. Avant tout, nous savons ceci, que dans sa personne et dans son œuvre il n'y avait ni surnaturel, ni miracle, et cette négation est le point fondamental. En ce qui concerne son côté positif, nous devons avouer qu'il est peu de grands hommes de l'histoire sur lesquels nous soyons aussi imparfaitement renseignés que sur Jésus (8). Combien plus nette et plus distincte nous apparaît la figure de Socrate, qui pourtant est de quatre siècles plus éloignée ! C'est étonnant. Personne n'a fait sur les hommes une impression aussi profonde que Jésus ; personne n'a laissé des traces de son activité aussi durables que les siennes ; et il est celui sur le compte duquel on a le moins de renseignements ; et cependant, il n'appartient pas aux temps nébuleux de l'antiquité, mais aux temps sereins de l'histoire. La faute en est aux évangélistes ; ils ont laissé envahir sa biographie de tant de formations mythiques, qu'elle en est entièrement voilée, et même effacée » (9).

Mais, en revanche, le Christ des évangiles est presque entièrement idéal ; sa vie n'est guère composée que de fictions. Car voilà, au fond, ce que Strauss et ses adeptes entendent par le mot *mythe* (10). « Le mythe est, comme l'apologue, le fruit de l'imagination ; mais il en diffère en ce

(1) Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, t. I, p. 36.

(2) Cf. Cornely, *l. c.*, p. 719.

(3) *Ibid.*, p. 719-720.

(4) Voyez F. Vigouroux, *Les Livres saints et la critique rationaliste*, t. III, p. 432 et ss.

(5) Mgr Meignan, *l. c.*, p. 15.

(6) Les plus célèbres sont *Das Leben Jesu kritisch bearbeitet*, 1^{re} édit., 1835-1836, traduit en français par M. Littré sous le titre de *Vie de Jésus ; Das Leben Jesu für das deutsche Volk bearbeitet*, 1863 ; la *Nouvelle vie de Jésus*, trad. franç.

(7) *Conférence sur les écrits de Strauss, Renan et Schenkel*, trad. de l'allemand par Ph. Corbière, Paris 1865.

(8) « Si ei (Strauss) fides esset adhibenda, nihil aliud omnia evangelia nos docerent, nisi certum aliquem Judæum, Jesum Nazarethanum, ab Joanne quodam baptizatum, Palæstinam cum discipulis quibusdam peragrasse, ut ad regnum messianicum populum invitaret ; at quum Phariseorum doctrinas impugnasset, illorum odio et invidiæ eum succubuisse et in crucem actum esse ». Cornely, *loc. cit.*, p. 720.

(9) Pages 26-27.

(10) Du grec *μῦθος*, fable, légende.

point, qu'il est une sorte d'incarnation des idées populaires, à un moment donné. Les aspirations d'une époque, sa manière de concevoir les choses, ses désirs et ses idées prennent un jour un corps, son idéal se personifie dans un être ou dans un récit imaginaire : voilà le mythe. Ce n'est pas l'écrivain qui nous le raconte qui en est le créateur, ce n'est pas non plus tel ou tel individu isolé ; non ! C'est une création collective, anonyme, spontanée, inconsciente, dans laquelle chacun a fourni quelque trait, quelque élément, sans qu'il soit possible de départir à chacun la part qui lui revient. C'est de cette manière que les évangiles ont été composés par l'imagination populaire, avant d'être écrits par les quatre évangélistes... Les apôtres annoncent au monde que leur maître crucifié est sorti vivant du sépulcre au troisième jour. De deux choses l'une, disait la critique ancienne : ou bien l'évènement a réellement eu lieu, ou bien il n'a pas eu lieu ; dans le premier cas, les apôtres ont dit la vérité ; dans le second, ils ont menti. Selon la critique nouvelle, d'après Strauss, il y a un milieu entre les deux membres du dilemme, entre la réalité du fait et la fourberie des disciples de Jésus : c'est le mythe. La supposition de la réalité du fait n'est pas admissible, à cause de l'impossibilité du miracle. Celle de la fourberie est discutable. Qui nous prouve que les apôtres ont dû savoir que Jésus n'était pas ressuscité ? Qui nous prouve que l'imagination populaire n'avait pas imaginé réellement le mythe de la résurrection du Messie, et que les apôtres n'ont pas cru sincèrement au mythe ? Ils peuvent ainsi avoir agi et parlé en toute honnêteté, et nous voyons disparaître de la sorte la contradiction insupportable entre un mensonge conscient et une foi assez ardente pour changer la face du monde. D'après la croyance de l'Eglise, Jésus est revenu miraculeusement à la vie ; d'après l'opinion des déistes, comme Reimarus, son cadavre a été dérobé par les disciples ; d'après l'exégèse des rationalistes, comme Paulus, Jésus n'était mort qu'en apparence, et il est revenu naturellement à la vie ; d'après Strauss, *c'est l'imagination des disciples qui, sollicitée par leur cœur ému, leur a représenté comme revenu à la vie le Maître qu'ils ne pouvaient se résoudre à croire mort. Ce qui, pendant des siècles, avait passé pour un fait extérieur, envisagé comme merveilleux d'abord, puis comme frauduleux, et enfin comme simplement naturel, est aujourd'hui rangé parmi les phénomènes de la vie de l'âme, redevient un fait purement psychologique* (1), le produit de l'imagination populaire, un mythe » (2).

* Pour tout résumer en quelques mots, les espérances et les désirs des hommes, leur respect comme leurs craintes, ont toujours eu une tendance à se transformer en mythes. Ainsi, au premier siècle de notre ère, les juifs attendaient un Messie ; vers ce même temps apparut un maître, Jésus, qui semblait réaliser tous leurs souhaits. Son nom devint aussitôt le centre autour duquel se groupèrent tous les désirs, toutes les imaginations : désirs et imaginations qui ne tardèrent pas à prendre la forme sous laquelle ils nous été conservés dans les Evangiles (3).

(1) Les paroles soulignées sont celles du Dr Strauss lui-même.

(2) F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, t. I, p. 61 et suiv.

(3) Voyez Plumptre, *Christ and Christendom*, p. 333.

Monstrueux système, en vérité, qui souleva de tous côtés des protestations, même dans l'Allemagne protestante et rationaliste. Nous lui devons les beaux ouvrages de Néander (1), de J.-P. Lange (2), d'Ebrard (3), de Tholuck (4), sur les saints Évangiles. Mais on frémit vraiment, quand on pense à tout ce qu'il y a d'habilement satanique dans les attaques de Strauss, et au mal qu'elles auraient pu produire sur des esprits légers ou mal disposés.

5° L'hypothèse dite des *tendances* apparut quelque temps après Strauss, avec son contingent spécial de négations et son nouveau mode d'attaque. Elle eut pour principal auteur Ferdinand-Christian Baur (5), chef de la fameuse école de Tubingue, et, pour principaux adeptes, quelques-uns des disciples du maître, tels que Schweigler, Zeller, Ritschl, Hilgenfeld, Volkmar, Kœstlin, etc. (6). Ils admettent, à part les miracles, le caractère historique de la plupart des faits racontés dans l'évangile, et la réalité de l'enseignement de Jésus ; mais, suivant eux, les évangiles doivent leur origine, comme la plupart des autres écrits du Nouveau Testament, à des luttes intestines qui auraient mis l'Eglise naissante à deux doigts de sa perte.

Laissons encore la parole à M. Vigouroux : « L'idée fondamentale de la critique de Baur, celle qui lui a fait son nom, c'est qu'il a existé deux partis opposés au sein du christianisme primitif, l'ébionitisme, ou *pétrinisme*, dérivé de l'essénisme, et le *paulinisme*. L'antagonisme entre les partisans de Pierre et les partisans de Paul, voilà la clef qui ouvre toutes les portes fermées jusque-là à l'intelligence critique ; voilà la solution de tous les problèmes des origines chrétiennes.... Les évangiles sont le reflet, non pas de l'objet qu'ils retracent, mais des *tendances* belliqueuses ou conciliatrices de leurs auteurs. Ils nous racontent moins l'histoire de Jésus que celle de l'Eglise et des théories diverses de chaque fraction de l'Eglise sur son fondateur » (7).

Ainsi, comme nous l'avons dit ailleurs (8), S. Matthieu, d'après ce système, aurait écrit un évangile pour soutenir la faction judaïsante, ou le

(1) *Vie de Jésus*, traduite de l'allemand sur la 4^e édit., par Pierre Goy, Paris 1852. Néander était un juif converti.

(2) *Das Leben Jesu nach den vier Evangelien dargestellt*, Heidelberg, 1844-1848.

(3) *Wissenschaftliche Kritik der evangelischen Geschichte*, Francfort-sur-le-Mein, 1842. Lire surtout la page 115, intitulée : « Recette pour composer une vie de Jésus à la manière de Strauss ».

(4) *Essai sur la crédibilité de l'histoire évangélique, en réponse au Dr Strauss*, traduction abrégée et annotée par le P. de Valroger, Paris 1847. Voyez aussi J. Sepp, *Das Leben Christi*, Ratisbonne 1843-1846, dont M. Ch. Sainte-Foi a donné une traduction abrégée (*La vie de N.-S. Jésus-Christ*, Paris 1854) ; du même, *Jésus-Christ, Etude sur sa vie et sa doctrine dans leurs rapports avec l'histoire de l'humanité*, Bruxelles 1866.

(5) Mort en 1860. Voyez S. Berger, *Origines de l'Ecole de Tubingue et ses principes*, Strasbourg 1867.

(6) Voyez F. Vigouroux, *Les Livres saints et la critique rationaliste*, t. II, p. 446 et ss. ; Ebrard, *Wissenschaftliche Kritik der evangel. Geschichte*, p. 810 et ss. ; notre *Commentaire sur l'Evangile selon S. Jean*, p. xxxiv et ss.

(7) *La Bible et les découvertes modernes*, t. I, p. 79 et 80 de la 4^e édit.

(8) *Commentaire sur l'évangile selon S. Marc*, p. 10.

parti des *Pétriniens* ; un autre, un peu plus tard, se serait jeté dans la mêlée avec l'évangile qui porte le nom de S. Luc, en vue de défendre la faction libérale ou *paulinienne*. L'évangile selon S. Marc tendait la main aux deux partis hostiles, afin de ménager entre eux une réconciliation.

Voilà dans son essence le système des *tendances*, qui n'est pas moins en contradiction avec l'histoire que tous ceux qui l'avaient précédé.

6° Ce ne sont plus des écoles proprement dites, mais de simples nuances divergentes, que représentent les noms d'Ewald, de M. Renan, de Schenkel, de Keim, de l'auteur de l'*Ecce homo*, de Volkmar, etc.

Le D^r Ewald (1), si heureusement doué sous le rapport exégétique, mais dont la hardiesse et les idées rationalistes ont gâté en grande partie le talent, s'est surtout occupé de l'Ancien Testament. Néanmoins, son *Histoire du peuple d'Israël* l'amena plus tard à s'occuper de la vie de Jésus, à laquelle il a consacré un volume entier (2), indépendamment du livre sur les évangiles dont il a été question plus haut (3). Naissance tout humaine de son héros, et, néanmoins, la résurrection jusqu'à un certain point ; réalité du miracle de Cana, de plusieurs des guérisons évangéliques, etc. : on le voit, singulier mélange du divin et de l'humain dans N.-S. Jésus-Christ.

M. E. Renan a été jugé depuis longtemps comme critique. Simple « écho » de la « voix » allemande (4), et cependant maltraité par ses bons amis d'Allemagne, aux inventions desquels il avait « donné quelque lustre » (5), grâce à la souplesse et au coloris de son langage ; traité par eux de « dillettante sentimental » (6) ; à la remorque de tous et en contradiction avec tous ; poussant la mobilité et la versatilité au point de ne pouvoir se mettre d'accord avec lui-même.

Les rationalistes l'ont jugé avec plus de sévérité peut-être que les catholiques. « L'ouvrage (7), tel qu'il est composé, fait peu d'honneur au pays qui l'a produit, et il ne pouvait guère sortir autre chose du milieu où il a été conçu ». Ces paroles d'Ewald sont peu flatteuses pour la science française ; elles sont moins flatteuses encore pour M. Renan. Keim frappe plus fort et moins délicatement, s'il est possible : « Le livre de M. Renan est avant tout un livre parisien, un produit superficiel ; il est nul pour le savant, qui ne saurait rien y trouver à son usage » (8). Sans doute, un grand scandale a été produit ; mais il y a eu aussi, en raison même de l'énormité du scandale, un heureux mouvement de réaction, qui a donné naissance, non seulement à de nombreuses brochures, auxquelles on a dû de voir

(1) Mort en 1875.

(2) *Geschichte Jesu und seiner Zeit*, 1855.

(3) Page 45, note 2.

(4) Mgr Meignan, *L'évangile et la critique au XIX^e siècle*, p. 5.

(5) Fouard, *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, t. I, p. x de la 2^e édit.

(6) Hagenbach, *Encyclopædie und Methodologie der theologisch. Wissenschaften*, p. 206, 8^e édit.

(7) *Vie de Jésus*, Paris 1863.

(8) Voyez Mgr Meignan, *M. Renan réfuté par les rationalistes allemands*, Paris 1863.

immédiatement la faiblesse de cette *Vie* fantaisiste (1), mais à des ouvrages de longue haleine, attrayants et solides tout ensemble, qui contribueront longtemps à faire connaître et aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ, beaucoup plus que M. Renan n'a réussi à le faire blasphémer (2).

Qu'il suffise de citer les titres des ouvrages des D^{rs} Schenkel, Seeley, Keim, dont il faudrait parler trop longuement, si nous voulions analyser ce qu'ils contiennent de spécial en fait d'erreur (3). Au surplus, rien de bien nouveau, rien de caractéristique : c'est plutôt de l'éclectisme, formé d'emprunts aux quatre grands systèmes qui ont été décrits plus haut : système du grossier blasphème, système de l'explication naturelle, système du mythe, système des tendances (4).

7^o Évidemment, ce n'est pas ici le lieu de réfuter en détail toutes les attaques dirigées contre les évangiles (5). Nous nous bornerons donc, d'une part, à rappeler quelques principes ; d'autre part, à insérer quelques bonnes et belles citations qui développeront les principes.

a) Ces divers systèmes sont psychologiquement impossibles. Ils mettent tous un roman quelconque à la place de l'histoire véritable ; car comment expliquer, si les évangiles sont d'une manière ou de l'autre remplis de faussetés, le prompt et universel établissement de l'Eglise, sa durée, le témoignage des martyrs ?

Ces divers systèmes se contredisent l'un l'autre, et ils ont réussi merveilleusement à se renverser l'un l'autre, tandis que les évangiles demeureront à tout jamais.

Ces divers systèmes ont l'arbitraire pour base, et ils ont tous un point de départ absolument opposé à la vraie science ; nous voulons dire, la négation absolue, *a priori*, du surnaturel.

Ces divers systèmes ne tiennent aucun compte de la saisissante harmonie qui règne entre les évangiles et les prophéties de l'Ancien Testament

(1) Voyez en la liste assez complète dans l'opuscule de Luthardt, *Les histoires modernes de la vie de Jésus*, p. 85-87 de la traduction française.

(2) Il nous est particulièrement agréable de citer ici, quoiqu'elles soient partout connues, les deux biographies du divin Maître composées par M. Fouard (*La vie de N.-S. Jésus-Christ*, déjà trois éditions), et par M. Le Camus (*La vie de N.-S. Jésus-Christ*, 2^e édition en 1887). — *Jésus-Christ*, tome II du *Christianisme et les temps présents* de Mgr Bougaud, est un ouvrage écrit avec tout le charme qui caractérise cet illustre prélat. C'est aussi pour réfuter indirectement M. Renan que M. de Pressensé a composé le beau volume intitulé : *Jésus-Christ, sa vie, son temps, son œuvre*, Paris 1865, malheureusement entaché de graves erreurs dogmatiques.

(3) D. Schenkel, *Das Charakterbild Jesu*, 1864 ; Seeley, *Ecce homo*, Londres 1866 (ce volume, dont le seul titre marque le but, parut d'abord sous l'anonyme) ; Keim, *Geschichte Jesu von Nazara*, 1867-1872 ; G. Volkmar, *Jesus Nazarenus und die erste christliche Zeit nach den Schriftzeugen des ersten Jahrhunderts*, Zurich 1881-1882.

(4) Nous ne mentionnerons que pour mémoire les grossières conceptions du juif Salvador (*Jésus-Christ et sa doctrine, histoire de la naissance de l'Eglise...* Paris 1838), de M. Jules Soury (*Jésus et les évangiles*, Paris 1878) et de M. Havet (*Revue des deux Mondes*, 1^{er} avril 1881 ; puis *Revue nouvelle*, 1881). Jésus aurait été, d'après le premier, un démagogue réformateur au sein du judaïsme ; d'après le second, un simple halluciné ; d'après le troisième, un être créé à peu près de toutes pièces par les évangélistes. Voyez nos *Essais d'exégèse*, Lyon, 1884, p. 129 et ss.

(5) Voyez les beaux ouvrages de M. Vigouroux, de Mgr Meignan, de M. Wallon, mentionnés à plusieurs reprises, et les traités de *Vera Religione* dans les cours dogmatiques.

relatives au Messie, c'est-à-dire, entre la période d'accomplissement et la période de préparation, entre la réalité et la figure (1).

b) Maintenant écoutons. Les porte-parole appartiendront à toutes les catégories religieuses ; leur accord surprenant n'en aura que plus de force.

« Que peuvent importer à l'homme sérieux le Christ selon Seeley, Keim, Renan, Schleiermacher, Strauss et Paulus, quand nous avons le Christ selon l'Evangile ? Il en est d'une biographie comme d'une peinture. La mieux venue pour la famille et pour le public est, non pas celle où l'homme de génie met une idée personnelle, mais celle où la vérité et l'exactitude créent la ressemblance. En somme, après tant d'efforts de la science au service de la libre pensée, quels sont les résultats acquis par la critique négative ? Remontez à un siècle d'ici, et voyez. Eichhorn a tué Reimarus, l'inconnu des *Fragments de Wolfenbüttel* ; Paulus a tué Eichhorn ; Strauss a tué Paulus ; Baur a tué Strauss, laissant à Renan et à Keim le soin d'achever sa sépulture. Depuis, tant d'autres ont tué M. Renan, et la chaîne se déroulera dans l'avenir comme dans le passé, sans autres variantes. C'est l'histoire des faux témoins qui se contredisaient au tribunal de Caïphe : *Multi testimonium falsum dicebant adversus eum, et convenientia testimonia non erant* » (2).

« Oui le caractère du Christ dépasse absolument le domaine de ses apôtres ; et c'est pourquoi je le crois vrai » (3).

« Je tiens les Evangiles pour authentiques ; car il s'y fait sentir l'éclat d'une grandeur qui émanait de la personne du Christ, et qui est d'un genre divin comme jamais le divin n'est apparu sur la terre » (4).

« Je me fais fort de montrer que le caractère du Christ des Evangiles est parfaitement réel et constant dans tous ses traits essentiels, et qu'en même temps c'est un caractère si particulier, si individuel, qu'il ne saurait avoir été inventé par le génie d'aucun auteur, encore moins par ce qu'on appelle la conscience d'un siècle. Et si le caractère peint dans les Evangiles est réel et historique, comment pourrait-on ne pas admettre que les Evangiles sont dignes de foi » (5) ?

« Cela n'a pas pu être inventé ; aucun homme naturel n'en était capable » (6).

« Quand un si grand nombre de théologiens libres-penseurs me certifient qu'ils ne sont mus que par l'intérêt historique, je me garde bien de les croire, attendu que cette position n'est ni louable, ni même possible. Quand on écrit sur les pharaons, on peut être mu par un intérêt historique ; mais le christianisme est une force tellement vivante, il renferme de telles conséquences pour les temps présents, qu'il faudrait n'être

(1) Voyez notre *Idee centrale de la Bible*, Lyon 1888.

(2) Le Camus, *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, t. I, p. xix de la 2^e édit. Voyez Mgr Meignan, *loc. cit.*, p. 2¹.

(3) Channing, *Essai sur le caractère du Christ*, p. 194.

(4) Goethe, *Entretiens avec Eckermann*, t. III, p. 371.

(5) Seeley, *Ecce Homo*, cité par Mgr Bougaud, *Jésus-Christ*, p. 131-132 de la 4^e édition.

(6) Niebuhr, *Lebensnachricht.*, t. I, p. 470.

qu'un chercheur idiot (*sic*) pour ne décider cette question qu'au point de vue de l'histoire » (1).

« Ni un écrivain, ni plusieurs, s'entendant ou ne s'entendant pas, n'auraient pu créer un caractère qui dépasse si complètement et si absolument les données de l'esprit humain ; et on veut qu'il soit sorti de l'incubation lente, profonde, inconsciente du peuple ! Le plus beau livre qui ait jamais éclairé, consolé, enchanté l'humanité, aurait été créé par tout le monde, c'est-à-dire par personne ! Cette figure que nul pinceau, fût-il tenu par la main magistrale d'un Raphaël, d'un fra Angelico, d'un Léonard de Vinci, d'un Van Eyck, n'a pu embellir, qui reste plus belle que la beauté, se serait faite toute seule ! Elle serait sortie, par embellissements successifs, du cœur et des entrailles des premières communautés chrétiennes ! Mais on me permettra de poser ici une seule question : Ces communautés, qui les a faites ? Comment sont-elles devenues chrétiennes ? N'est-ce pas le Christ connu, aimé, adoré comme Dieu et comme homme, qui a fait le peuple chrétien ? Alors, comment est-ce donc le peuple qui a fait le Christ » (2) ?

« Nous disons (3) que si, dans les actes de Jésus, il n'y avait rien eu qui dépassât l'expérience de tous les jours, son histoire n'en deviendrait que plus incompréhensible. Ses prédications morales eussent-elles été, par impossible, dix fois plus saisissantes et plus sublimes qu'elles ne le sont en effet, elles n'auraient certainement pas produit à elles seules ce mouvement extraordinaire, dans une population si peu préparée à s'en pénétrer, si peu à même de les apprécier à leur juste valeur, si incapable d'en mesurer la portée. Il fallait bien à ces masses quelque autre chose qui les soulevât, qui les entraînaît, qui ne risquât pas de s'évanouir dans leur esprit mal affermi encore, lorsque une catastrophe inattendue semblait devoir provoquer une réaction funeste et définitive.

» A moins de dire que tout ce que nos Évangiles racontent de l'enthousiasme du peuple, de ses jugements, de ses velléités politiques surtout, à propos de la personne du prophète de Nazareth, n'est que fable et mensonge, il faut bien qu'il y ait eu là un autre élément encore, un mobile tout nouveau, nous voudrions dire un ressort palpable, qui ait donné l'impulsion dans une sphère où la puissance des idées n'est pas ordinairement la plus grande. Qui ne songerait ici tout d'abord à ces guérisons nombreuses qui forment, à côté de la partie didactique, le vrai fonds de l'histoire de Jésus ? Oserait-on dire qu'il a pu, en se donnant de son chef des airs de thaumaturge, audacieusement abuser de la crédulité de son entourage ? Pour des moyens si mesquins, si indignes, son but était bien trop grand et trop pur. Et si, d'autre part, on voulait se retrancher derrière la supposition que cette même crédulité a pu se méprendre sur la nature des effets produits, ou que la renommée a pu en exagérer les

(1) Strauss, cité par O. Zöckler, *Handbuch der theologischen Wissenschaften*, t. I, p. 467 de la 1^{re} édition.

(2) Mgr Bougaud, *Jésus-Christ*, p. 632-633 de la 4^e édition.

(3) E. Reuss, *Histoire évangélique: Synopse des trois premiers évangiles*, Paris, 1876, p. 108-111.

proportions, il ne faut pas perdre de vue qu'à mainte époque de l'histoire chrétienne, des phénomènes analogues se sont produits, en relation intime avec de grands mouvements religieux, et dans des circonstances où les témoignages des contemporains ne sauraient être écartés par la question préalable...

» Mais il y a encore à faire valoir une autre considération en faveur de nos écrivains. Il est de toute évidence qu'ils ne racontent que ce qu'on croyait de leur temps. Ils n'ont pas inventé les faits qu'ils relatent. Ce ne sont point eux qui ont pris l'initiative de la foi et de la tradition de l'Eglise. Celle-ci a existé avant leurs écrits, et elle a existé, en partie du moins, parce qu'elle croyait à ces faits. Or une institution comme l'Eglise ne peut pas avoir pour base une simple illusion. Nous pourrions dire que nos Evangiles, dans leurs premières ébauches, sont trop rapprochés de l'époque de Jésus, pour qu'il y ait de la marge pour une transformation complète, fabuleuse, mythique de son histoire ; mais nous irons bien plus loin : nous dirons que lors même que nous posséderions des livres plus anciens, plus rapprochés encore des événements, il n'est pas probable qu'il nous les représentassent sous un autre jour. De prime abord, la foi des individus, comme celle de la communauté, tout en conservant religieusement ce qui constituait l'essence de l'enseignement du Maître, s'est appuyée sur autre chose encore, sur des faits matériels qui ne risquaient pas de se dissoudre en fumée au contact d'une discussion contradictoire avec ces premiers témoins... Le commentateur n'a donc point la mission, tout aussi peu qu'il en aurait les moyens, de réduire leurs récits à des proportions plus simples, ou, comme on dit, plus naturelles. L'expérience a prouvé que toutes les tentatives de ce genre aboutissent fatalement à des résultats mesquins et invraisemblables » (1).

(1) Il ne faut pas oublier les heureux résultats produits par la violence et la multiplicité des efforts du rationalisme contre les évangiles ; le suivant, par exemple :

« C'est ici qu'il faut admirer cette sainte nouveauté des choses antiques, ce mouvement harmonieux qui amène à chaque siècle le genre de preuves qui lui convient. Autrefois, on ne voyait en Jésus-Christ que le Dieu incarné. Les beautés humaines de son esprit, de son cœur, de son caractère, se perdaient dans les splendeurs de sa divinité. Voilà qu'aujourd'hui on écarte du doigt ces auréoles, ces nuages d'encens. Une foi affaiblie, une critique irrévérencieuse ne veulent plus voir en Jésus-Christ que l'homme. Vous croyez que Jésus-Christ va disparaître. Il apparaît plus beau. Nul siècle n'a connu la beauté humaine de Jésus-Christ comme le nôtre. Cherchez dans Bossuet ; il la soupçonne à peine. Cherchez dans S. Thomas, dans S. Augustin, dans les anciens ; vous trouverez quelques pieux commentaires, quelques effusions mystiques sur cette parole : « Il a été le plus beau des enfants des hommes ». Mais une étude scientifique sur les beautés d'esprit, de cœur, de caractère, qui sont en Jésus-Christ, notre siècle seul l'a essayée. Tout le monde y a mis la main, les protestants avec autant de bonheur quelquefois et d'éloquence que les catholiques, et les incrédules eux-mêmes avec un accent qui a étonné et touché. L'œuvre commence à peine, et déjà cette étude a créé une sorte d'enthousiasme pour la personne de Jésus-Christ au cœur même de ceux qui n'ont plus de foi. Jésus-Christ y protège, du sentiment exquis de sa beauté, la Religion défaillante. Et si, dans ces dernières années, un roman coupable, aujourd'hui oublié, a pu un instant séduire quelques âmes, c'est qu'à travers les outrages et les soufflets sacrilèges apparaissait encore quelque ombre de l'admirable beauté ». Mgr Bougaud, *le Christianisme et les temps présents*, t. I, p. 54-55 de la quatrième édition.

Parmi les *Vies* de N.-S. Jésus-Christ que ce mouvement rationaliste nous a values de la

§ XI. — DIVINITÉ DES ÉVANGILES (1)

Comme les autres parties de l'Ancien et du Nouveau Testament, les Évangiles sont divins parce qu'ils sont inspirés : *Deum habent auctorem*, ainsi que s'exprime le Concile du Vatican (2). Le Concile de Florence avait dit avec moins de concision : *Firmissime credit, profitemur et prædicat* (Sacrosancta Romana Ecclesia) *unum verum Deum, Patrem et Filium et Spiritum Sanctum, esse omnium visibilium et invisibilium creatorem... Unum atque eundem Deum Veteris et Novi Testamenti, hoc est Legis, et Prophetarum, atque EVANGELII profiteamur auctorem* (3).

Nous n'avons pas, ici, à insister sur cette thèse, qui est avant tout dogmatique. Il nous a paru bon, néanmoins, surtout à cause de l'importance spéciale qui s'attache à l'histoire évangélique, et aussi à cause des attaques du rationalisme, de rappeler sur ce point quelques-uns des vrais principes.

1^o Tout le monde connaît la célèbre parole de S. Augustin (4) : *Ego... evangelio non crederem, nisi me catholicæ Ecclesiæ commoveret auctoritas*.

Rien de plus fondé que ce paradoxe apparent.

Qui me dira, en effet, que tel ou tel livre est inspiré, par conséquent divin, sinon une autorité infaillible, qui ne saurait ni se tromper, ni me tromper ? Et cette autorité, c'est l'Eglise, ainsi que l'ont enseigné tous les siècles chrétiens (5).

Et rien de plus naturel, puisque l'Eglise est, soit au point de vue du temps, soit sous le rapport de l'autorité, antérieure et supérieure aux évangiles. Elle était fondée et constituée d'assez nombreuses années avant leur apparition ; c'est elle qui les a reçus et conservés comme un dépôt sacré ; elle qui leur a donné et maintenu leur véritable interprétation ; elle qui, en les insérant dans le canon des saintes Ecritures, a proclamé leur inspiration et leur divinité. Et ce fait, tout historique, devient encore

part d'auteurs catholiques, nous citerons encore les suivantes, qui sont excellentes à divers points de vue : H. J. Coleridge, *The Life of our Life*, Londres, 1874 et ss. (le P. Petit en a commencé la traduction sous ce titre : *Histoire de N.-S. Jésus-Christ, ou la Vie de notre Vie*) ; P. Schegg, *Sechs Bücher des Lebens Jesu*, Fribourg en Bri-gau 1874 ; J. Grimm, *Das Leben Jesu nach den vier Evangelien*, Ratisbonne, 1876 et ss. — *Das Leben Jesu* de Bernhard Weiss, Berlin 1882, est d'un rationalisme mitigé, qui a fait regarder l'auteur comme un réactionnaire par les écrivains de son parti.

(1) Voyez H. Wallon, *De la croyance due à l'Evangile*, passim ; Dehaut, *L'Evangile expliqué, défendu, médité*, t. I, p. 143 et ss. de la 4^e édit. ; Ch. Lenormant, *De la divinité du Christianisme dans ses rapports avec l'histoire*, Paris 1869, p. 213 et ss. ; les Introductions générales au Nouveau Testament, aux paragraphes qui traitent de l'inspiration ; les traités dogmatiques *De Scriptura sacra et traditione* (spécialement Franzelin, *Tractatus de divina traditione et Scriptura*, 2^e édit., Rome, 1885), etc. Voyez aussi Westcott, *A General Survey of the History of the Canon of the New Testament*, 2^e édit. Londres 1880.

(2) Sess. III, Constit. dogmat., c. 2. Cf. *Conc. Trident.*, Sess. IV : « Cum utriusque (Testamenti) Deus sit auctor ».

(3) Ap. Pallavicini, *Hist. Conc. Trid.*, t. VI, c. xi, n. 11.

(4) *Contr. Epistol. Manichæi*, v, 6.

(5) *Spiritu Sancto inspirante conscripti...*, tales ipsi Ecclesiæ traditi sunt. *Conc. Vat.*, l. c.

beaucoup plus facile à comprendre, si l'on se souvient que les auteurs mêmes — après Dieu — des Evangiles, avaient directement travaillé à fonder l'Eglise par leur prédication, avant de consigner la vie de Jésus par écrit. « Ceux-là même, dit S. Irénée (1), qui nous ont fait connaître l'évangile, ont d'abord prêché; ensuite, par la volonté de Dieu, ils ont déposé dans les Ecritures le fondement futur et la colonne de notre foi ».

2° Le témoignage général de l'Eglise en faveur de la divinité des Evangiles se décompose, dans le détail, en des milliers d'attestations privées, qui forment l'admirable et solide faisceau de la tradition (2).

Les textes que nous avons allégués, dans nos précédents volumes (3), pour démontrer l'authenticité de chacun des évangiles pris à part, prouvent en même temps leur canonicité, conséquemment leur inspiration. Mais nous en citerons quelques autres encore, qui se rapportent très directement à notre sujet actuel (4).

L'Épître de S. Barnabé (5) : « Attendamus ne forte, sicut scriptum est, multi vocati, pauci electi inveniantur ». — Les mots *ὡς γέγραπται* rattachent de la façon la plus évidente le passage emprunté à S. Matthieu, et, par suite, le premier évangile tout entier, aux livres inspirés et divins.

S. Ignace d'Antioche (6) : « Oportet attendere Prophetis, *præcipue autem Evangelio*, in quo passio nobis ostensa et resurrectio perfecte demonstrata est ». — Voilà les évangiles assimilés aux prophètes, ou plutôt, placés au-dessus des prophètes, dont les écrits étaient regardés comme certainement divins (7).

S. Clément Romain, Basilide, etc., citent çà et là des passages empruntés aux évangiles, avec la mention expresse : *Scriptura dicit, scriptum est*.

Dans le fragment antique attribué, quoique faussement, au prêtre Caius, nous lisons (8) : « Quoique divers principes soient inculqués dans chaque évangile, néanmoins, la foi des croyants demeure la même, puisque tout ce qui concerne la nativité, la passion et la vie (du Sauveur) est raconté par eux tous *uno et principali Spiritu* » (9).

Théonas d'Alexandrie (10) : « Laudabitur interim *Evangelium* et apostolus (c'est-à-dire, le reste du Nouveau Testament) *pro divinis oraculis* ».

(1) *Contr. hæres.*, III, 1.

(2) « La tradition, après avoir distingué, entre les nombreux écrits dont l'objet était de faire connaître les actions et les paroles du Christ, ceux qui portaient le caractère incontestable de l'authenticité, en a protégé la transition à travers les obstacles de tout genre que rencontrent les monuments littéraires ». Ch. Lenormant, *loc. cit.*, p. 213.

(3) Voyez nos introductions particulières aux Evangiles selon S. Matthieu, selon S. Marc, etc.

(4) Voyez Cornély, *Historica et critica Introductio in utriusque Testamenti libros sacros*, p. 153 et ss.; Westcott, *An Introduction to the Study of the Gospels*, p. 413 et ss. de la 5^e édition.

(5) N. 4. Cf. Matth. IX, 13.

(6) *Ad Smyrn.*, 7.

(7) S. Ignace dit encore, *loc. cit.*, 8 : « Confugiamus ad Evangelium, *tanquam ad corporaliter præsentem Christum* ».

(8) Ap. Routh, *Reliquiæ sacræ*, t. IV, p. 3.

(9) D'après le grec, « l'Esprit qui dirige », qui a l'hégémonie.

(10) Routh, *l. c.*, t. III, p. 443.

Théophile d'Antioche (1) : « Etiam de justitia, quam lex præcipit, consentaneæ inveniuntur *Prophetarum et Evangeliorum* sententiæ, quia omnes uno Dei Spiritu pleni locuti sunt ».

Clément d'Alexandrie (2) : « Il n'y a pas de dissonnance, mais une parfaite harmonie, entre la Loi et l'Évangile, car ils procèdent d'un seul et même auteur, Jésus-Christ ».

Origène (3) : « Les récits des évangiles sont des oracles du Seigneur, des oracles très purs, comme l'argent qui a été purifié sept fois au feu ».

Du premier et du second siècle, nous passons tout à coup à ce beau texte de S. Augustin (4), qui est comme un résumé des croyances de la tradition entière : « Cum isti (les prophètes et les apôtres) scripserunt quæ ille (Christus) ostendit ac dixit, nequaquam dicendum est quod ipse non scripserit; quandoquidem membra ejus id operata sunt, quod dictante capite cognoverunt. Quidquid enim ille de factis suis et dictis nos legere voluit, hoc scribendum illis, tanquam suis manibus, inspiravit. Hoc unitatis consortium quisquis intellexerit, non aliter accipiet quod narrantibus discipulis Christi in evangelio legerit, quam si ipsam manum Dei, quam in proprio corpore gestabat, scribentem conspexerit ».

Au reste, N.-S. Jésus-Christ n'avait-il pas, dans les termes les plus solennels, promis une inspiration spéciale à ses apôtres et à ses disciples pour leur prédication, toutes les fois qu'ils auraient à lui rendre témoignage? Matth. x, 19-20 : *Cum autem tradent vos, nolite cogitare quomodo aut quid loquimini; dabitur enim vobis in illa hora quid loquimini. Non enim vos estis qui loquimini, sed Spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis*. Matth. xxviii, 18-20 : *Euntes docete omnes gentes... Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus*. Joan. xiv, 26 : *Paraclitus... Spiritus sanctus... ille vos docebit omnia, et suggeret vobis omnia quæcumque dixero vobis* (5). Cette inspiration ne pouvait manquer aux évangélistes, pour le genre le plus relevé, le plus important de leur ministère.

3° Le culte soit public soit privé des évangiles, depuis les premiers siècles de l'Eglise, est encore une preuve de la croyance à leur inspiration, par conséquent une preuve de leur divinité.

Nous avons relevé à ce sujet un certain nombre de traits archéologiques. Les trouvant ensuite fort bien groupés par M. Martigny, dans son célèbre *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, nous avons voulu rendre un humble hommage à la mémoire de ce savant vénéré, en citant intégralement deux de ses pages (6).

A. *Culte public*. « Le livre des saints Evangiles fut de tout temps dans l'Eglise l'objet d'un culte religieux. Le quatrième concile de Constantinople, Act. x, can. 3, ap. Labbe, t. X, p. 634, ne fit que renouveler la doctrine du deuxième de Nicée, qui elle-même n'était que l'expression de l'esprit primi-

(1) *Ad Athol.*, iii, 12.

(2) *Strom.*, ii, 23.

(3) *De princ.*, iv, 14.

(4) *De consensu evangelistarum*, lib. i, n. 54.

(5) Cf. Joan. xvi, 12-13; Gal. i, 11-12.

(6) P. 299-301, d'après la 2^e édition, Paris 1877. Voyez aussi F.-X. Kraus, *Real-Encyclopædie der christlichen Altertümer*, t. I, p. 406-458.

tif du christianisme, en décrétant qu'on devait rendre au livre de l'évangile le même culte qu'à l'image même de Jésus-Christ. Les Pères mettaient un zèle infini à en conserver le texte dans toute sa pureté et intégrité, et ils en écrivaient souvent des copies de leur propre main. C'est ce qu'on sait en particulier de S. Pamphile (Hier., *De vir. illustr.* LXXV), d'Eusèbe (*ibid.*, LXXXI), de S. Jérôme (*Epist.* VI). Les deux premiers, unis, comme on sait, par les liens d'une étroite amitié, s'associèrent plusieurs fois dans un zèle pieux pour cette œuvre importante. Il nous reste encore aujourd'hui plusieurs manuscrits syriaques et grecs, où sont fidèlement reproduites les souscriptions qu'avaient mises ces deux grands hommes à la fin des exemplaires corrigés par leurs soins* (voyez de Rossi, *Bolletino*, ann. I, p. 67) : *Corrigendo accurate ego Eusebius correxi, Pamphilo collationem instituente; Pamphilus et Eusebius sedulo correxerunt; manu propria sua Pamphilus et Eusebius correxerunt; iterum manu nostra nosmet Pamphilus et Eusebius correximus*, etc.....

» Pour obtenir la correction des copies, on ne reculait devant aucune dépense, ainsi que nous le voyons par les prix marqués à la fin de certains manuscrits plus remarquables (Borgia, *De cruce Velit.*, 183). Dans le principe, chaque évangile était écrit dans un volume à part. S. Jérôme (Honor. Augustod., *Gemm. anim.* lib. II, c. 88) est le premier qui ait formé ce qu'on a appelé depuis un *lectionnaire* et un *évangélaire*, et le pape Damase en prescrivit la lecture pendant la liturgie. Cette lecture se faisait dans toutes les langues parlées par les différentes personnes présentes; à Scythopolis, Procope, qui était lecteur et exorciste (Ruinart, édit. Veron., p. 314), lisait l'évangile en grec et l'expliquait en langue syro-chaldaïque.

» Le plus souvent, on tenait ces livres sacrés dans des bibliothèques spécialement destinées à cet usage; plus tard, on les plaça dans un des *secretaria* qui s'ouvraient des deux côtés de l'autel, dans l'abside (Paulin., *Ep. ad Sev.*, XII). S. Ambroise nous apprend (*Epist.* IV, class. 1), qu'à Milan on les renfermait dans une châsse ornée d'or : *ibi arca Testamenti undique auro tecta, id est doctrina Christi*. Parmi les richesses que le roi Childebart avait apportées d'Espagne, S. Grégoire de Tours (*Hist. Franc.*, I, III, c. 10) compte vingt châsses d'or pur, ornées de perles, et destinées à contenir le livre des Évangiles : *viginti Evangeliorum capsas detulit, ex auro puro ac gemmis ornatas*. Telle est aussi la description qu'il donne d'une cassette du même genre, exécutée par les ordres de la fille de l'empereur Léon : *capsam ad sancta Evangelia recludenda ex auro puro pretiosisque lapidibus præcepit fabricari* (*De glor. confess.*, c. LXIII). Le même usage existait à Rome, car il est dit dans l'Ordre romain (p. 7) que le sous-diacre, ayant fait baiser l'Évangile au clergé et au peuple, le renfermait dans la cassette précieuse que tenait l'acolythe.

» On peut voir dans les monuments liturgiques de tous les rites les cérémonies pleines de respect et de solennité qui présidaient à la lecture de l'Évangile dans la liturgie sacrée. Il nous est impossible d'entrer dans ce détail, si intéressant qu'il soit.

» Dans les conciles, on plaçait l'Évangile sur un trône élevé, couvert de riches draperies, d'où il semblait présider ces saintes assemblées (voyez Martène, *De antiq. Eccl. rit.*, I, II, c. 1, § 9). Une mosaïque du baptistère

de Ravenne nous a conservé la représentation de ce solennel usage. On y voit l'Évangile ouvert, déposé sur un *suggestus* soutenu par quatre colonnes, et de chaque côté, dans une niche absidale, est figurée une chaire épiscopale : c'est l'image abrégée d'un concile (voyez Ciampini, *Vet. mon.*, I, tab. xxxvii).

» Les empereurs chrétiens faisaient placer de même le livre des Évangiles dans les tribunaux, pour rappeler sans cesse aux juges la loi divine, qui est la source et le type de la loi humaine. Les premiers chrétiens avaient coutume de jurer sur les saints Évangiles ; et on connaît la célèbre formule d'anathème DA SCA XPI QUATUOR EVANGELIA (1), qui se lit sur le *titulus* de Bonusa et de Menna illustré par Jacutius (Rome, 1758).

» Avec la paix de l'Église arriva le luxe des manuscrits et des couvertures, nouvelle manière de témoigner la vénération qu'on professait pour la parole du Sauveur. On l'écrivit en lettres d'or et sur des membranes teintes en pourpre ; S. Jérôme et S. Ephrem attestent que les moines du quatrième siècle occupaient leurs loisirs à faire de ces riches copies. Le monastère de S. Dimitri, sur le mont Ossa (ancienne Magnésie), possède un magnifique manuscrit, contenant les quatre Évangiles écrits en lettres d'or sur parchemin, et avec une admirable finesse, orné de miniatures représentant les quatre évangélistes, et enrichi de notes marginales que la tradition attribue à S. Achillios, évêque de Larisse, et l'une des lumières du concile de Nicée (*V. Archives des miss. scient. et litt.*, t. III, p. 250). On montre aussi à la bibliothèque de Munich un évangélaire latin du neuvième siècle, écrit en lettres d'argent sur vélin pourpre.

» On vit des évangélistes revêtus de couvertures où brillaient l'argent, l'or, les pierres précieuses, et d'autres ornés de saintes images sculptées par les plus habiles artistes sur des tablettes d'ivoire ou de bronze. Constantin (Cedren., *In Constantin.*, ann. 21) avait offert à la basilique de Latran les volumes des Évangiles reliés avec une magnificence extraordinaire. La reine Théodelinde fit un don de même nature à la basilique de Monza (Maffei, *Storia diplom.*, p. 319). On voit dans l'ouvrage de Gori (*Thes. diptych.*, t. III et passim) un grand nombre d'ivoires du cinquième et du sixième siècle, couverts de sculptures chrétiennes, et qui ont servi de couvertures à des évangélistes. On se servit même souvent pour cet objet de diptyques consulaires (*V. Ciamp.*, *Vet. mon.*, I, p. 132), et on employa pour ornement des saints Livres des pierres antiques représentant des sujets profanes (Marangoni, *Cose gent.*, p. 70).

» Qui ne connaît le dessin de M. Albert (*Mém. de la Société nation. des antiquaires de France*, t. XXXV, 4^e série, t. V), représentant la couverture d'un évangélaire manuscrit attribué à Charlemagne ? Les ornements d'orfèverie dont il est couvert sont cloqués sur un ais de bois dur. Au centre de la composition se voit le Christ assis sur un trône, la tête entourée du nimbe crucifère bordé d'un rang de perles, bénissant à la manière latine, et tenant de la main gauche le livre des évangiles. La figure est exécutée au repoussé dans une plaque d'or fin. Le trône est décoré d'arcatures, et à double baguette. Une inscription en émail cloi-

(1) C.-à-d. : Soyez maudit par les quatre saints Évangiles du Christ.

sonné borde les quatre côtés du tableau central. Les caractères qui la composent sont des majuscules latines d'un blanc opaque, se détachant sur un fond d'émail bleu translucide, entouré lui-même d'un filet vert opaque semé de points jaunes régulièrement espacés. La bande d'inscription est brisée en plusieurs endroits, surtout au-dessus de la tête du Christ; mais il est facile de reconstituer les deux hémimètres dont elle se compose. Les voici d'après M. Albert, à qui nous empruntons également la substance de la description qui précède :

Matheus et Marcus, Lucas, sanctusque Joannes,
Vox horum quatuor reboat te, Christe Redemptor.

» *B. Culte privé.* Les premiers chrétiens montraient surtout leur respect pour les saints évangiles par leur assiduité à les lire et à se pénétrer de la divine doctrine qu'ils renferment. Les SS. Pères ne cessaient de leur conseiller cette lecture, et la leur faisaient envisager comme la meilleure préparation à l'accomplissement de tous les devoirs de la vie (Gregor. Magn., *Epist.* lxxviii). S. Jérôme (*Epist.* xxii), dans ses conseils à Eustochium, veut que « le sommeil la surprenne avec ce livre à la main, et que sa tête appesantie par la fatigue ne tombe que sur une page sainte ». Et le plus bel éloge qu'il croit pouvoir faire du prêtre Népotien (*Epitaph. Nepotiani ad Heliodor.*, ep. lx, n. 2), c'est de dire que, à force de lire et de méditer les saints évangiles, ce saint prêtre avait fait de son cœur la bibliothèque du Christ : *pectus suum fecerat bibliothecam Christi*.

» La dévotion des fidèles pour ces livres sacrés se manifestait sous toutes les formes. Ils les portaient suspendus à leur cou dans leurs voyages, et même dans la vie ordinaire. Le diacre Euplius, qui souffrit en 304, fut martyrisé avec son Évangile suspendu au cou (Ruinar, édit. Ver., p. 371). Ils le portaient en guise d'amulettes ou de phylactères, pour écarter les maladies (S. J. Chrys., *Homil.* xix); on voit dans les catacombes (V. Bottari, xcm, 2), aux pieds de certaines *orantes*, de petits coffrets, *scrinia sacra* (Prudent., *Perist.*, h. xiii, 7), munis d'une banderlette servant à les suspendre au cou, et qui contenaient quelques parties des saints Évangiles. S. Grégoire-le-Grand avait envoyé à la reine Théodelinde, pour ses enfants, deux reliquaires de bois précieux renfermant, l'un un fragment de la vraie croix, et l'autre un morceau de l'Évangile. On peut voir un fac-similé de ces petits monuments dans les *Tavole della storia eccl.* de Mozzoni, t. VII, p. 79. On plaçait ce livre divin dans les sépultures; témoin cet exemplaire de S. Matthieu qui fut trouvé sur la poitrine de S. Barnabé au sein du tombeau de cet apôtre, découvert dans l'île de Chypre (Baron., ad ann. 485). On le conservait dans les maisons pour écarter les démons (S. Chrysost., *In Joan.* hom. xxxi), pour apaiser les incendies (Greg. Turon., *Vit. Patr.*, vi); plus tard, l'Évangile fut mis au nombre des insignes de l'empire : Lothaire désigna son fils Louis le Débonnaire pour son successeur, en lui remettant la couronne, le glaive et l'Évangile (Lami, *De erudit. apostol.*, p. 530).

4° A toutes ces preuves extrinsèques, qui démontrent si bien la divinité des saints Évangiles, ajouterons-nous ce qu'on nomme « l'évidence interne », c'est-à-dire quelques preuves intrinsèques?

En soi, ce n'est pas nécessaire, puisque les premiers arguments suffisent, et qu'ils sont en réalité les seuls convaincants. Cependant, on peut au moms indiquer rapidement quelques-unes de ces preuves intrinsèques, à condition de leur laisser leur caractère accessoire.

α. Nous l'avons dit à une autre occasion (1), quoique très incomplets dans leurs narrations, les évangiles nous tracent de Jésus le portrait le plus parfait et le plus ressemblant qu'il nous fût permis de souhaiter. On a trouvé, et non sans fondement, que c'est là quelque chose de surhumain. Jamais, ce semble, les écrivains doués de ressources purement naturelles n'ont si bien atteint leur but (2).

β. Comparez les évangiles apocryphes (3) aux évangiles canoniques ; c'est alors que vous verrez, dans les détails comme dans l'ensemble, la différence qui sépare le divin de l'humain. Mais n'anticipons pas.

γ. La variété dans l'unité, l'admirable adaptation des évangiles canoniques à tous les temps et à tous les pays, cela encore n'est-il pas du divin ?

δ. Ajoutez l'absence complète de toute erreur, malgré les apparences de flagrantes contradictions. L'histoire, la géographie, la numismatique, l'archéologie, tout confirme la véracité, l'authenticité, la divinité des Évangiles (4).

ε. Ajoutez enfin la beauté du fond et de la forme, dont il va être immédiatement question, et vous serez tenté d'appliquer aux évangélistes ce que l'on disait autrefois de Jésus : *Nunquam sic locutus est homo si-cut hic homo* (5).

(1) Pages 16-17.

(2) « C'est pourquoi, après tant de chefs-d'œuvre des plus fameuses littératures, l'Évangile est demeuré un livre unique au monde, un livre reconnu inaccessible à l'imitation ». Lacordaire, *Conférences de Notre-Dame de Paris*, Paris 1855, p. 429. « Dans l'Évangile, c'est le calme de la possession, la paix ravissante qui suit un immense désir satisfait, la tranquillité sereine du ciel même. Celui que la terre attendait est venu : *Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire du Fils unique du Père*; pour nous élever jusqu'à lui, il vient à nous *plein de douceur*. Sa parole est simple, et cette parole est visiblement celle d'un Dieu. Voyez, dans saint Jean, l'entretien avec la Samaritaine; voyez le sermon sur la montagne; le discours après la Cène, dont chaque mot est une source de vérité et d'amour, inépuisable ici-bas à notre cœur et à notre intelligence; voyez le récit de la passion; voyez tout, car tout est également divin. *Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. Laissez les petits enfants venir à moi. Venez à moi, vous qui souffrez et qui êtes opprimés, et je vous ramènerai; Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes; car mon joug est aimable et mon fardeau léger*. Jamais rien de semblable ne sortit d'une bouche humaine. Et cette prière qui contient tout ce qu'une créature peut demander, tout ce qu'elle peut désirer; cette prière merveilleuse qui est comme le lien du ciel et de la terre, est-elle d'un homme? Est-ce un homme qui a dit *Tout est consommé*? Non, non, cette parole qui annonce le salut du monde n'appartient qu'à celui qui le créa ». Lamennais, *Essais sur l'indifférence*, t. IV, p. 176. Voyez aussi Bossuet, *Panegyrique de S. André*; Mgr. Bougaud, *Jésus-Christ*, p. 649 et ss. de la 4^e édition.

(3) Voyez le § XIV.

(4) Voyez Mgr Meignan, *Les Évangiles et la critique au XIX^e siècle*, p. 192-281; Wal-lon, *De la croyance due à l'Évangile*, passim; Tholuck, *Die Glaubwürdigkeit der evangelischen Geschichte*, passim.

(5) Joan. vii, 46.

§ XII. — BEAUTÉ DES ÉVANGILES (1).

C'est ici surtout que nous aimerons nous-même à écouter, plutôt qu'à prendre la parole. Tant d'hommes célèbres se sont justement extasiés ! Leurs dires auront cent fois plus de force que nos expressions personnelles. Comme en maint autre endroit de nos commentaires, nous donnerons simplement une chrestomathie, dont les matériaux seront fournis par des écrivains de tous les partis (2). Pour les questions de cette sorte, les citations empruntées aux incrédules n'ont pas moins de force que les paroles des écrivains croyants. C'est à dessein que nous négligerons les plus connues, pour en signaler de plus neuves.

Legebam, et ardebam. Tout n'est-il pas déjà dans ce mot si simple de S. Augustin (3).

Encore un beau résumé, d'après Hugues de S. Victor (4) : *In iis quidquid docetur, veritas; quidquid præcipitur, bonitas; quidquid promittitur, felicitas est.*

Laissons maintenant la parole aux contemporains.

« Quoique je ne sois pas aussi ennemi de la matière que je devrais l'être pour mon salut, j'ai toujours aimé l'idéal. Je l'ai cherché longtemps dans les rêves des poètes et dans mes propres songeries ; je le poursuis encore à travers les enchantements de la nature : jamais il ne m'est apparu comme à travers les pages de l'Évangile. C'est dans ce livre sacré que j'ai vu le divin fantôme » (5).

« Tout se tient en Jésus, dit Bossuet ; sa vie, sa doctrine, ses miracles. L'Évangile est un tissu serré dont on ne peut détacher un fil, un iota. La morale, la doctrine et le récit s'y entrelacent d'une manière indissoluble. Le miracle y est le plus souvent l'occasion du précepte, et le précepte, l'intention du miracle : pour tout dire, le fait n'y est autre chose que la morale en action et la doctrine en résultat.... L'Évangile est comme la robe du Christ, sans couture ; on ne saurait le partager (6). »

« Il en est de l'effet que l'Évangile produit d'abord sur nous, quand nous passons de toute autre lecture à celle-là, comme de l'air raréfié des hauteurs à celui qui s'y élèverait de la plaine : plus il est pur, plus il est vital, et moins il satisfait des organes habitués aux miasmes de la terre. Mais on se fait à cette simplicité incomparable, et on finit par reconnaître qu'il ne manque à son effet, pour paraître sublime, que de ne pas être continu, c'est-à-dire qu'on est dans la région même du sublime. Le sublime humain est une échappée vers l'infini, un éclair qui le découvre :

(1) Voyez Bacuez, *Manuel biblique*, t. III, num. 50 et 51 ; J. Verniolles, *Les récits évangéliques et leurs beautés littéraires*, Paris 1888.

(2) Mgr Landriot, dont la mémoire nous est demeurée chère comme celle d'un père, nous avait habitué à ce genre par son haut exemple.

(3) *Confess.*, IX, 4.

(4) *De anima*.

(5) Paul de Molènes, *Soirées du Bordj*, cité par Mgr Baunard, *Le Doute et ses victimes*, p. 438 de la 7^e édition.

(6) Aug. Nicolas, *La divinité de Jésus-Christ*, p. 186, de la 3^e édit.

de là vient que l'expression en est toujours simple, parce qu'il ne saurait être cherché et qu'il se suffit à lui-même. L'Évangile est le sublime à ciel ouvert, le surnaturel dans son naturel » (1).

« L'avouerai-je ? dit M. Laboulaye (2). Quand, à la suite de guides aussi savants, j'ai traversé cette mêlée de doctrines (3), au sortir de ce bruit et de cette poussière, je me trouve plus instruit sans doute, et cependant je me sens triste et découragé. Involontairement, je pense à Faust et à cette science qui, en nous enseignant que nous ne pouvons rien savoir, nous ôte toute croyance, toute joie, tout amour. Las et abattu comme un homme accablé par un rêve pénible, j'ouvre l'Évangile ; il me semble que je sors de l'empire des ombres, pour entrer dans le royaume de la vérité. Ce langage familier qui a charmé mon enfance m'étonne par sa profondeur ; j'y vois, j'y sens une science qui dépasse de bien loin toutes les conceptions humaines. Après dix-huit siècles, la sagesse du siècle nous ramène aux doutes d'un monde expirant ; après dix-huit siècles, le Christ nous parle de Dieu, de notre âme, du salut, de la liberté, du devoir, de la justice, comme s'il venait d'entendre notre voix émue, comme s'il répondait au cri de notre cœur troublé ! Voyez ce que Hegel a péniblement enfanté après une vie de méditations et de recherches ; étudiez ces constructions tourmentées, suivez la subtilité de ces raisonnements où les mots prennent la place des choses ; et maintenant, prenez l'Évangile, et lisez au hasard un discours du Christ ; mettez sans crainte à côté de Spinoza et de Hegel la douce et sereine figure de Jésus. Où est l'idéal du beau, du vrai, du bien ? Où est la doctrine qui puisse charmer les plus grands esprits et consoler les plus petits ? Où trouve-t-on la règle des mœurs pour l'homme, la règle du devoir et de la justice pour le citoyen ? Où est la vie, où est l'espoir ? Encore une fois, oubliez votre église, ou votre école, et regardez froidement. Les systèmes de Spinoza n'ont pas survécu à leur maître. Le système de Hegel est mort et ruiné, comme toutes les œuvres humaines. Une seule philosophie est debout ; dix-huit siècles l'ont si peu usée, que c'est à peine si l'humanité commence à la comprendre. C'est la doctrine de celui qui seul a pu dire aux hommes : « Si vous tenez à ma parole, vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira » (4).

« La divinité de Jésus-Christ... transparait partout dans l'Évangile. Il en est tout rayonnant ; et, ce qui est admirable et vraiment divin, c'est que, selon l'état et les dispositions de l'âme, on y découvre toujours de nouveaux aspects, de nouveaux sens, de nouvelles lumières, on en ressent de nouvelles effluves de force, de beauté, de baume, de parfums régénérateurs et consolateurs appropriés à nos besoins et à nos maux ; c'est que, en son sobre style, ce livre miraculeux défraie d'un seul de ses mots la science des plus grands orateurs, en même temps qu'il semble n'être fait que pour évangéliser les pauvres. Il en est de l'Évangile comme

(1) Aug. Nicolas, *La Raison et l'Évangile*, p. 196.

(2) *Études morales et philosophiques*, p. 56.

(3) Les systèmes philosophiques.

(4) Joan. viii, 32.

des grands spectacles de la nature, dont on ne saurait se faire une idée, et qu'elle seule se réserve de faire voir, de la mer, des montagnes. Quelle diversité de mouvements dans le changement général de la mer ! Quels changements à vue dans l'immutabilité même des montagnes ! Ainsi de l'Evangile » (1).

« Ouvrons l'Evangile. Quel parfum de vérité ! et comment la méconnaître à cette simplicité, à cette indigence, à cette nudité, si j'ose ainsi parler, du discours ? Pas le plus petit ornement, pas la plus légère émotion, pas la plus courte réflexion. C'est le fil tout seul du récit. La main qui le déroule se dérobe entièrement ; on ne sait si elle est celle d'un ami ou d'un ennemi. Comme cela convenait bien au sujet ! comme le Dieu se reconnaît bien là, à ce refus, à cette inutilité pour lui-même de tout ce luxe d'éloquence et de poésie dont il a revêtu ses précurseurs ! comme cette froide impartialité sied bien à la constatation que les évangélistes avaient à faire, ainsi qu'en un sublime procès-verbal, des grands événements sur lesquels devaient être contrôlées les prophéties ! En même temps combien le tableau ressort par l'absence même de tout artifice ! et que cette ingénuité est imposante » (2) !

« J'ai lu le livre de Strauss avec attention et labeur, et voici comment je m'y prenais. Après avoir étudié un paragraphe, toujours fort long, — et il y en a cent-quarante-neuf distribués en quatre volumes, — je fermais le livre pour me remettre un peu de la fatigue, et d'une sorte de frayeur involontaire, causée par l'abondance de l'érudition. Puis, ouvrant l'Evangile, que je baisais respectueusement, je lisais les textes qui avaient été l'objet de la discussion, pour voir si, par les seules lumières d'une littérature commune, et sans le secours d'aucun commentaire, je ne parviendrais pas à rompre le nœud de la difficulté. Eh bien ! à part trois ou quatre passages, il ne m'a jamais fallu plus de dix minutes pour dissiper le charme d'une vaine science, et sourire au-dedans de moi de l'impuissance à laquelle Dieu a condamné l'erreur » (3).

« Je me rappelle le moment où, après avoir lu les dernières pages des anciennes Ecritures, j'ouvris pour la première fois le Nouveau Testament. Il était neuf heures du soir. Mon âme s'attachait si fortement à cette lecture, que je ne pus la quitter durant une partie de la nuit ; et d'un seul trait j'avalai la coupe d'eau vive de l'Evangile de saint Matthieu. Il m'en arriva de même avec l'Evangile de saint Jean ; et à deux reprises, je ne pus le laisser qu'après l'avoir lu tout entier » (4).

« Rappelez-vous l'Evangile véritable... Rien n'est moins facile à imiter

(1) Aug. Nicolas, *La Raison et l'Evangile*, p. 202. Et encore, *ibid.*, p. 213 : « Quand on ouvre l'Evangile, et à mesure qu'on y pénètre, à quelque endroit qu'on le prenne.... on devient plus léger, comme si on déposait le poids du temps ; l'âme se sent, pour ainsi parler, pousser des ailes, à la divine chaleur de cette beauté et de l'amour qu'elle inspire... On reconnaît en lui (Jésus-Christ), à ne pouvoir en douter, le Maître, auprès duquel les plus fameux sont effacés, et dans le maître, le médecin, l'ami, le Sauveur, le Dieu de toute miséricorde et de toute consolation. »

(2) Aug. Nicolas, *Etudes philosophiques*, t. IV, p. 147 de la 7^e édit.

(3) Lacordaire, *Conférences de Notre-Dame de Paris*, 43^e conf., 1846.

(4) Th. Ratisbonne, *Philosophie du christianisme*, Préface.

que le divin. Les mythologues ont beau s'y essayer ; il y aura-toujours en celui-ci un arôme, une saveur goûtée de l'âme, que leurs romans n'exhaleront pas. Un des plus solides caractères de toute la vérité chrétienne, c'est l'impossibilité où était l'homme de l'inventer ; et ceci est applicable à l'histoire de cette vérité, comme à ses dogmes et à sa morale, car les faits de l'Évangile sont aussi introuvables pour nous que ses maximes » (1).

« Moi, disait Herder à Lavater (2), moi écrire la vie de Jésus!... Ne songeons pas à écrire, mais à pratiquer (3). Et d'ailleurs, qui oserait, après S. Jean, se charger d'une pareille tâche ? »

« La vie de Jésus s'étale à nos yeux (dans les Évangiles), toute grande ouverte comme une ravissante prairie, au-dessus de laquelle ne se montre pas le plus petit nuage pour arrêter les rayons du soleil. A chaque pas nous sentons, avec les plus vives et les plus saintes délices, que nous la découvrons davantage... ; nous nous promenons sur elle, le cœur doucement agité par des pressentiments sublimes, et, après peu d'instant, elle devient comme notre patrie, dans laquelle il nous plairait, soit dans la joie, soit dans la tristesse, de vivre et de mourir » (4).

« L'Évangile n'est pas un simple livre, c'est une créature vivante, douée d'une vigueur, d'une puissance qui conquièrent tout ce qui s'y oppose. Vous voyez sur cette table le livre des livres ; je ne me fatigue pas de le lire, et chaque jour je le lis avec un nouveau plaisir. L'âme, charmée par la beauté de l'Évangile, ne s'appartient plus à elle-même ; Dieu la possède entièrement ; il en dirige les pensées et les facultés ; elle est à lui » (5).

« De même que Dieu est la suprême réalité et le suprême idéal, l'Évangile, cette histoire du Dieu fait homme traversant le monde en faisant le bien, est à la fois la plus vraie des histoires et le plus sublime des poèmes. L'idéal divin respire à chaque page dans les récits évangéliques » (6).

« Rien de plus facile, de plus varié, de plus reposant, de plus doux, mais aussi rien de plus grand et de plus fort que ce divin livre. Tout y marche dans un calme, dans un naturel, dans une sérénité qui pénètrent l'âme et la sanctifient. Tout y est simple, et tout y est divin. Jésus-Christ n'y est point défiguré, comme tant de fois par la main des hommes : ce que vous voyez de lui dans l'Évangile, c'est lui-même qui vous le montre ; c'est de sa bouche adorable que tombe cette parole, qui, depuis dix-neuf siècles, sèche des larmes et relève des ruines » (7).

« L'Évangile est au monde, immortel désormais, plus profond que les sages, plus pur que les vierges, plus fort que les rois... Oh ! qu'écrirai-je de l'évangile, puisque l'évangile est écrit ? Ouvrez-le,... et après y avoir

(1) Caussette, *Le bon sens de la foi*, t. I, p. 393 de la 2^e édition.

(2) Cité par Néander, *Vie de Jésus*, t. I, p. 1-2 de la traduction française.

(3) « Marie de Schumann déclarait que vouloir raconter la vie de Jésus, c'est vouloir représenter le soleil avec un charbon. C'est la vie des chrétiens, ajoutait-elle, qui est le meilleur portrait du Christ. » *Ibid.*, p. 2.

(4) Karl Ritter, cité par Hagenbach, *Encyklopædie und Methodologie der theolog. Wissenschaften*, 8^e édit., p. 203, note.

(5) Napoléon I^{er}, dans les *Mémoires de Sainte-Hélène*.

(6) Nettement, *Poètes et artistes contemporains*.

(7) H. Perreye, *Journée des Malades*, p. 178.

imprimé vos lèvres,... livrez-vous à lui comme à l'âme de votre mère. Votre mère venait de Dieu, et elle vous aimait ; l'évangile aussi vient de Dieu, et c'est le seul livre qui ait reçu le don d'aimer » (1).

« Plus on les regarde (les évangélistes), plus ils nous apparaissent prosternés dans une admiration qui n'a pas sa pareille dans le monde. Ils songent bien, vraiment, à créer ou à embellir la physiologie de leur Maître ! Ils sont à genoux devant sa perfection morale, et ils y entraînent le monde avec eux. Ce n'est pas, remarquez-le bien, qu'ils se répandent en professions d'enthousiasme, en cris d'admiration. Ce n'est pas que, par un art ingénieux, ils soulignent et notent du doigt les actes qui montrent la grandeur de leur Maître. Loin de là, ils croiraient faire injure à celui qu'ils appellent le Seigneur, s'ils hasardaient le moindre mot de louange. Ils écrivent avec une foi calme en Jésus, avec le sentiment profond qu'il n'a nul besoin d'eux, avec la certitude qu'il est plus grand que toute louange. Et de là ce désintéressement de leur personne. Pas un mot sur eux, ou s'ils en parlent, c'est comme d'un autre.... Et de là aussi ce mépris pour toute espèce d'art. Pas le plus petit ornement. A quoi bon ? Est-ce qu'on peint l'inexprimable ? Est-ce qu'on peut grandir ce qui est divinement et absolument grand ?.. Absence d'art ! mais en apparence seulement ; car au fond, et à l'insu des évangélistes, il n'y eut jamais de plus grand art... La figure adorable du Sauveur se montre à travers ce style, sans aucune atténuation de contour, comme au travers d'une glace pure. C'est plus qu'une reproduction, c'est quelque chose de la réalité ; comme si les faits, les discours, les guérisons, les miracles, se renouvelaient sous nos yeux. Je vois, j'entends Jésus-Christ. Nul intermédiaire entre lui et moi... Jésus-Christ est là, seul à seul avec moi, vivant, parlant, agissant... Livre admirable, fait pour être lu..., non par la curiosité qui se précipite et cherche un drame, mais par l'amour qui contemple, et s'oublie en adorant » (2).

« Si on considère attentivement ce recueil biographique, rien n'est plus surprenant que sa simplicité, ou même son insuffisance scientifique, en regard de l'impression immense qu'il a produite sur l'humanité. Incomplet, sans prétentions, sans art, il semble rédigé au courant d'une conversation familière. C'est comme une esquisse crayonnée au hasard ; mais l'effet obtenu est celui du tableau le plus grandiose et le plus saisissant. Elle ne s'efface plus, l'image qui surgit de ces lignes, où la chaleur court partout, à travers le calme du récit le plus simple ; où l'admiration, en se laissant entrevoir, reste toujours pleine de réserve ; où enfin, dans un style ni concis ni diffus, les matières les plus ardues sont traitées avec une clarté et une délicatesse incomparables. On croit voir agir le Maître. Sa parole jaillit toute brûlante encore de sa bouche miséricordieuse et

(1) Lacordaire, *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne*, p. 183 de la 3^e édit. Du même, *Conférences de Notre-Dame de Paris*, t. II, p. 433 de la 1^{re} édit. : « Aucune vie d'ici-bas ne présente un tel tissu de lumière et d'amour. Chaque parole de Jésus-Christ est un accent de tendresse et une révélation sublime ; au même moment où il nous ouvre l'infini par son regard, il nous presse de ses deux bras sur son sein. On croit s'élever par la pensée, on est retenu par la charité ».

(2) Mgr Bougaud, *Jésus-Christ*, p. 132-135 de la 4^e édit.

persuasive. Jamais ni artistes consommés, ni génies puissants n'ont buriné si fortement le portrait de leurs héros. Une âme droite ne lit pas dix lignes de ce livre, sans être émue et travaillée du désir de devenir meilleure. On s'y trouve subitement transporté dans un monde nouveau, avec des horizons plus larges, un ciel plus pur. D'où peut venir un si étrange phénomène, sinon de la personnalité que ces pages mettent en lumière ? S'il n'y avait qu'une légende dans un si beau livre, l'humanité l'aurait-elle arrosé de tant de larmes, couvert de tant de baisers pieux, honoré de tant de vertueux transports ? Non, assurément. Une œuvre de l'esprit ou de l'imagination n'irait pas droit au cœur de tous les hommes, avec une telle sûreté et une si longue persistance » (1).

« Il faut étudier comme à genoux, et le cœur plein de prière, les annales qui racontent cette vie » (2).

« Cette absence complète de réflexions et d'ornements relève les faits, et leur donne un aspect frappant de rigoureuse fidélité : c'est plus qu'une reproduction, c'est quelque chose de la réalité, comme si les faits eux-mêmes étaient venus s'imprimer sur ce fond de candeur inaltérable. Une pieuse tradition rapporte que lorsque Jésus-Christ allait au supplice, tombant sous le poids de sa croix, une sainte femme perça la foule acharnée de ses bourreaux, et, s'approchant de sa personne, appliqua sur sa face adorable un linge blanc pour en essuyer la sueur et le sang dont elle était dégouttante, et, qu'en récompense de cette courageuse compassion, il se fit un miracle : les traits de l'auguste Victime restèrent empreints sur le voile consolateur. Ainsi, peut-on dire, l'Évangile nous reproduit les traits de la vie de Jésus-Christ, et, dans sa touchante et véridique simplicité, il est pour nous comme le voile de Véronique.... Le caractère de l'Évangile jure pour lui » (3).

« Nous venons aujourd'hui, Messieurs, appeler votre attention sur tout ce qu'il y a de plus vénérable, de plus sacré pour le chrétien, et nous pouvons dire même, de plus digne des hommages de tout homme, qui, sans avoir le bonheur de professer le Christianisme, n'est point insensible aux beautés d'une morale pure, à l'héroïsme de la vertu ; nous venons entretenir de nos Évangiles, ... qui sont le code sacré, la règle inviolable de la foi, de la morale et du culte de Jésus-Christ.... Depuis dix-sept siècles, ... on voyait dans l'Évangile un livre admirable par la simplicité, la lumière, la perfection de ses maximes ; et il n'y a pas jusqu'à Mahomet qui n'en ait parlé dans les sentiments et les termes de la vénération la plus profonde » (4).

« Depuis Valmiki et Homère, un fait extraordinaire et imprévu a eu lieu. Au milieu des poèmes orphiques et védiques, tout à coup, on a vu tomber du ciel... un petit livre, un tout petit livre, dont le contenu ne remplirait pas un chant de l'Iliade ou du Ramayana, et ce petit livre racontait aux hommes la plus merveilleuse histoire qu'ils eussent jamais

(1) Le Camus, *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, t. I, p. 20 de la 2^e édition.

(2) Plumptre, *Christ and Christendom*, p. 26.

(3) Aug. Nicolas, *Études philosophiques*, t. IV, p. 154 de la 7^e édition.

(4) Frayssinous, *Défense du Christianisme*, Conférence sur l'autorité des Évangiles.

entendue, et leur proposait la morale la plus pure, la plus intelligible, la plus consolante et la plus profitable qui eût jamais été proclamée sur la terre. L'humanité se sentit tout à coup une âme nouvelle, à la voix de certains rhapsodes venus du petit pays de Judée, récitant et propageant par le monde leur poème qu'ils déclaraient divin, avec tant de conviction et d'enthousiasme qu'ils se laissaient mettre en croix ou livrer aux bêtes plutôt que d'en désavouer un mot. Les poèmes religieux de l'antiquité s'effacèrent alors, sinon de la mémoire, du moins de la conscience des hommes, comme au premier rayon de soleil s'éteignent les étoiles qui ne sont lumière que pour la nuit » (1).

« Ce que la Cène vit, et ce qu'elle entendit,
Est écrit dans le livre où pas un mot ne change
Par les quatre hommes purs, près de qui l'ont voit l'ange,
Le lion et le bœuf, et l'aigle et le ciel bleu.
Cette histoire par eux semble ajoutée à Dieu,
Comme s'ils écrivaient en marge de l'abîme ;
Tout leur livre ressemble au rayon d'une cime.
Chaque page y frémit sous le frisson sacré ;
Et c'est pourquoi la terre a dit : Je le lirai,
Les peuples qui n'ont pas ce livre le mentient ;
Et vingt siècles penchés dans l'ombre l'étudient » (2).

§ XIII. — LA LITTÉRATURE, LES ARTS ET L'ÉVANGILE.

Dans nos commentaires, nous nous sommes procuré le plaisir — et on a bien voulu nous dire que le plaisir n'avait pas été pour nous seul — de signaler un à un les principaux chefs d'œuvre littéraires et artistiques que les divers épisodes des saints Évangiles ont suscités dans la suite des temps. Car c'est là aussi une exégèse *sui generis*, et il nous semblait que nous aurions été incomplet si nous n'en avions pas tenu compte. Non qu'elle soit parfaite à tous égards ; car, plus d'une fois, il est arrivé à l'artiste ou au littérateur de ne pas saisir le vrai sens d'un récit ; ou bien, l'histoire et l'archéologie ont été souvent ignorées, par conséquent blessées. Néanmoins, l'ensemble demeure comme une magnifique couronne tressée par la littérature et par les arts en l'honneur des évangiles.

Ici, nous avons à donner sur ce même point quelques indications générales, pour aider tant soit peu ceux de nos lecteurs qui auraient de l'attrait pour cette sorte d'étude.

1^o *La littérature et l'Évangile.* — Il s'agit surtout des traductions ou des développements poétiques auxquels les évangiles ont donné lieu. Ces poèmes sont de trois sortes : lyriques, épiques, dramatiques.

M. Nettement, dans son intéressant ouvrage *Poètes et artistes contemporains*, déjà cité à propos des beautés de l'Évangile, relève fort bien les difficultés spéciales que présente aux poètes le choix d'un thème si déli-

(1) Alexandre Dumas fils, *Discours en réponse à M. Lecomte de Lisle*, Paris 1887, p. 39.

(2) V. Hugo, *La fin de Satan* (conclusion de la *Légende des siècles*).

cat. « Jean le Précurseur,... les Mages,... la colère d'Hérode, la fuite en Egypte, l'Enfant-Jésus croissant en sagesse,... les noces de Cana,... les paraboles,... la passion, etc., ce sont là autant de souvenirs doux, touchants, terribles ou glorieux, source éternelle de méditations saintes, et en même temps d'inspirations sublimes. Il faut ajouter cependant que ce sujet a ses dangers, ses écueils. Sans adopter l'anathème de Boileau contre les poètes qui osent prendre les vérités mystérieuses du Christianisme pour sujet de leurs vers, il faut cependant ajouter que les mystères du Christianisme doivent être traités avec une précision rigoureuse. Quand il s'agit de l'Evangile, il est aussi difficile de retrancher que d'ajouter. Mêler des pensées humaines aux pensées divines, prêter des paroles au Verbe éternel, c'est là une œuvre ardue, et avec les meilleures intentions du monde, il est à craindre que l'intelligence ne fléchisse dans ce combat de Jacob avec l'ange ».

A. Les poèmes lyriques. — 1. A cette catégorie se rapporte en premier lieu une partie notable de l'hymnologie sacrée, toute une série de proses et d'hymnes plus ou moins anciennes, plus ou moins réussies, dont la collection roule sur la vie entière de N.-S. Jésus-Christ, et chante tour à tour ses différents mystères. Les joyaux précieux ne manquent pas dans cet écrin que toutes les langues ecclésiastiques ont contribué à enrichir : la latine, la grecque, la chaldéenne, l'arabe, la syrienne, l'arménienne, etc.

Dom Guéranger en a réuni un assez grand nombre dans son bel ouvrage *L'année liturgique*, plusieurs fois réédité (1). Pour les poèmes latins, nous possédons les excellents recueils de A. Daniel (2), de F. J. Mone (3), de Trench (4), etc., en attendant celui que prépare M. Ulysse Chevalier pour les *Analecta Bollandiana*, où nous retrouverons toute l'érudition et l'exactitude du savant professeur des Facultés catholiques de Lyon.

Les poètes auxquels nous devons les plus belles hymnes sur l'évangile sont : S. Ephrém, S. Grégoire de Nazianze, S. Hilaire, S. Ambroise, Prudence, Sédulius, Fortunat : noble pléiade, comme on voit (5).

2. Parmi les compositions lyriques relatives aux évangiles, il faut compter, en second lieu, ces milliers de petits poèmes et de cantiques, tantôt graves, tantôt naïfs, tantôt très élevés, tantôt d'un genre tout à fait populaire, tantôt légendaires, tantôt fidèlement historiques, qui ont été composés à partir du moyen âge dans les différentes langues de l'Europe. Ils forment, à eux seuls, une littérature à part, des plus intéressantes à étudier. En les réunissant, on reproduirait un gracieux Evangile poé-

(1) Voir aussi J. Rambach, *Anthologie christlicher Gesänge aus allen Jahrhunderten der Kirche*, Leipzig 1817.

(2) *Thesaurus hymnologicus*, Leipzig 1841-1856.

(3) *Hymni latini medii ævi*, Fribourg-en-Brisgau, 1855-1856.

(4) *Sacred latin Poetry*, Londres. Voyez aussi S. G. Pimont, *Les hymnes du bréviaire romain*, Paris 1874-1878.

(5) Voyez Wetzler et Welte, *Dictionnaire encyclopédique de la théologie catholique*, t. XVII, p. 393 et ss. de la traduction française.

tique. Ils abondent surtout en Italie, en Espagne, en Allemagne (1). Les patois de la France en fournissent un contingent considérable; mais, en se bornant simplement aux poésies de ce genre composées dans notre langue classique, on formerait un très beau volume.

Les scènes de l'enfance de Jésus et de sa passion ont été le plus souvent chantées. La vie publique se prêtait moins à l'essor lyrique; néanmoins, il y aurait une riche gerbe à glaner sur ce terrain.

B. Les poèmes épiques ne manquent pas non plus sur ce glorieux sujet. « Dès que l'art, dit Karl Hase (2), eut acquis droit de cité dans l'Eglise, l'histoire de Jésus fut représentée sous forme d'épopée ». Mais, nous l'avouons dès l'abord, les poètes chrétiens ont beaucoup moins bien réussi dans ce genre que dans le précédent : d'ailleurs, c'est ici spécialement qu'existent les écueils dont parle M. Nettement, et plus d'un littérateur est venu se briser contre eux. Celles des épopées évangéliques qui ne sont pas des traductions, ou plutôt des paraphrases monotones, tombent trop souvent dans l'humain, et introduisent dans l'histoire sacrée de N.-S. Jésus-Christ des détails qui lui conviennent peu.

Et pourtant, ces réserves faites, nous avons encore le droit d'être fiers des œuvres produites en ce sens.

La plus ancienne est celle du prêtre espagnol Juvencus, qui vivait au iv^e siècle. Elle est intitulée *Historia evangelica* (3), et chante en vers hexamètres, en quatre livres, et dans un langage qui ne manque ni de dignité ni de grandeur, les événements de la vie de Jésus, d'après l'ordre chronologique. Juvencus suit de très près le texte sacré, se contentant çà et là d'une explication rapide. Voici son prologue, qui donnera une idée de son style :

Immortale nihil mundi compage tenetur;
Non orbis, non regna hominum, non aurea Roma,
Non mare, non tellus, non ignea sidera cœli.
Nam statuit Genitor rerum irrevocabile tempus
Quo cunctum torrens rapiet flamma ultima mundum.
Nam mihi carmen erunt Christi vitalia gesta
Divinum populis falsi sine crimine donum (4).

Un peu plus tard, au début du v^e siècle, Nonnus de Panopie publia en vers grecs une « paraphrase épique de l'évangile selon S. Jean » (5). Le langage est brillant, recherché, souvent obscur. L'intérêt qu'il inspire est plutôt exégétique que littéraire; il aide en plusieurs passages à interpréter le texte de S. Jean.

Plus tard encore, au milieu du v^e siècle, Cœlius Sédulius composa son *Carmen Paschale in librum Evangeliorum*, intitulé aussi *Mirabilium divinarum libri quinque*. La vie de N.-S. Jésus-Christ y est en effet décrite

(1) Voyez Wetzer et Welte, *loc. cit.*, p. 402 et ss. Voir aussi E. Schæfer, *Das Evangelium in Munde deutscher Dichter vor einem Jahrtausend*, Werdau, 1884.

(2) *Das Leben Jesu*, p. 49 de la 5^e édition.

(3) Migne, *Patrol. lat.*, t. XIX.

(4) Voyez Alzog, *Grundriss der Patrologie*, Fribourg en Brisgau 1866, p. 410.

(5) C'est la traduction littérale du titre *Παράφρασις ἐπική τοῦ εὐαγγελίου κατὰ Ἰωάννην*. On a eu naguère la fantaisie de traduire ce livre en vers allemands. Voyez Hase, *l. c.*, p. 82.

comme un perpétuel prodige. Sédulius y vérifie, par un bon nombre de vers heureux et par l'accent d'une vraie poésie, l'éloge qui a été fait de lui par Dom Cellier : « *Cœlium Sedulium poetam inter Christianos nemini secundum* » (1). Voici les premiers vers :

Cum sua gentiles studeant signenta poetæ
Grandisonis pompare modis tragicoque boatu
Ridiculo ve Getæ seu qualibet arte canendi :
Cur ego, Davidicis adsuetus cantibus odas
Chordarum resonare decem sanctoque verenter
Stare choro et placidis cœlestia cantare verbis,
Clara salutiferi taceam miracula Christi ?

Parmi les poètes du moyen âge qui chantèrent les récits de l'Évangile sous une forme épique, nous rencontrons d'abord l'anglo-saxon Cædmon, mentionné avec éloge par le Vén. Bède (2). Il vivait dans la seconde moitié du vi^e siècle. Cet humble moine du Northumberland ne manque pas de souffle poétique, et ses vers, qui embrassent l'Ancien Testament comme le Nouveau, produisent un bien durable parmi ses compatriotes (3).

Le poème célèbre *Heliand* fit ensuite son apparition (4). Il est écrit en langue saxonne, et raconte, en des termes pleins de fraîcheur, avec une charmante simplicité, les traits principaux de la vie du « Sauveur » (car tel est le sens du mot *Heliand*). Rien, ou à peu près rien de l'Orient ; le coloris est tout à fait germanique, et Jésus-Christ nous apparaît comme un bon roi de ce temps et de ce pays au milieu de ses sujets.

Le *Liber Evangeliorum* d'Ottfried de Wissembourg, écrit en vieil allemand vers la même époque, reflète à peu près le même caractère, quoiqu'il soit moins candide dans l'ensemble. C'est, au fond, une harmonie des évangiles entremêlée de cantiques (5).

Nous devons maintenant passer jusqu'aux premières années du xvi^e siècle pour rencontrer d'autres essais épiques sur les saints évangiles : la *Christeis* de Sannazar (6), et la *Christiade* de Vida (7), qui groupent les épisodes les plus importants des évangiles, l'un autour de la crèche, l'autre autour de la croix. De part et d'autre, les beautés poétiques ne manquent pas ; mais quel monstrueux mélange d'éléments chrétiens et d'éléments païens, et, pour ce qui concerne la forme, combien souvent la poésie n'est-elle pas remplacée par la versification (8) !

(1) Voyez Alzog, *loc. cit.*, p. 412.

(2) *Hist. Angl.*, iv, 23.

(3) Ils furent publiés pour la première fois en 1655, par Franc. Junius, sous ce titre : *Cædmonis monachi paraphrasis poetica Genesios ac præcipuarum sacræ pagine historiarum, abhinc annos MLXX anglo-saxonice conscripta*.

(4) Vers 820. *Heliand, Poema saxonicum seculi noni*, Munich. 1830. On l'a traduit à plusieurs reprises en vers allemands. Nous avons sous les yeux la belle édition de K. Simrock, *Heliand. Christi Leben und Lehre, nach dem Altsächsischen*, Elberfeld 1866, 2^e édition. Voyez Wetzer et Welte, *loc. cit.*, au mot *Heliand*.

(5) Voyez la bibliographie dans K. Hase, *Leben Jesu*, p. 53 de la 5^e édition.

(6) *Christeis, sive de partu Virginis libri III*.

(7) *Christias, libri VI*. Vida était archevêque d'Albe. Il mourut en 1566.

(8) Voyez K. Hase, *l. c.*, p. 52-53. Vers la même époque parurent plusieurs centons évangéliques (un centon est un ouvrage fait de morceaux empruntés), composés uniquement de vers pris çà et là dans les œuvres d'Homère et de Virgile. Notamment : *Centones, de fidei nostræ mysteriis e Maroni carminibus excerptum Opusculum*, Paris, 1550 ; *Virgiliæ evangelizantis Christiados libri XIII*, Rotterdam, 1653, etc.

Nous n'avons pas à nous étendre sur les œuvres si connues de Milton (1), de Lavater (2), de Klopstock (3), de Rückert (4), non plus que sur leurs défauts associés à tant de grandeurs. N'est-ce pas Lamartine qui disait : « Les Hébreux n'ont pas d'épopée, parce que la Bible entière est une épopée ? ». De même, aucun poème épique, quel qu'en soit l'auteur, ne saurait lutter avec les évangiles.

En France, dans le genre épique, nous n'avons guère à mentionner que les *Poèmes évangéliques* de M. de Lapradé (5), dont l'ensemble forme une sorte d'épopée. C'est une œuvre de jeunesse. « Il y a partout de bonnes intentions ; ... dans un grand nombre de pages, de nobles et touchantes inspirations ; à chaque page, de beaux vers ; mais on trouve dans quelques endroits des témérités poétiques », a dit à bon droit M. Nette-ment (6).

C. On le conçoit, à part la passion de N.-S. Jésus-Christ, bien peu de récits de l'Evangile pouvaient s'accommoder au genre tragique ; aussi est-ce elle surtout qui a été parfois représentée sous cette forme : dès l'antiquité par saint Grégoire de Nazianze, dans son *Χριστὸς πάσχω* (7) ; au moyen-âge, en de nombreux *Mystères*, où l'on aimait à grouper toute l'histoire biblique autour du tombeau du Christ ; de nos jours, dans le célèbre drame représenté d'une manière si vivante à Oberammergau (8), dans le Tyrol. Il existe aussi une tragédie française assez récente, de Fr. Cristal (9), qui n'est pas sans mérite, mais qui a le grave inconvénient de former une pièce de théâtre tout à fait moderne.

2° *Les arts plastiques et l'Evangile*. — Quel beau commentaire encore de la vie de N.-S. Jésus-Christ ! Ou plutôt, quelle dette les arts plastiques n'ont-ils pas contractée envers les saints évangiles, qui leur ont fourni des thèmes d'inspiration nombreux et grandioses (10) !

(1) *The Paradise regained* (1671), que l'auteur préférerait, bien à tort, à son « Paradis perdu ».

(2) *Jesus Messias, oder Die Evangelien und Apostelgeschichte in Gesängen*. Winterthur, 1783-1786.

(3) *Der Messias*, Halle, 1760-1773. Trop de merveilleux ; de l'onction qui dégénère souvent en sentimentalité ; ton majestueux, mais qui fatigue.

(4) *Leben Jesu ; Evangelienharmonie in gebundener Rede*, Stuttgart, 1839. Rückert conserve assez bien la simplicité primitive des évangiles et leur coloris oriental. — Voyez dans K. Hase, *Das Leben Jesu*, p. 54-55 de la 5^e édition, d'autres épopées évangéliques plus récentes, en langue allemande. On signale comme des nouveautés intéressantes *Der Heiland* par H. Langen, Paderborn 1835 (voyez la *Literarische Rundschau*, 1885, col. 156-157), et F. W. Helle, *Jesus Messias*, Prague, 1886.

(5) Paris 1882.

(6) *Poètes et artistes contemporains*. On trouvera un exemple de ces témérités dans le poème relatif à la tentation du Christ. Voici le titre des poèmes isolés : Invocation, le royaume du monde, le baptême au désert, le Précurseur, la tentation, les œuvres de la foi, l'évangile des champs, la tempête, la Samaritaine, la résurrection de Lazare, larmes sur Jérusalem, la colère de Jésus, les parfums de Madeleine, le Calvaire, la cité des hommes, la cité de Dieu, action de grâces, conclusion.

(7) « Christ souffrant ».

(8) Cf. E. Devrient, *Das Passionspiel in Oberammergau und seine Bedeutung für die neue Zeit*, Leipzig 1851 ; L. G. Seguin, *The Country of the Passion-Play*, Londres, s. d. ; F. Schœberl, *Das Oberammergauer Passions-Spiel*, Stuttgart 1870, 6^e édition.

(9) *La Passion de Jésus-Christ*, Paris 1833.

(10) « La vie de N.-S. Jésus-Christ est l'œuvre d'art par excellence, puisqu'elle est la

La matière à traiter était si riche, que tous les arts ont pu y puiser l'un après l'autre sans l'appauvrir, et sans s'appauvrir eux-mêmes. La peinture, par des tableaux multiples, tantôt isolés et ne reproduisant que telle ou telle scène spéciale, tantôt formant toute une galerie évangélique, comme celle de Duccio dans la chapelle S. Ansano à Sienne (1); la sculpture, dans le même sens, c'est-à-dire, ou par des statues isolées, ou, comme dans nos grandes cathédrales, par des séries de bas-reliefs représentant sinon en tout, du moins en partie considérable, la biographie du divin Maître; de même la tapisserie, l'émaillerie, la mosaïque, etc.

Les chefs-d'œuvre ont été réunis en des ouvrages spéciaux; de savantes monographies décrivent, en les appréciant, les galeries et les séries; les grands ouvrages d'art contiennent aussi d'intéressantes notices. Quoique nécessairement incomplète, la liste suivante pourra suffire, les livres auxquels elle renvoie devant eux-mêmes fournir de plus amples renseignements sur les détails.

Pour le portrait de N.-S. Jésus-Christ : *Recherches historiques sur la personne de Jésus-Christ, sur celle de Marie*,... par un ancien bibliothécaire, Dijon 1829; T. Hoaphy, *Examination into the Antiquity of the Likeness of Our Blessed Lord* (2); Christ. Marianus, *Jesus und Maria in ihrer wusseren Gestalt*, Cologne 1870; l'article « Christusbilder » dans le *Kirchenlexikon* de Wetzzer et Welle, t. III, col. 294 et ss. de la deuxième édition allemande; Th. Heaphy, *The Likeness of Christ, being an Enquiry into the Verisimilitude of the received Likeness of Our Blessed Lord*, Londres 1887.

Pour l'archéologie chrétienne en général, dans ses rapports avec l'é-

manifestation parfaite du vrai, du beau et du bien absolus; mais cette vie et cette lumière divines, dont l'action si puissante s'imposait à l'univers entier, ne pouvaient rester sans effet sur l'art qui est le mode expressif et permanent de la vie sociale. Aussi l'art a-t-il été régénéré par le Verbe divin. Il a été baptisé, il a vécu de la vie du Christ, et en vertu de son affranchissement et de sa fécondité nouvelle, l'art chrétien a contribué à étendre le règne de celui auquel Dieu avait donné les nations en héritage; et il lui a élevé des temples magnifiques, où la louange et l'adoration se manifestent par l'éloquence et la variété d'innombrables chefs-d'œuvre... L'art avait déserté ses relations divines, pour se faire le courtisan et l'esclave d'une société corrompue. N.-S. Jésus-Christ pouvait seul le racheter de l'erreur et le rendre à la sainteté de son origine. Jésus-Christ est venu relever l'art de sa chute.... L'Homme-Dieu est l'artiste parfait.... Comme Dieu, il est l'art du Père par sa génération éternelle, puisqu'il est la splendeur, la forme de sa substance.... Comme homme, le Verbe est le type du beau naturel et surnaturel. Non seulement il est le plus beau des enfants des hommes, mais il est le plus saint, le seul saint même, car la sainteté, qui est la beauté morale de tous les êtres, ne peut être qu'un écoulement, une participation de sa sainteté.... Notre-Seigneur a été le rédempteur de l'art, en lui donnant, avec son sang, sa science et son amour. Il lui a fait connaître le Père, et lui a laissé les deux commandements qui n'en font qu'un.... Notre-Seigneur a confié l'art à son Eglise.... L'Eglise a chargé l'art de pourvoir à toutes les magnificences de son culte.... L'histoire de l'art, les causes de ses grandeurs et de ses décadences ne se peuvent comprendre qu'à la lumière du Christ ». E. Cartier, *Jésus-Christ dans l'art*, p. 471 et s. de *Jésus-Christ* par L. Veuillot, Paris 1875.

(1) M. Rio a dit de cette série de vingt-sept compartiments : « Ce sont les traits les plus touchants et les plus pathétiques qui sont rendus avec le plus de bonheur ».

(2) Dans *Art Journal*, nouvelle série, VII, 1861.

vangile : Martigny, *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, Paris (2^e édition); F. X. Kraus, *Real-Encyclopædie der christlichen Altertümer*, Fribourg-en-Brisgau, 1882 et ss. ; Ch. Rohault de Fleury, *L'Evangile, Etudes iconographiques et archéologiques*, Tours, 1874 (1).

Pour les peintures des catacombes : les grands recueils de MM. Perret (*Catacombes de Rome*, Paris 1851 et ss.) et de Rossi (*Roma sotterranea*, Rome 1864 et ss.); l'excellent manuel de MM. J. Spencer et W. R. Brownlow, *Rome souterraine, résumé des découvertes de M. de Rossi dans les catacombes romaines*, traduit en français par Paul Allard, Paris 1874 (2).

Pour les peintures plus récentes : en premier lieu, les recueils spéciaux, tels que F. T. Palgrave, *The Life of Jesus Christ illustrated from the Italian Painters of the Fourteenth, Fifteenth, and Sixteenth Centuries*, Londres 1885 ; *Nouveau Testament de N.-S. Jésus-Christ illustré*, Paris (Firmin Didot) (3) ; *The New Testament of Our Lord and Saviour Jesus Christ, illustrated with Engravings on wood after Paintings by Fra Angelico, P. Perugino, Francia, Lorenzo di Credi, Fra Bartolomeo, Titian, Raphael, ... and other Masters, chiefly of the early Italian School*, Londres ; *Les saints Evangiles, traduction tirée des œuvres de Bossuet par H. Wallon, enrichie de 128 grandes compositions à l'eau forte d'après les dessins originaux de Bida*, Paris (Hachette). — En second lieu, les monographies des peintres les plus célèbres, ou les histoires de la peinture ; par exemple : J. D. Passavant, *Raphaël d'Urbain et son père Giovanni Santi*, traduction française, Paris 1860 ; Charles Blanc, *Histoire des peintres de toutes les écoles, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours*, Paris (Renouard) ; *Albums des peintres* (ibid.), surtout l'*Album religieux* et *Les peintres de l'histoire sacrée* (4).

Pour la sculpture : Viollet-Leduc, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française au Moyen-Age*, Paris 1854 et ss. ; et les monographies composées de nos jours sur les cathédrales les plus célèbres (C. Cerf, *Histoire et description de Notre-Dame de Reims*, Reims 1861 ; *Monographie de Notre-Dame de Chartres*, t. I, Atlas, Paris 1867 ; tome II, explication des planches, Paris 1881 ; etc).

Pour les verrières, qui représentent si souvent des sujets évangéliques : les mêmes monographies, et, de plus, Cahier et Martin, *Vitraux de Bourges*, Paris 1841-1844.

Pour tous ces sujets réunis : Didron, *Manuel d'iconographie chrétienne, Histoire de Dieu*, Paris 1843 ; d'Agincourt, *Histoire de l'art par les monuments*, Paris 1823 et ss. ; J. G. D. Armengaud, *Les chefs-d'œuvre de l'art chrétien*, Paris 1858 et ss. ; M^{rs} Jameson and Lady Eastlake, *The history of Our Lord as exemplified in Works of Art, with that of his types, etc.*, Londres 1864 (2^e édition) ; L. Veuillot, *Jésus-Christ, avec une étude sur*

(1) Voyez aussi, du même auteur, *La Sainte Vierge, Études archéologiques et iconographiques*, Paris (Poussielgue).

(2) Voir surtout le livre v, p. 370 et ss.

(3) Les gravures principales ont été empruntées à l'école italienne de la renaissance.

(4) Voyez aussi U. Maynard, *La sainte Vierge*, Paris (Firmin-Didot), ouvrage illustré de nombreuses gravures.

l'art chrétien par E. Cartier, Paris 1875; A. F. Rio, *De l'art chrétien*, Paris 1874 (2^e édition); Comte de Grimouard de S. Laurent, *Guide de l'art chrétien, études d'esthétique et d'iconographie*, Paris 1872 et ss.; *Inventaire général des richesses d'art de la France*, Paris 1876 et ss., etc.

3^o *La musique et les évangiles*. — Nous avons moins d'œuvres générales à signaler ici; mais nous en avons noté un assez grand nombre de particulières, à propos de l'enfance du Christ, de sa vie publique et de sa passion.

Au reste le *Messie* de Hændel, les *Dialogues musicaux* de Hammer-schmied sur les évangiles, le *Christus* de Kiel, celui de Listz, celui de Mendelsohn, les oratorios évangéliques de Gounod sont aussi, à leur manière, des commentaires splendides.

Rien pourtant, comme nous aimons à le répéter dans nos cours toutes les fois que nous touchons à ces questions d'art, rien n'égallera jamais les beautés artistiques, plus simples, mais plus réelles, des évangiles eux-mêmes.

§ XIV. — LES ÉVANGILES APOCRYPHES

Autre sujet intéressant, pour l'étude duquel on possède, aujourd'hui, non seulement d'excellents recueils où les matériaux ont été réunis de la façon la plus savante, mais, en outre, des monographies solides qui mettent en œuvre ces matériaux.

Parmi les recueils, nous citerons ceux de Fabricius (1), de Thilo (2), de Tischendorf (3), de G. Brunet (4). Les meilleurs ouvrages de classification et de critique ont été composés par Hofmann (5), MM. Michel Nicolas (6), et J. Variot (7). Nous en extrairons quelques pensées, que nous

(1) *Codex apocr. Novi Testamenti*, Hambourg 1703 (d'autres éditions en 1719 et 1743). Comparez Birch, *Auctuarium codicis apocryphi Novi Testamenti Fabriciani*, Copenhague 1804.

(2) *Codex apocryphus Novi Testamenti*, Leipzig 1832, t. I.

(3) *Evangelia apocrypha, adhibitis plurimis codicibus græcis et latinis maximam partem nunc primum consultis...*, Leipzig 1853.

(4) *Les évangiles apocryphes traduits et annotés d'après l'édition de Thilo*, Paris 1863 (2^e édition).

(5) *Das Leben Jesu nach den Apokryphen im Zusammenhang aus den Quellen erzählt und wissenschaftlich untersucht*, Leipzig 1851.

(6) *Études sur les Évangiles apocryphes*, Paris 1866. Les tendances sont très rationalistes.

(7) *Les Évangiles apocryphes; Histoire littéraire, forme primitive, transformations*, Paris 1878. Excellent travail. — Voyez aussi Tischendorf, *De Evangeliorum apocryphorum origine et usu disquisitio histor.-critica*, Hagæ Comitum 1851; Ellicott, *On the Apocryphal Gospels*, Cambridge-Essays, 1856; Mgr Freppel, *Les Pères apostoliques et leur époque*, Paris 1859, p. 28-68; Kitto, *Cyclopædia of Biblical Literature*, au mot Gospel, Spurious, t. II, p. 162 et ss.; N. M. Δάμαλας, Ἐργονετα εἰς τὴν Καὶνὴν Διαθήκην, Athènes 1876, t. I, p. 226 et ss.; Wetzer et Welte, *Kirchenlexikon*, 2^e édit., t. I, col. 1067 et ss.; F. Vigoroux, *Manuel biblique*, t. I, nn. 66-59; Cornely, *Historica et critica Introductio in utriusque Testamenti libros sacros*, Paris 1885, p. 220 et ss.; Trochon, *Introduction générale à la Sainte Bible*, Paris 1886, t. I, p. 488, et ss.; Corluy, *Les Évangiles apocryphes, dans la Controverse et le Contemporain*, n^{os} du 15 oct. et du 15 nov. 1887.

grouperons autour de ces trois chefs : l'origine des évangiles apocryphes, leur nature, leur utilité.

I. *Origine des Evangiles apocryphes* (1). — Le mot de S. Luc dans la petite préface de son évangile, 1, 1, *Quoniam quidem multi conati sunt ordinare narrationem, quæ in nobis completæ sunt, rerum*, montre avec quel empressement on se mit à écrire, dès les premiers jours du christianisme, ce que l'on connaissait de la vie de son divin Fondateur. Mais S. Luc insinue, en exposant sa propre méthode (2), que ces essais péchaient par le double défaut d'ordre et d'exactitude. S. Jérôme le dit plus clairement encore : *Qui sine Spiritu et gratia Dei conati sunt magis ordinare narrationem, quam historiæ texere veritatem* (3). On a donc supposé avec beaucoup de vraisemblance que ces sortes de récits devinrent les premiers noyaux des évangiles apocryphes (4).

Mais l'histoire nous permet d'être encore plus précis, et nous pouvons attribuer à deux causes très distinctes l'origine de cette littérature singulière : l'hérésie, et une fausse piété.

1^o On conçoit que les hérétiques, qui surgirent dès les premiers jours de l'Eglise, ne trouvant pas de bases pour leurs systèmes dans la sainte Ecriture, aient eu recours à la supercherie pour s'en créer. Ils confectionnèrent donc, sous le nom de tel ou tel apôtre, ou même de tous les apôtres réunis, des évangiles où étaient habilement insérées leurs principales erreurs. Le mot de S. Epiphane est bien connu : *Sexcenta apud eos (Gnosticos) scripta audacter conficta sunt* (5). Ainsi donc, « chaque hérésiarque ou chef de secte se faisait un évangile en harmonie avec ses doctrines. Le plus souvent même, c'était un des évangiles canoniques altérés ou défigurés selon les besoins de la cause. De là les récriminations des Pères... contre les mutilations et falsifications faites par les Cérinthe, les Basilide, les Valentin, les Tatien, les Marcion et d'autres » (6).

Ces évangiles hérétiques représentent fort bien, par leur double tendance, les deux factions si funestes contre lesquelles l'Eglise eut tant à lutter au premier et au second siècle : la faction ébionite ou judaïsante, et le parti antijudaïsant de Marcion.

L'ébionisme eut surtout à son service l'*Evangelium juxta Hebræos*, ou, comme l'appellent les Pères grecs, *εὐαγγέλιον κατ' Ἑβραίους*, dont nous avons parlé dans l'Introduction particulière qui précède nos commentaires sur S. Matthieu (7). Cet écrit, composé en araméen, avait de telles ressem-

(1) Nous n'avons pas à expliquer ici en détail le sens historique de ce mot. Dérivé du grec (ἀπόκρυφος), et signifiant d'abord « caché », il devint, dans le langage chrétien, opposé à « canonique », et servit à désigner les ouvrages exclus du canon sacré, malgré quelques essais d'introduction.

(2) Luc. 1, 3.

(3) Voyez notre commentaire sur l'Evangile selon S. Luc, p. 27-30.

(4) Corluy, *La Controverse*, 15 nov. 1887, p. 324.

(5) *Hær.* xxvi, 8, 12. Le grec dit *μυρία*, dix mille.

(6) Mgr Freppel, *Les Pères apostoliques*, p. 33. Voyez des notes intéressantes sur cette première catégorie des évangiles apocryphes dans Westcott, *An Introduction to the Study of the Gospels*, p. 462-473 de la 5^e édition.

(7) Page 24.

blances avec notre premier évangile canonique, que S. Jérôme le prit un instant pour le texte original de S. Matthieu (1) ; il le traduisit en grec et en latin. Les hérétiques qui s'en servaient l'attribuèrent fièrement aux douze Apôtres ; de là cet autre nom : « L'évangile des Douze » (2). Il date probablement de la fin du premier siècle, car il est cité par les écrivains ecclésiastiques les plus anciens. Papias (3), S. Ignace Martyr (4), Origène (5), Clément d'Alexandrie (6), etc. Nous n'en possédons que des fragments, extraits de ces divers écrivains, et collationnés par Fabricius (7).

Le gnosticisme de Marcion est représenté par l'évangile qui porte le nom de ce fameux hérésiarque. Nous l'avons fait connaître dans l'introduction à nos commentaires sur l'évangile selon S. Luc (8).

Les Pères citent encore çà et là l'*Evangile de Cérinthe et de Carpocrate* (9), l'*Evangile de Pierre* (10), qui n'étaient guère que l'Evangile des Douze, remanié pour les besoins de nouvelles doctrines hérétiques ; et aussi l'*Evangile des Egyptiens*, dont les Sabelliens firent plus tard un assez grand usage (11). Mais ils ont également péri presque en entier.

2° Les évangiles apocryphes de la seconde catégorie durent leur origine, non pas à l'imposture, comme les premiers, mais à un zèle exagéré, à une dévotion plus ardente que sage et éclairée pour la personne de N.-S. Jésus-Christ. On voulait tout savoir sur le divin Maître, sur sa Mère, sur son père nourricier ; on désirait spécialement des lumières sur les points de leur vie laissés dans l'ombre par les vrais évangiles. Ces détails, ne les possédant pas, on les a inventés peu à peu.

Ou, pour exprimer autrement la même pensée, « si vous cherchez la cause de la faveur démesurée dont ces légendes ont été l'objet durant quatorze siècles, si vous demandez le motif de leur multiplicité, interrogez ce besoin de merveilleux dont l'homme a constamment subi l'influence, qui s'est à chaque instant manifesté dans l'Orient avec une vivacité toute particulière, et dont la société nouvelle ne pouvait se défendre malgré la sévérité, malgré la gravité de ses croyances immuables. Ces gentils encore imbus des fables de la mythologie, ces juifs convertis, mais la tête pleine des merveilles qu'enfantait l'imagination des rabbins,

(1) *De viris illustr.*, c. 3.

(2) Τὸ ἐπιγραφόμενον τῶν δώδεκα, dit Théophylacte, in *Luc.* i, 1. Et le Vén. Bède, ad *Luc.* i, 1 : « Duodecim apostolorum titulo... inscriptum. » Cf. S. Jérôme, *Adv. Pelag.* iii, 2; *Proœm in Matth.*

(3) Ap. Euseb., *Hist. eccl.*, iii, 39.

(4) *Epist. ad Smyrn.*, 3.

(5) *Hom.* i in *Luc.*

(6) *Strom.*, ii, 9. Voyez aussi S. Jérôme, *De viris illustr.*, c. 16 ; *Commentar. in Is.* xi, 1.

(7) *Codex pseudepigr. Nov. Testam.*, t. I, p. 339-340, 346-349, 351-370. Cf. Hilgenfeld, *Novum Testamentum extra canonem receptum*, p. 3 et ss.

(8) Page 7-8.

(9) Cf. Epiph., *Hær.* xxviii, 3 ; xxx, 14 ; li, 7.

(10) Euseb., *Hist. eccl.*, iii, 3 ; Orig., in *Matth.* x, 17 ; S. Jérôme, *De viris illustr.*, c. 41. Cf. Hilgenfeld, *loc. cit.*, p. 39.

(11) Cf. S. Clément Romain, *Ep.* ii, 12 ; Clément d'Alex., *Strom.* iii, 9, 13 ; S. Epiph., *Hær.* lxii, 2 ; Hilgenfeld, *l. c.*, p. 43.

ces néophytes d'hier, épars à Jérusalem, à Alexandrie, à Ephèse, ne pouvaient si vite vaincre leur penchant pour les fictions. Ce fut toujours le propre des peuples d'Orient d'entremêler le conte, la parabole, aux matières les plus graves. Aussi, ... les écrits apocryphes surgissent(-ils) de toute part » (1).

Ces écrits furent beaucoup plus nombreux que ceux qui provenaient d'une tendance hérétique. D'après les citations qu'en font les Pères, on en compterait plus de cinquante ; mais il est vraisemblable qu'un seul et même évangile est désigné sous divers noms. Plusieurs ont disparu complètement, entre autres l'Evangile d'Eve, l'Evangile de Saint Barnabé, l'Evangile de Judas Iscariote ; mais il nous en reste sept à l'état complet, dont nous allons désormais nous occuper exclusivement.

II. *Nature des évangiles apocryphes.* — Orthodoxes dans la plus grande partie de leurs récits, ils reflètent çà et là les erreurs du temps, et ils portent presque tous des traces manifestes de l'existence du gnosticisme (2).

Aucun d'eux n'embrasse le cycle entier de l'histoire évangélique ; mais ils se bornent à raconter, avec des détails multiples, tantôt l'histoire de l'enfance de N.-S. Jésus-Christ et de sa vie cachée, à laquelle ils rattachent parfois celle de Marie ou de Joseph, tantôt l'histoire de sa passion et de sa mort. C'est même au premier de ces deux sujets qu'ils se consacrent plus volontiers, car des révélations nouvelles sur la vie cachée du Sauveur intéressaient particulièrement la curiosité des fidèles, vu le petit nombre de faits racontés par les évangiles canoniques. De là deux classes très distinctes, dont l'une comprend les écrits relatifs à la naissance, à l'enfance et à l'adolescence de Jésus ; l'autre, les récits qui prétendent compléter l'histoire de sa passion et de sa résurrection.

1^o Première classe : les évangiles apocryphes des premières années du Sauveur. — Ils sont au nombre de six : le Protévangile de Jacques, l'Evangile de Thomas l'Israélite, l'Histoire de Joseph le Charpentier, l'Evangile du Pseudo-Matthieu, l'Evangile de la Nativité de Marie, l'Evangile arabe de l'Enfance. Les trois premiers ont servi visiblement de types aux trois autres, qui ne sont guère que des œuvres de seconde main, empruntant, groupant et remaniant les épisodes primitifs. Ajoutons encore que, dans le Protévangile de S. Jacques, dans l'Evangile de Thomas l'Israélite et dans l'Evangile du Pseudo-Matthieu, la sainte Vierge joue le rôle principal, de même que S. Joseph obtient la part prépondérante dans l'Histoire de Joseph le Charpentier. — Nous allons décrire rapidement chacune de ces six narrations.

a. — Le *Protévangile de Jacques* fut publié pour la première fois à Bâle, l'an 1552, en langue latine, quoique l'original ait été écrit en grec (3). Il raconte la nativité, l'enfance et la jeunesse de Marie, le choix que Dieu fit

(1) Brunet, *Les évangiles apocryphes*, p. III-IV. Cf. Variot, *Les évangiles apocryphes*, p. 218 et ss.

(2) « Certaines expressions empruntées au vocabulaire gnostique ne laissent aucun doute sur les rapports des évangiles apocryphes avec les sectes du second siècle ». Corluy, *La Controverse*, 15 nov. 1887, p. 324.

(3) Tischendorf, *Evangelia apocrypha*, p. 1-49 ; Brunet, *Evangelies apocryphes*, p. 111-137.

d'elle pour qu'elle devint la mère du Christ, la naissance de Jésus à Bethléem et l'adoration des Mages. Il était en grande vénération dans l'Eglise d'Orient, et les Pères grecs l'ont fréquemment cité dans leurs homélies. Il date, croit-on, du second siècle, car Origène (1) et Clément d'Alexandrie (2) l'ont connu. Il a généralement un ton plus digne et plus simple que les autres évangiles apocryphes. En voici quelques passages (3).

CHAPITRE II. — Anne, femme de Joachim, souffrait d'un double chagrin, et elle était en proie à une double douleur, disant : Je déplore mon veuvage et ma vuidité. La grande fête du Seigneur (4) survint, et Judith, la servante d'Anne, lui dit : Jusques à quand affligeras-tu ton âme ? Il ne t'est pas permis de pleurer, car voici le jour de la grande fête. Prends donc ce manteau, et orne ta tête. Tout aussi sûr que je suis ta servante, tu auras l'apparence d'une reine. Et Anne répondit : Eloigne-toi de moi ; je n'en ferai rien. Dieu m'a fortement humiliée. Crains que Dieu ne me punisse à cause de ton péché. La servante Judith répondit : Que te dirai-je, puisque tu ne veux pas écouter ma voix ? C'est avec raison que Dieu a fermé ton sein, afin que tu ne donnes pas d'enfant à Israël. Et Anne fut très affligée, et elle quitta ses vêtements de deuil ; elle orna sa tête, et elle se revêtit d'habits de noces. Et vers la neuvième heure, elle descendit dans le jardin pour se promener, et voyant un laurier, elle s'assit dessous, et elle adressa ses prières au Seigneur, en disant : Seigneur, Dieu de mes pères, bénis-moi et exauce ma prière, ainsi que tu as béni les entrailles de Sara et que tu lui as donné Isaac pour fils.

CHAPITRE III. — En regardant vers le ciel, elle vit sur le laurier le nid d'un passereau, et elle s'écria avec douleur : Hélas ! A quoi puis-je être comparée ? A qui dois-je la vie, pour être ainsi maudite en présence des fils d'Israël ? Ils me raillent et m'outragent, ils m'ont chassée du temple du Seigneur. Hélas ! à quoi suis-je semblable ? Je ne puis être comparée aux oiseaux du ciel, car les oiseaux sont féconds devant vous, Seigneur. Je ne puis être comparée aux animaux de la terre, car ils sont féconds. Je ne puis être comparée ni à la mer, car elle est peuplée de poissons ; ni à la terre, car elle donne des fruits en leur temps, et elle bénit le Seigneur.

CHAPITRE IV. — Et voici que l'ange du Seigneur vola vers elle, lui disant : Anne, Dieu a entendu ta prière ; tu concevras et tu enfanteras, et ta race sera célèbre dans le monde entier. Anne dit : Vive le Seigneur mon Dieu ; que ce soit un fils ou une fille que j'enfante, je l'offrirai au Seigneur....

CHAPITRE V. — Anne conçut, et, le neuvième mois, elle enfanta ; et elle dit à la sage-femme : Qu'ai-je enfanté ? Et l'autre répondit : Une fille. Et Anne dit : Mon âme s'est réjouie à cette heure. Et Anne allaita son enfant, et lui donna le nom de Marie.

CHAPITRE VI. — L'enfant se fortifia de jour en jour. Lorsqu'elle eut six mois, sa mère la posa à terre pour voir si elle se tiendrait debout. Et elle fit sept pas en marchant, et elle vint se jeter dans les bras de sa mère. Et Anne dit : Vive le Seigneur mon Dieu ; tu ne marcheras pas sur la terre jusqu'à ce que je t'aie offerte dans le temple du Seigneur....

CHAPITRE VII. — Quand Marie eut deux ans, Joachim dit à Anne, sa femme : Conduisons-la au temple de Dieu, afin d'accomplir le vœu que nous avons formé. Et Anne dit : Attendons la troisième année, de crainte qu'elle ne redemande son père et sa mère. Et Joachim dit : Attendons. Et l'enfant atteignit l'âge de trois ans. Et Joachim dit : Appelez les vierges sans tache des Hébreux, et qu'elles prennent des

(1) *Hom. in Matth. x, 17.*

(2) *Stromat., vii, 16.* Voyez aussi *S. Epiph., Hær. lxxix, 5* ; *S. Grég. de Nysse, Orat. in diem nat. Christi.*

(3) D'après la traduction de Brunet.

(4) Quelqu'une des grandes solennités juives.

lampes et qu'elles les allument, et que l'enfant ne se retourne pas en arrière, et que son esprit ne s'éloigne pas de la maison de Dieu. Et les vierges agirent ainsi, et elles entrèrent dans le temple. Et le prince des prêtres reçut l'enfant, et il l'embrassa, et il dit : Marie, le Seigneur a donné de la grandeur à ton nom dans toutes les générations, et, à la fin des jours, le Seigneur manifestera en toi le prix de la rédemption des fils d'Israël. Et il la plaça sur le troisième degré de l'autel ; et le Seigneur répandit sa grâce sur elle, et elle tressaillit de joie en dansant avec ses pieds, et toute la maison d'Israël la chérit.

CHAPITRE VIII. — Et ses parents descendirent, admirant et louant Dieu de ce que l'enfant ne s'était pas retournée vers eux. Marie était élevée comme une colombe dans le temple du Seigneur, et elle recevait de la nourriture de la main des anges. Quand elle eut atteint l'âge de douze ans, les prêtres se réunirent dans le temple du Seigneur, et ils dirent : Voici que Marie a passé dix ans dans le temple ; que ferons-nous à son égard?... Et les prêtres dirent au prince des prêtres : Va devant l'autel du Seigneur, et prie pour elle ; et ce que Dieu t'aura manifesté, nous l'accomplirons. Le prince des prêtres, ayant pris sa tunique garnie de douze clochettes, entra donc dans le Saint des saints, et il pria pour Marie. Et voici que l'ange du Seigneur lui apparut, et lui dit : Zacharie, Zacharie, sors et convoque ceux qui sont veufs parmi le peuple, et qu'ils apportent chacun une baguette, et celui que Dieu désignera sera l'époux donné à Marie pour la garder. Les hérauts allèrent donc dans tout le pays de Judée, et la trompette du Seigneur sonna, et tous accouraient.

CHAPITRE IX. — Joseph, ayant jeté sa hache, vint avec les autres. Et s'étant réunis, ils allèrent vers le grand-prêtre, après avoir reçu des baguettes. Le grand-prêtre prit les baguettes de chacun, il entra dans le temple, et il pria, et il sortit ensuite, et il rendit à chacun la baguette qu'il avait apportée ; et aucun signe ne s'était manifesté ; mais, quand il rendit à Joseph sa baguette, il en sortit une colombe, et elle alla se placer sur la tête de Joseph. Et le grand-prêtre dit à Joseph : Tu es désigné par le choix de Dieu, afin de recevoir cette vierge du Seigneur pour la garder auprès de toi.

β. — *L'Evangile de Thomas l'Israélite* est pareillement cité par Origène (1), ce qui lui assure une très haute antiquité. Il en existe trois recensions assez dissemblables : deux en grec, une en latin (2). Cette collection légendaire dépasse toutes les autres par la singularité des récits, par la grossièreté de la forme et la barbarie du langage. Jésus nous y apparaît, de 5 à 8 ans, ou à 12 ans, comme un véritable « enfant terrible », capricieux, et même froidement cruel.

CHAPITRE II. — L'enfant Jésus, étant âgé de cinq ans, jouait sur le bord d'une rivière, et il recueillait dans de petites fosses les eaux qui coulaient ; et aussitôt elles devinrent pures, et elles obéissaient à sa voix. Ayant fait de la boue, il s'en servit pour façonner douze oiseaux ; et c'était un jour de sabbat. Et beaucoup d'autres enfants étaient là, et jouaient avec lui. Un certain juif, ayant vu ce que faisait Jésus, et qu'il jouait le jour du sabbat, alla aussitôt, et dit à son père Joseph : Voici que ton fils est au bord d'une rivière, et il a façonné douze oiseaux avec de la boue, et il a profané le sabbat. Et Joseph vint à cet endroit, et ayant vu ce que Jésus avait fait, il s'écria : Pourquoi as-tu fait, le jour du sabbat, ce qu'il est défendu de faire ? Jésus frappa des mains, et dit aux oiseaux : Allez ! Et ils s'envolèrent en poussant des cris. Les juifs furent saisis d'admiration à la vue de ce miracle, et ils allèrent raconter ce qu'ils avaient vu faire à Jésus.

CHAPITRE III. — Le fils d'Anne le scribe était venu avec Joseph, et prenant une branche de saule, il fit écouler les eaux que Jésus avait amassées. Jésus

(1) *Hom. 1 in Luc.* Cf. S. Jérôme, *In Matth.* Prologus ; S. Ambroise, *Expos. in Luc.* I, 1.

(2) Voyez Cornely, *Introd.*, t. I, p. 220. Cf. Tischendorf, *l. c.*, p. 134-170 ; Brunet, *l. c.*, p. 139-154.

voyant cela, fut irrité et lui dit : Homme injuste, impie et insensé, quel tort te faisait cette eau ? Tu vas être comme un arbre frappé de sécheresse et privé de racines, qui ne produit ni feuilles ni fruits. Et aussitôt il se dessécha tout entier. Jésus s'en alla ensuite au logis de Joseph. Les parents de l'enfant qui s'était desséché le prirent dans leurs bras, en déplorant le malheur qui le frappait dans un âge aussi tendre, et ils le portèrent à Joseph, contre lequel ils s'élevaient vivement de ce qu'il avait un fils qui faisait de semblables choses.

CHAPITRE IV. — Jésus traversait une autre fois un village, et un enfant, en courant, lui choqua l'épaule. Et Jésus, irrité, lui dit : Tu n'achèveras pas ton chemin. Et aussitôt l'enfant tomba et mourut. Des gens, voyant ce qui s'était passé, dirent : D'où est né cet enfant ? chacune de ses paroles se réalise aussitôt. Et les parents de l'enfant qui était mort s'approchèrent de Joseph et lui dirent : Tu as un enfant tel, que tu ne peux habiter le même village que nous ; ou bien, apprends-lui à bénir et non à maudire, car il fait mourir nos enfants.

CHAPITRE V. — Et Joseph, appelant à lui l'enfant, l'admonestait, disant : Pourquoi fais-tu ces choses-là ? On prend de la haine contre nous, et nous serons persécutés. Jésus répondit : Je sais que les paroles que tu viens de prononcer ne sont pas de toi... ; je me tairai cependant à cause de toi ; mais eux, ils subiront leur châtement. Et aussitôt ses accusateurs devinrent aveugles... Et Joseph se levant, prit Jésus par l'oreille, et le tira avec force. L'enfant fut courroucé et lui dit : Qu'il te suffise de chercher et de ne pas trouver ; tu as agi en insensé. Je suis à toi pour que tu ne me molestes nullement.

CHAPITRE IX. — Peu de jours après, Jésus jouait sur une terrasse au sommet d'une maison, et l'un des enfants qui jouaient avec lui tomba du toit et mourut. Les autres enfants voyant cela, s'enfuirent, et Jésus descendit seul. Et lorsque les parents de l'enfant qui était mort furent venus, ils accusaient Jésus de l'avoir poussé du haut du toit, et ils le chargeaient d'outrages. Et Jésus descendit du toit et il s'approcha du cadavre de l'enfant, et il éleva la voix et dit : Zénin (c'était le nom de l'enfant), lève-toi, et dis-moi si c'est moi qui t'ai fait tomber. L'enfant, se levant aussitôt, répondit : Non, Seigneur, tu n'as point causé ma chute, et bien au contraire, tu m'as ressuscité...

CHAPITRE XI. — Lorsqu'il eut l'âge de dix ans, sa mère, lui donnant une cruche, l'envoya puiser de l'eau pour la rapporter à la maison, et dans la foule, la cruche, s'étant choquée contre une autre, se brisa. Et Jésus étendit le manteau dont il était revêtu, le remplit d'eau et le porta à sa mère. Et sa mère, voyant le miracle qu'il venait de faire, l'embrassa, et elle conservait dans son cœur le souvenir des merveilles qu'elle le voyait accomplir.

CHAPITRE XIV. — Joseph, voyant que l'enfant croissait en âge, voulut qu'il apprît les lettres, et il le conduisit à un autre maître (1). Et ce maître dit à Joseph : Je lui enseignerai d'abord les lettres grecques, et ensuite les lettres hébraïques. Le maître connaissait toute l'habileté de l'enfant, et il le redoutait. Il écrivit cependant l'alphabet, et quand il voulut interroger Jésus, Jésus lui dit : Si tu es vraiment un maître, et si tu as la connaissance exacte des lettres, dis-moi quelle est la force de la lettre *alpha* (2), et je te dirai qu'elle est la force de la lettre *bêta* (3). Le maître irrité le poussa, et le frappa à la tête. L'enfant courroucé de ce traitement, le maudit, et aussitôt le maître tomba sans vie sur son visage. Et l'enfant revint au logis de Joseph. Joseph fut très affligé, et il dit à la mère de Jésus : Ne le laisse pas franchir la porte de la maison, car tous ceux qui provoquent son courroux sont frappés de mort ».

✠ — *L'histoire de Joseph le Charpentier* (4), qui raconte assez longuement la vie et la mort de S. Joseph, date probablement du iv^e siècle.

(1) Un premier maître, d'après les chap. vi et vii, avait été couvert de confusion par l'enfant.

(2) La première lettre de l'alphabet grec.

(3) La seconde lettre du même alphabet.

(4) Tischendorf, *Evangelia apocrypha*, p. xxxiv-xxviii, 115-133 ; Brunet, *Les Evangiles apocryphes*, p. 17-15 ; Thilo, *Codex apocr. N. T.*, p. 3 et ss.

Nous la possédons en arabe et en copte. C'est en arabe qu'elle fut publiée pour la première fois, avec une traduction latine, l'an 1722, d'après un manuscrit du ^{xiii}^e siècle ; mais le copte paraît avoir été la langue originale de ce curieux récit, qui est placé sur les lèvres de Jésus lui-même. Les coptes schismatiques estiment beaucoup l'*Historia Iosephi fabri lignarii*, dont ils font solennellement la lecture le jour de la fête du saint patriarche. Elle se compose de deux parties, dont la première est très simple et très naïve, tandis que la seconde, chargée de dogme et de morale, est lourde, pauvre et fastidieuse.

CHAPITRE I. — Il arriva un jour que le Sauveur, notre Dieu, Seigneur et maître, Jésus-Christ, était assis avec ses disciples sur le mont des Oliviers ; et il leur dit : O mes frères et mes amis, enfants du Père qui vous a choisis parmi tous les hommes, vous savez que je vous ai souvent annoncé qu'il fallait que je fusse crucifié, et que je mourusse à cause du salut d'Adam et de sa postérité... J'ai à vous confier la doctrine du saint Evangile, qui vous a déjà été annoncée afin que vous la prêchiez dans le monde entier... Vous annoncerez à toutes les nations la pénitence et la rémission des péchés...

CHAPITRE II. — Il fut un homme dont le nom était Joseph, qui était originaire de Bethléem... Il était instruit et savant dans la doctrine de la loi, et il fut fait prêtre dans le temple du Seigneur. Il exerça aussi la profession de charpentier en bois, et, selon l'usage de tous les hommes, il prit une épouse. Et il engendra d'elle des fils et des filles ; savoir, quatre fils et deux filles. Et les noms des fils sont Jude, Juste, Jacques et Simon. Les noms des deux filles étaient Assia et Lÿdia. La femme de Joseph le Juste mourut enfin, après avoir eu la gloire de Dieu pour but dans chacune de ses actions. Et Joseph, cet homme juste..., le fiancé de Marie ma mère, travaillait avec ses fils, s'occupant de son métier de charpentier.

CHAPITRE X. — Les années s'écoulaient ; le vieillard s'avança grandement en âge. Il n'éprouva cependant aucune infirmité corporelle ; la vue ne le quitta point et aucune des dents de sa bouche ne tomba, et son esprit ne connut jamais un moment de délire. Mais, semblable à un enfant, il portait dans toutes ses occupations la vigueur de la jeunesse. Et il conservait ses membres entiers et exempts de toute douleur. Et sa vieillesse était fort avancée, car il avait atteint l'âge de cent onze ans.

CHAPITRE XII. — Il arriva ensuite que l'instant de la mort du pieux vieillard Joseph approcha, et que vint le moment où il devait quitter ce monde, comme les autres hommes qui sont assujettis à revenir à la terre. Et son corps étant près de sa destruction, l'ange du Seigneur lui annonça que l'heure de sa mort était proche. Alors la crainte s'empara de lui, et son esprit tomba dans un trouble extrême. Et se levant, il alla à Jérusalem, et étant entré dans le temple du Seigneur, et répandant des prières devant le sanctuaire, il dit :

CHAPITRE XIII. — O Dieu, auteur de toute consolation, Dieu de toute miséricorde et Seigneur du genre humain tout entier, Dieu de mon âme, de mon esprit et de mon corps, je t'adore en suppliant... Si mes jours sont déjà consumés et si le temps arrive où je dois sortir de ce monde, envoie, je te prie, le grand Michel, le prince de tes anges, et qu'il demeure avec moi, afin que mon âme misérable sorte de ce corps débile sans souffrance, sans crainte et sans impatience....

CHAPITRE XV. — L'âme de mon père, ce juste vieillard, arriva ainsi à cent-onze ans, mon Père céleste l'ayant voulu ainsi. Et le jour auquel son âme se sépara de son corps était le vingt-sixième jour du mois d'abib. Il commença à perdre un or d'une splendeur éclatante, c'est-à-dire son intelligence à la science. Il prit du dégoût pour les aliments et la boisson, et il perdit toute son habileté dans l'art de charpentier.

CHAPITRE XIX. — Et Marie, ma mère sans tache, alla donc, et elle entra dans l'endroit où était Joseph ; et j'étais assis à ses pieds, la regardant. Les signes de la mort apparaissaient déjà sur son visage. Et ce bienheureux vieillard, levant la tête, me regarda en fixant sur moi les yeux. Mais il n'avait nullement la force de

parler, à cause de la douleur de la mort qui le tenait enveloppé, et il poussait de grands soupirs. Et je tins ses mains durant l'espace d'une heure entière. Et lui, ayant tourné son visage vers moi, me faisait signe de ne point l'abandonner. Ayant posé ma main sur sa poitrine, je pris son âme, déjà près de sa gorge et au moment de sortir de sa retraite.

CHAPITRE XXIII. — Michel et Gabriel vinrent vers l'âme de mon père Joseph, et l'ayant prise, ils la plièrent dans un linceul éclatant. Il rendit ainsi l'esprit dans les mains de mon Père miséricordieux, et la paix lui fut accordée, et aucun de ses enfants ne sut qu'il s'était endormi. Mais les anges préservèrent son âme des démons de ténèbres qui étaient sur la route, et louèrent Dieu jusqu'à ce qu'ils l'eussent conduite au lieu qu'habitent les justes.

8. — *L'Evangile du Pseudo-Matthieu* porte aussi le nom de *Liber de ortu Beatæ Mariæ et infantia Salvatoris* (1). « Les manuscrits ne s'accordent pas sur l'auteur de la composition; ils la donnent également comme de S. Matthieu, de S. Jacques et de S. Jean; l'un d'eux l'attribue même à Onésime, l'esclave en faveur duquel S. Paul écrivit son épître à Philémon. Mais le nom de S. Matthieu réunit le plus de suffrages... Pour donner quelque vraisemblance à cette supposition, les anciens copistes ont inventé une correspondance entre S. Jérôme et deux de ses amis, les évêques Chromatius et Héliodore. Ces derniers profitent du séjour de S. Jérôme en Palestine et de la connaissance qu'il a acquise de l'hébreu, pour lui demander une traduction, faite sur l'original hébreu, de l'Evangile de l'enfance. Réponse de S. Jérôme, qui ne peut rien refuser à ses anciens amis d'Aquilée, surtout à deux amis qui sont évêques, et dont les désirs sont pour lui des ordres. Toute cette correspondance précède le texte du Pseudo-Matthieu » (2). Il date du ^{vi}e ou du ^{vii}e siècle, et ne fait guère que reproduire soit le Protévangile de Jacques, soit l'Evangile de Thomas, avec des additions et remaniements de divers genres. En voici quelques traits, d'après Thilo (3) et Brunet (4).

CHAPITRE XXV. — Et Jésus accomplit sa troisième année. Et voyant les enfants qui jouaient, il se mit à jouer avec eux; et ayant pris un poisson desséché qui était imprégné de sel, il le posa dans un bassin plein d'eau, et il lui ordonna de palpiter; et le poisson commença à palpiter. Et Jésus, adressant derechef la parole au poisson, lui dit: Rejette le sel que tu as en toi, et remue-toi dans l'eau. Et cela se fit ainsi. Les voisins, voyant ce qui se passait, l'annoncèrent à la veuve dans la maison de laquelle habitait Marie. Et quand elle apprit ces choses, elle les renvoya avec précipitation de chez elle.

CHAPITRE XXVI. — Et Jésus, passant avec Marie sa mère sur la place de la ville, vit un maître qui enseignait ses élèves. Et voici que sept passereaux, se battant entre eux, tombèrent du haut d'un mur dans le sein du maître qui instruisait les enfants. Quand Jésus vit cela, il se mit à rire. Le maître, s'en apercevant, fut rempli de colère, et il dit à ses disciples: Allez, et amenez-le moi. Lorsqu'ils le lui eurent conduit, il le saisit par son manteau, et lui dit: Qu'as-tu vu qui ait provoqué ton rire? Et Jésus dit: Maître, voici ta main pleine de froment; les passereaux se disputaient pour le partage de ce froment.

Tout cela encore est bien puéril, et à peine racheté par le dernier chapitre, que nous donnons d'après une autre recension (5).

(1) Tischendorf, *l. c.*, p. 50-105.

(2) J. Variot, *Les Evangiles apocryphes*, p. 51.

(3) *Codex apocryphus Vet. Testamenti*, p. cx.

(4) *Lpc. cit.*, p. 177.

(5) Tischendorf, *loc. cit.*, p. 104 et 105.

CHAPITRE XLII. — Personne n'osait manger ou boire, s'asseoir à table, ou rompre le pain, avant que l'Enfant eût béni la table et commencé le repas. S'il était absent, on attendait qu'il eût pris place.... Tous, en effet, avaient les yeux sur lui comme sur une lumière vive, et l'entouraient dans les sentiments d'une sainte frayeur. Et lorsque Jésus dormait, soit le jour, soit la nuit, la clarté de Dieu resplendissait en lui.

ε. — L'*Evangelium de nativitate Mariæ* (1) traite à peu près du même sujet que le précédent, mais d'une façon plus brève, car il ne s'étend pas au delà de Noël; et non seulement d'une façon plus brève, mais aussi avec plus de goût et de mesure. Le trait suivant mérite d'être relevé. Après avoir raconté, avec les enjolivures accoutumées, le mystère de l'Annonciation, l'auteur ajoute : « Il serait long peut-être, et fastidieux pour quelques-uns, si nous voulions insérer dans ce petit livre tout ce que nous avons lu sur les événements qui précédèrent ou suivirent la Nativité du Seigneur. Nous négligeons à dessein des faits qui sont racontés en détail dans l'Evangile, et nous ne nous attachons qu'aux circonstances qui n'ont pas encore été exposées » (2).

ζ. — L'*Evangelium infantie Salvatoris arabicum*, ainsi nommé parce qu'il fut d'abord publié en arabe (3), quoique l'original paraisse avoir été écrit en syriaque, est aussi une compilation des récits canoniques et apocryphes relatifs à l'enfance de Jésus (4).

CHAPITRE II. — L'an trois cent soixante neuf de l'ère d'Alexandre, Auguste ordonna que chacun se fît enregistrer dans sa ville natale. Joseph se leva donc, et conduisant Marie son épouse, il vint à Jérusalem, et il se rendit à Béthléem pour se faire inscrire avec sa famille dans l'endroit où il était né. Lorsqu'ils furent arrivés tout proche d'une caverne, Marie dit à Joseph que le moment de sa délivrance était venu, et qu'elle ne pouvait aller jusqu'à la ville; mais, dit-elle, entrons dans cette caverne. Le soleil était au moment de se coucher. Joseph se hâta d'aller chercher une femme qui assistât Marie dans l'enfantement, et il rencontra une vieille Israélite qui venait de Jérusalem, et la saluant, il lui dit: Entre dans cette caverne, où tu trouveras une femme sur le point d'être mère.

CHAPITRE III. — Et après le coucher du soleil, Joseph arriva avec la vieille devant la caverne, et ils entrèrent. Et voici que la caverne était toute resplendissante d'une clarté qui surpassait celle d'une infinité de flambeaux, et qui brillait plus que le soleil en son midi. L'enfant, couvert de langes et couché dans une crèche, tétait le sein de sa mère. Tous deux restèrent frappés de surprise à l'aspect de cette clarté; et la vieille demanda à Marie: Es-tu la mère de cet enfant? Et Marie ayant répondu affirmativement, la vieille lui dit: Tu n'es pas semblable aux filles d'Eve. Et Marie repartit: De même qu'il n'y a parmi les enfants aucun qui ressemble à mon fils, de même sa mère est sans pareille parmi toutes les femmes.

CHAPITRE XXIII. — Ils arrivèrent ensuite près d'un désert (5), et comme ils apprirent qu'il était infecté de voleurs, ils se préparèrent à le traverser pendant la nuit. Et voici que tout d'un coup, ils aperçurent deux voleurs qui étaient endormis, et près d'eux ils virent une foule d'autres voleurs qui étaient les camarades de ces gens, et qui étaient aussi plongés dans le sommeil. Ces deux voleurs se nommaient Titus et Dumachus. Et le premier dit à l'autre: Je te prie de laisser ces voyageurs aller en paix, de peur que nos compagnons ne les aperçoivent. Dumachus s'y refu-

(1) Cf. Tischendorf, *Evangelia apocrypha*, p. 106-114.

(2) *Evangelium de nativitate Mariæ*, ch. ix.

(3) A Utrecht, en 1697, par H. Sike.

(4) Voyez Tischendorf, *l. c.*, p. 171-203; Brunet, *loc. cit.*, p. 53-109.

(5) Au moment de la fuite en Egypte.

sant, Titus lui dit : Reçois de moi quarante drachmes, et prends ma ceinture pour gage. Et il la lui présentait en même temps, le priant de ne pas appeler et de ne pas donner l'alarme. Marie, voyant ce voleur si bien disposé à leur rendre service, lui dit : Que Dieu te soutienne de sa main droite, et qu'il t'accorde la rémission de tes péchés. Et le Seigneur Jésus dit à Marie : Dans trente ans, ô ma mère, les Juifs me crucifieront à Jérusalem, et ces deux voleurs seront mis en croix à mes côtés, Titus à ma droite, et Dumachus à ma gauche ; et, ce jour-là, Titus me précèdera dans le paradis. Et lorsqu'il eut ainsi parlé, sa mère lui répondit : Que Dieu détourne de toi semblables choses, ô mon fils. Et ils allèrent ensuite vers une ville des idoles, et, comme ils en approchaient, elle fut changée en un monceau de sable.

CHAPITRE XXXV. — Il y avait dans cette même ville (Nazareth) une autre femme dont le fils était tourmenté par Satan. Il se nommait Judas, et toutes les fois que le malin esprit s'emparait de lui, il cherchait à mordre ceux qui étaient près de lui ; et s'il était seul, il mordait ses propres mains et ses membres. La mère de ce malheureux, entendant parler de Marie et de son fils Jésus, se leva, et tenant son fils dans ses bras, elle le porta à Marie... Judas s'approcha et s'assit à la droite de Jésus ; et quand Satan commença à l'agiter comme d'ordinaire, il cherchait à mordre Jésus, et comme il ne pouvait l'atteindre, il lui donnait des coups dans le côté droit, de sorte que Jésus se mit à pleurer. Et, en ce moment, Satan sortit de cet enfant, sous la forme d'un chien enragé. Et cet enfant fut Judas Iscariote, qui trahit Jésus...

CHAPITRE LII. — Il y avait aussi parmi eux (les docteurs de Jérusalem) un philosophe très savant en médecine et dans les sciences naturelles ; et lorsqu'il demanda au Seigneur Jésus s'il avait étudié la médecine, celui-ci lui exposa la physique, la métaphysique, l'hyperphysique et l'hypophysique, les vertus du corps, les humeurs et leurs effets, le nombre des membres et des os, des artères et des nerfs, les divers tempéraments, chaud et sec, froid et humide, et quels sont leurs résultats ; quelles sont les opérations de l'âme dans le corps, ses sensations et ses vertus, les facultés de la parole, de la colère, du désir, et d'autres choses que l'intelligence d'aucune créature n'a pu saisir. Alors ce philosophe se leva, et il adora le Seigneur Jésus en disant : Seigneur, désormais je serai ton disciple et ton serviteur.

2^e Deuxième classe : les pièces apocryphes relatives aux dernières années de Jésus.

α. — De ces pièces, la plus importante est, sans contredit, celle qui a été longtemps si populaire sous le nom d'*Évangile de Nicodème*. Elle se compose de deux écrits très disparates, dont l'un est intitulé *Acta* ou *Gesta Pilati* ; l'autre, *Descensus Christi ad inferos* (1). Le grec semble avoir été la langue originale de ce double document.

La première partie comprend les seize premiers chapitres. Elle raconte, avec force légendes et embellissements, le procès de N. S. Jésus-Christ devant Pilate et son horrible supplice. Les nombreux miracles qu'elle entremêle à ces scènes douloureuses ont pour but évident de glorifier le *Christus patiens*, et de diminuer le plus possible pour les Juifs le *scandalum crucis* (2).

Dans la seconde partie, deux frères, Lucius et Casinus, qui sont censés être sortis miraculeusement du tombeau à la mort de Jésus (3), racontent comme témoins oculaires la descente du Sauveur aux enfers, parmi ceux que S. Pierre appelle les esprits emprisonnés (4).

(1) Voyez Tischendorf, *Evangelia apocrypha*, p. 203-410 ; Brunet, l. c., p. 215 et ss.

(2) Cf. I Cor. I, 23.

(3) Cf. Matth. xxvii, 52.

(4) I Petr. iii, 19-20 ; iv, 6. Cf. Apoc. xx, 14. Voyez A. Maury, *Croyances et légendes de l'antiquité*, p. 289-332.

L'original des deux parties est grec ; il fut publié pour la première fois par Birch en 1804. L'époque de la composition est très incertaine : on l'a placée entre le v^e et le xiii^e siècle.

CHAPITRE I. — Le gouverneur (Pilate) dit au messenger : Sors et introduis-le. Et le messenger alla vers Jésus et lui dit : Seigneur, entre, car le gouverneur t'appelle. Jésus étant entré, les images que les porte-drapeaux portaient au-dessus de leurs enseignes s'inclinèrent d'elles-mêmes, et elles adorèrent Jésus. Les juifs, voyant que les images s'étaient inclinées pour adorer Jésus, crièrent fortement contre les porte-drapeaux. Alors Pilate dit aux juifs : Vous ne rendez pas hommage à Jésus, devant lequel les images se sont inclinées pour le saluer ; mais vous criez contre les porte-enseignes, comme s'ils avaient eux-mêmes incliné leurs drapeaux et adoré Jésus. Et les juifs dirent : Nous les avons vu agir de la sorte. Le gouverneur, appelant à lui les porte-drapeaux, leur demanda : Pourquoi avez-vous fait cela ? Ils répondirent à Pilate : Nous sommes païens et esclaves des temples ; comment aurions-nous voulu l'adorer ? Les enseignes que nous tenions se sont courbées d'elles-mêmes pour l'adorer. Pilate dit aux chefs de la synagogue et aux anciens du peuple : Choisissez vous-mêmes des hommes forts et robustes, et ils tiendront les enseignes, et nous verrons si elles se courberont d'elles-mêmes. Les anciens des juifs prirent douze hommes très robustes et leur mirent les enseignes dans les mains, et les rangèrent en présence du gouverneur. Pilate dit au messenger : Conduis Jésus hors du prétoire et introduis-le ensuite. Et Jésus sortit du prétoire avec le messenger. Et Pilate, s'adressant à ceux qui tenaient les enseignes, leur dit, en faisant serment par le salut de César : Si les enseignes s'inclinent quand il entrera, je vous ferai couper la tête. Et le gouverneur ordonna de faire entrer Jésus une seconde fois. Et le messenger pria derechef Jésus d'entrer... Jésus le fit, et lorsqu'il entra, les enseignes s'inclinèrent et l'adorèrent.

CHAPITRE VI. — Un des juifs s'avança, et demanda au gouverneur la permission de parler ; et Pilate dit : Ce que tu veux dire, dis-le. Et ce juif parla ainsi : Depuis trente-huit ans, je gisais dans mon lit, et j'étais constamment en proie à de grandes souffrances, et en danger de perdre la vie. Jésus étant venu, beaucoup de démoniaques et de gens affligés de diverses infirmités furent guéris par lui. Et quelques jeunes gens m'apportèrent dans mon lit et me menèrent à lui. Et Jésus me voyant fut touché de compassion, et il me dit : Lève-toi, prends ton lit et marche. Et aussitôt je fus complètement guéri ; je pris mon lit, et je marchai. Les juifs dirent à Pilate : Demande-lui quel jour il fut guéri. Et il répondit : Le jour du sabbat. Et les juifs dirent : Ne disions-nous pas qu'il guérissait les malades et qu'il chassait les démons le jour du sabbat ? Et un autre juif s'avança et dit : J'étais aveugle de naissance ; j'entendais parler et je ne voyais personne. Et Jésus ayant passé, je m'adressai à lui en criant à haute voix : Fils de David, prends pitié de moi ! Et il eut pitié de moi, et il posa sa main sur mes yeux, et aussitôt je recouvrai la vue. Et un autre s'avança et dit : J'étais courbé, et il m'a redressé d'un mot. Et un autre s'avança aussi et dit : J'étais lépreux, et il m'a guéri d'un mot.

Passons à une scène du *Descensus ad inferos*. L'âme du Christ, malgré les efforts des démons, a pénétré dans le triste séjour ; l'heure de la délivrance a sonné pour les justes.

CHAPITRE XXV. — Le Seigneur, étendant sa main, dit : Venez à moi, vous mes Saints, qui avez mon image et ma ressemblance. Vous qui avez été condamnés par le bois, le diable et la mort, vous verrez que le diable et la mort sont condamnés par le bois. Et aussitôt tous les Saints furent réunis sous la main du Seigneur. Et le Seigneur, tenant la main droite d'Adam, lui dit : Paix à toi, avec tous tes fils, mes justes. Adam, se prosternant aux genoux du Seigneur, le supplia en versant des larmes, disant d'une voix haute : Seigneur, je te glorifierai, car tu m'as accueilli, et tu n'as pas fait triompher mes ennemis au-dessus de moi. Seigneur mon Dieu, j'ai crié vers toi, et tu m'as guéri, Seigneur. Tu as retiré mon âme des enfers, tu m'as sauvé en ne me laissant pas avec ceux qui descendent

dans l'abîme. Chantez les louanges du Seigneur, vous tous qui êtes ses Saints... Et tous les Saints de Dieu, se prosternant pareillement aux genoux du Seigneur, dirent d'une voix unanime : Tu es venu, Rédempteur du monde, et tu as accompli ce que tu avais prédit par la loi et par les prophètes. Tu as racheté les vivants par la croix, et, par la mort de la croix, tu es descendu vers nous pour nous arracher des enfers et de la mort par ta majesté. Seigneur, ainsi que tu as placé le titre de ta gloire dans le ciel, et que tu as élevé le titre de la rédemption, ta croix, sur la terre ; de même, Seigneur, place dans l'enfer le signe de la victoire de ta croix, afin que la mort ne domine plus. Et le Seigneur, étendant sa main, fit un signe de croix sur Adam et sur tous ses Saints, et, tenant la main droite d'Adam, il s'éleva des enfers. Et tous les Saints le suivirent. Alors le prophète David s'écria avec force : Chantez au Seigneur un cantique nouveau, car il a fait des choses admirables. Sa droite et son bras nous ont sauvés... Et toute la multitude des Saints répondit, en disant : Cette gloire est à tous les Saints. Ainsi soit-il. Louez Dieu. Et alors le prophète Habacuc s'écria, disant : Tu es sorti pour le salut de ton peuple, pour la délivrance de tes élus. Et tous les Saints répondirent, disant : Béni celui qui vient au nom du Seigneur, le Seigneur Dieu, et qui nous éclaire. Pareillement le prophète Michée s'écria, disant : Quel Dieu y a-t-il comme toi, Seigneur, ôtant les iniquités et effaçant les péchés?... Tu as eu pitié de nous et tu nous as absous de nos péchés, et tu as plongé toutes nos iniquités dans l'abîme de la mort, ainsi que tu l'avais juré à nos pères... Et tous les Saints répondirent : Il est notre Dieu à jamais et pour les siècles des siècles, il nous régira dans tous les siècles. Ainsi soit-il. Louez Dieu. Et de même tous les prophètes, récitant des passages de leurs anciens chants consacrés à la louange du Seigneur, et tous les Saints.

CHAPITRE XXVI. — Et le Seigneur, tenant Adam par la main, le remit à Michel archange, et tous les Saints suivirent Michel. Il les introduisit tous dans la grâce glorieuse du paradis.

β. — A l'Evangile de Nicodème se rattachent diverses pièces d'une moindre importance et généralement assez courtes. Nous nous bornerons à en indiquer les titres et la substance : 1° une *Lettre de Pilate* à l'empereur Claude (Tibère), racontant la mort et la résurrection de Jésus ; 2° une seconde *Lettre de Pilate* à Tibère ; le *procurator* s'excuse d'avoir condamné Jésus malgré son innocence, et il rejette sur les Juifs tout l'odieux de cette inique sentence ; 3° la *Correspondance de Pilate et d'Hérode*, consistant en deux lettres où ces deux personnages exposent les motifs de leur conversion au christianisme (1) ; 4° le *Rapport* (ἀναφορά) de Pilate à l'empereur sur les miracles, la mort et la résurrection de Jésus ; 5° l'*Arrestation* (παραδοσις) de Pilate et son châtimement d'après les ordres de Tibère ; 6° la *Mort de Pilate*, lequel se suicida en apprenant que l'empereur l'a condamné ; 7° la *Narration de Joseph d'Arimatee* nouveau récit de la passion du Sauveur ; 8° la *Vengeance du Sauveur*, composée de deux parties distinctes, dont l'une est relative à la guérison miraculeuse de Titus, prince d'Aquitaine, grâce à un mouvement de foi en Jésus-Christ, tandis que l'autre contient la légende de Véronique (2).

Ces courtes notices et les citations qui les accompagnent ont suffisamment montré en quoi consiste la nature des Evangiles apocryphes. « Amas de prodiges extravagants et inutiles, ... traits d'un caractère vulgaire et trivial, qui ne s'accordent nullement avec la dignité de

(1) Voyez le texte dans J. Variot, *Les Evangiles apocryphes*, p. 112-116.

(2) Sur toutes ces pièces, voyez J. Variot, *loc. cit.*, p. 100-138.

l'Homme-Dieu et avec l'idée qu'on doit se faire de sa sublime mission (1)... Le Sauveur (nous y apparaît souvent comme) un magicien jouant aux miracles, sans autre résultat que de se faire admirer par une foule avide de merveilles, et de causer des embarras à ses parents..., (sans parler des) détails obscènes et répugnants que l'on trouve (ça et là) » (2). Donc du merveilleux, de la légende, des traits pour le moins puérils, le tout dénué de vraisemblance et indigne du Messie.

Aussi l'on comprendra sans peine cette pressante recommandation de S. Jérôme (3): *Caveat omnia apocrypha... Sciat multa his admixta vitiosa, et grandis esse prudentiæ aurum in luto quærere*. Quelques paillettes d'or, tout à fait rares (4), qu'il faut chercher dans la boue : on ne pouvait mieux caractériser ces pièces apocryphes.

De là encore le mot sévère du grave Dr F. Delitzsch, dans une allocution à de jeunes ouvriers : « Même comme simples fictions, ces récits merveilleux sont si dépourvus de sens et de délicatesse, que je croirais presque commettre un péché, si je chargeais votre imagination de ces caricatures » (5).

Et pourtant, ces récits ont une utilité véritable, ainsi qu'il nous reste à l'indiquer.

III. *Utilité des évangiles apocryphes*. — Elle est multiple : nous pouvons l'envisager sous le rapport de la critique biblique, de l'exégèse, de l'art et de la littérature.

1° Sous le rapport de la critique biblique. Nous avons vu, dans un des paragraphes qui précèdent (6), de combien de manières on a attaqué l'authenticité et la véracité des évangiles canoniques. Or, « le principal mérite, le sens le plus important pour nous des évangiles apocryphes, c'est qu'ils nous préparent à estimer à leur juste valeur » ces quatre évangiles dans lesquels l'Eglise a toujours reconnu la seule histoire véritable de N. S. Jésus-Christ, son divin Fondateur.

a. « Les Evangiles apocryphes témoignent d'abord en faveur des évangiles canoniques, comme toute contrefaçon nous reporte d'une manière nécessaire à l'œuvre originale : *Veritas falsum præcedat necesse est*,

(1) Corluy, dans la *Controverse*, n° du 15 oct. 1887, p. 177.

(2) *Ibid.*, p. 174.

(3) *Epist. ad Læt., Præfat. ad libr. Regum*.

(4) Le chapitre xxv de l'*Evangile de Nicodème* contient une de ces paillettes (voyez la page 118). Rien de plus beau, en effet, que l'invitation adressée au Sauveur de planter sa croix comme un trophée au cœur même des enfers. Voici une autre paillette d'or, extraite de l'*Evangile arabe* de l'Enfance, chap. xli (cf. Brunet, *Les Evangiles apocryphes*, p. 50 de la 2^e édition) : « Jésus rassembla les enfants (de Nazareth), et les fit ranger comme étant leur roi. Ils avaient étendu leurs vêtements à terre pour qu'il s'assît dessus. Ils avaient posé sur sa tête une couronne de fleurs, et, comme des satellites qui accompagnent un roi, ils s'étaient rangés à sa droite et à sa gauche. Si quelqu'un passait par là, les enfants l'arrêtaient de force, et lui disaient. Viens et adore le roi, afin que tu obtiennes un heureux voyage ». Ce trait est vraiment plein de sens.

(5) *Handwerkerleben zur Zeit Jesu*, Erlangen 1868, p. 79.

(6) § X, p. 77 et ss.

dit Tertullien (1). Le cadre évangélique est accepté pour tous les récits de la société chrétienne... Il y a aussi les noms qui nous sont connus par l'évangile... Les évangiles apocryphes faisaient plus encore ; leurs récits n'étaient parfois qu'un commentaire, qu'une paraphrase des faits du Nouveau Testament ; ils procédaient par allusion évidente aux textes, et quelquefois les citaient même intégralement... Les évangiles apocryphes rendent donc témoignage au cadre des évangiles canoniques, à leurs personnages, à leurs textes, et à toutes les traditions de la prédication évangélique.

b. » Ils rendent en outre un autre témoignage non moins sensible par leurs défauts mêmes, par leur manque de doctrine (2), par la puérité du merveilleux... Lorsqu'on les rapproche des évangiles canoniques, on sent mieux que ces compositions ont tous les dehors chrétiens qu'elles sont susceptibles d'avoir, mais qu'elles ne connaissent pas le fond de l'enseignement évangélique. D'où viennent les détails puérils ? Ils ont évidemment une origine populaire... Ceux qui rédigeaient de semblables compositions n'avaient pas senti ce qui fait la véritable grandeur de Jésus-Christ dans les évangiles canoniques, où les merveilles n'y paraissent pas comme des tours de force, mais comme des bienfaits pour tous les hommes.

c. » Le texte (des évangiles apocryphes) ne fut jamais respecté. Chacun le modifia à sa guise dès le commencement, en Syrie, en Asie, à Rome ; tant cette parole, cette forme extérieure du texte, était humaine et appartenait à l'homme. Il n'en fut jamais ainsi du texte des évangiles canoniques... On a pu comparer les éditions du texte du Nouveau Testament et celles des évangiles apocryphes... Dans le texte du Nouveau Testament, les variantes n'atteignent jamais la substance du récit ; dans l'édition des apocryphes, on se trouve en face d'additions, d'amplifications qui changent à vue selon les différents manuscrits... Que conclure, sinon que l'une des histoires vient de Dieu, et que l'autre émane des hommes (3) ?

d. » Aussi bien, quand les rationalistes affectent de mettre les évangiles canoniques sur le même pied que les évangiles apocryphes, et de les re-

(1) *Adv. Marcion.*, iv, 6. « C'est une proposition devenue banale à force d'être répétée, que la fausse monnaie prouve l'existence de la véritable. Si celle-ci n'existait pas, personne ne songerait à fabriquer ni à répandre celle-là. On a appliqué avec raison cette proposition aux évangiles apocryphes. Contrefaçon manifeste des évangiles canoniques, ces productions bizarres ont essayé en vain de se ranger à côté des récits inspirés ; elles n'ont abouti qu'à faire mieux ressortir le caractère véridique et divin (des vrais évangiles) » Corluy, *La Controverse*, n° du 15 oct. 1887, p. 161.

(2) « Vous y cherchez en vain l'enseignement du Sauveur ou sa prédication. L'élément doctrinal y manque entièrement... L'absence complète de l'élément doctrinal dans les évangiles apocryphes interdit toute comparaison (avec les évangiles canoniques) ». Mgr Freppel, *Les Pères apostoliques*, p. 31 et 36.

(3) J. Variot, *Les Evangiles apocryphes*, p. 481-493. Voyez aussi d'intéressants parallèles du même genre dans Farrar, *The Life of Christ*, t. I, p. 58-60 de la 23^e édit. ; Westcott, *An Introduction to the Study of the Gospels*, p. 473 de la 5^e édition ; Mgr Freppel, *Les Pères apostoliques*, p. 36 et ss. ; Corluy, *La Controverse*, 15 nov. 1887, p. 341-343.

garder, les uns et les autres, comme des produits pour ainsi dire « inconscients et impersonnels des traditions populaires, où le vrai se croise avec le faux, l'imaginaire avec l'historique », de sorte que les premiers n'auraient réussi que peu à peu à se dégager du pêle-mêle où ils étaient tous plongés à l'origine dans les croyances de l'Eglise (1), il est aisé de leur répondre en les renvoyant à l'histoire.

Quelle différence dans la manière dont les Pères les plus anciens citent les évangiles apocryphes et les évangiles canoniques ! Reproduisons un texte d'Origène : « L'Eglise a quatre évangiles ; les hérésies en ont un grand nombre... Il n'y a que quatre évangiles qui soient approuvés, sur l'autorité desquels il faut proposer les dogmes dans la personne de notre Sauveur. Je connais un certain évangile que l'on appelle selon Thomas, un selon Mathias ; et nous en avons lu plusieurs autres pour que nous ne paraissions rien ignorer, à cause de ceux qui pensent savoir quelque chose, s'ils connaissent nos livres. Mais, dans toutes ces choses, nous n'approuvons que ce qu'approuve l'Eglise, à savoir qu'il ne faut accepter que quatre évangiles » (2). C'est pourquoi les papes et les conciles, lorsqu'ils proscrivirent plus tard les évangiles apocryphes, ne furent que les échos de la tradition ecclésiastique (3).

2° Sous le rapport de l'exégèse, on peut parfois se servir des évangiles apocryphes pour éclairer certains points de l'histoire évangélique demeurés obscurs, et pour enrichir de traits précieux la vie de N.-S. Jésus-Christ. Car, dans ces récits, tout n'est pas absolument faux et exagéré ; tels ou tels traits reproduisent des traditions tout à fait respectables, qui présentent les meilleures garanties d'authenticité, et qui, par là-même, combrent de la façon la plus heureuse certaines lacunes laissées par les évangiles canoniques (4).

Par exemple, dit Dom Calmet (5), « rien n'obligeait ceux qui composaient le Protévangile dans un temps si voisin des apôtres et où la mémoire des père et mère de la sainte Vierge était si récente, de feindre les noms de Joachim et d'Anne ». La présentation de Marie au temple dès son jeune âge, l'éducation qu'elle y reçut avec d'autres jeunes vierges d'Israël, son vœu de complète chasteté, etc., sont des traits également signalés par les saints Pères, et qui méritent toute créance. Il en est de même de la naissance de N. S. Jésus-Christ dans une grotte (6), de la rencontre du divin *Cruciaris* et de sa mère sur le chemin du Calvaire, de la ceinture qu'on lui mit autour des reins avant de le crucifier, de la couronne d'épines qu'il porta même sur la croix (7), etc. Mais il est bien évident

(1) « Les quatre évangiles actuels, a osé dire Lutzberger, ne sont pas plus édifiants que les apocryphes, car ce sont tous des édifices conçus et exécutés d'après le même plan » (cité par Mgr Freppel, *Les Pères apostoliques*, p. 36, note).

(2) *In Luc.*, I. Cf. S. Irénée, *Adv. Hær.*, I, 17 ; S. Epiphane, *Hær.*, LI, 20 ; LI, 2 ; Eusèbe, *Hist. eccl.*, III, 25 ; VI, 15 ; S. Ambroise, *In Procem. Luc.* ; S. Jérôme, *Præf. in Matth.*, etc.

(3) Voyez Corluy, *l. c.*, p. 333-340.

(4) Voyez Mgr Freppel, *Les Pères apostoliques*, p. 45-46.

(5) *Dissertation sur les Evangiles apocryphes*.

(6) Voyez notre commentaire de l'Evangile selon S. Luc, p. 67.

(7) Voyez Corluy, *La Controverse*, n° du 15 oct. 1887, p. 177 et ss.

qu'il ne faut admettre ces renseignements qu'à bon escient, et avec une certaine réserve.

3° Sous le rapport de l'art. « Loin d'être restées stériles, ces légendes ont eu, pendant une longue suite de siècles, l'action la plus puissante sur le développement... des arts : ... la peinture, la sculpture du moyen-âge n'ont fait faute d'y puiser à pleines mains. Laisser de côté l'étude des évangiles apocryphes, c'est renoncer à découvrir les origines de l'art chrétien. Ils ont été la source, où, dès l'extinction du paganisme, les artistes ont puisé toute une vaste symbolique que le moyen-âge amplifia. Diverses circonstances rapportées dans ces légendes, et consacrées par le pinceau des grands maîtres de l'école italienne, ont donné lieu à des attributs, à des types que reproduisent chaque jour les arts du dessin » (1).

Pourquoi le bœuf et l'âne auprès de la crèche du divin Enfant ? Pourquoi la verge fleurie dans la main de S. Joseph ? Pourquoi ce juif qui brise au contraire sa baguette au mariage de Marie et de Joseph, sur une toile célèbre ? Pourquoi le repos de la sainte Famille au désert, sous un palmier qui abaisse ses feuilles ? Pourquoi le vieillard Siméon en costume de grand-prêtre ? Ces divers traits, et beaucoup d'autres, seraient inexplicables aujourd'hui sans la connaissance des évangiles apocryphes.

4° Sous le rapport littéraire. Mêmes réflexions à faire qu'au point de vue de l'art. Au moyen-âge, les récits des évangiles apocryphes envahirent toute la littérature ; poèmes lyriques et *Noëls* plus ou moins gracieux, poèmes dramatiques sous la forme des célèbres *Mystères*, poèmes épiques ou vies rimées de Joachim, d'Anne, de Joseph, de Marie : tout s'en ressent. Bien plus, n'est-ce pas de cette source que proviennent aussi les poèmes modernes de Milton et de Klopstock (2) ?

On voit, par tous ces détails, qu'on ne saurait absolument négliger ces écrits, malgré leur singularité.

§ XV. — HARMONIE ÉVANGÉLIQUE

Le tableau qui suit est entièrement basé sur notre *Synopsis evangelica*, à part deux ou trois traits que nous avons cru devoir modifier.

On pourra le comparer avec les « Concordes » du même genre que donnent le *Dictionary of the Bible* de Smith (3), le révérend L. Abbott (4), M. Fouard (5), M. Bacuez (6), et le P. Cornély (7).

Nous avons marqué en caractères gras les passages pour l'arrangement desquels il règne une plus grande incertitude.

(1) G. Brunet, *Les Evangiles apocryphes*, p. v-vi. Voyez aussi Mgr Freppel, *l. c.*, p. 63-64.

(2) Voyez Mgr Freppel, *loc. cit.*, p. 64-66 ; J. Variot, *Les Evangiles apocryphes*, p. 427 et ss.

(3) T. I, p. 720-723, article du Rév. W. Thomson.

(4) *The New Testament with Notes and Comments*, t. I, *Matthew and Mark*, p. 44-46.

(5) *La Vie de N.-S. Jésus-Christ*, t. II, p. 509 et ss. de la 2^e édition.

(6) *Manuel biblique*, à la fin du tome III.

(7) *Introductio specialis in singulos Novi Testamenti libros*, Paris 1886, p. 285-302.

PRÉLUDE	S. Matthieu.	S. Marc.	S. Luc.	S. Jean.
Préface de S. Luc à Théophile.....	»	»	I, 1-4.	»
Génération éternelle du Verbe.....	»	»	»	I, 1-18.
Généalogie de N.-S. Jésus Christ selon la chair.....	I, 1-17.	»	III, 23b-38.	»
I^{re} PARTIE. — ENFANCE ET VIE CACHÉE DE JÉSUS-CHRIST				
(août 748 u. c. — automne de 779, années 6-28 de l'ère vulgaire).				
L'annonciation et la conception de S. Jean-Baptiste.....	»	»	I, 5-25.	»
L'annonciation et l'Incarnation du Verbe.....	»	»	I, 26-38.	»
La Visitation de la Ste Vierge.....	»	»	I, 39-56.	»
Nativité de S. Jean-Baptiste; sa circoncision et sa vie au désert.....	»	»	I, 57-80.	»
Les soupçons de S. Joseph calmés par un ange.....	I, 18-25.	»	»	»
Noël.....	»	»	II, 6-20.	»
Circoncision de Jésus.....	»	»	II, 21.	»
Purification de Marie et présentation de Jésus au temple.....	»	»	II, 22-38.	»
Adoration des Mages.....	II, 1-12.	»	»	»
Fuite en Egypte et massacre des SS. Innocents.....	II, 13-18.	»	»	»
Retour de la Ste Famille à Nazareth.....	II, 19-23.	»	II, 39.	»
Jésus parmi les docteurs.....	»	»	II, 40-50.	»
Résumé de la vie cachée.....	»	»	II, 51-52.	»
II^e PARTIE. — VIE PUBLIQUE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST				
§ I. — Depuis l'apparition du Précurseur jusqu'au premier voyage de Jésus à Jérusalem pour la Pâque.				
(automne de 779 — printemps de 780 u. c., 26-27 de l'ère vulgaire).				
Apparition de Jean-Baptiste.....	III, 1-6.	I, 1-6 a.	III, 1-6.	»
Sa prédication.....	III, 7-10.	»	III, 7-14.	»
Premier témoignage de St Jean, devant la foule.....	III, 11-12.	I, 6b-8.	III, 15-18.	»
Baptême de Jésus.....	III, 13-17.	I, 9-11.	III, 21-23 a.	»
Jeûne et tentation de Jésus.....	IV, 1-11.	I, 12-13.	IV, 1-13.	»
Second témoignage de St Jean, devant les envoyés du Sanhédrin.....	»	»	»	I, 19-28.
Troisième témoignage de St Jean, devant ses propres disciples.....	»	»	»	I, 29-34.
Les premiers disciples du Sauveur.....	»	»	»	I, 35-51.
Premier miracle de Jésus à Cana.....	»	»	»	II, 1-12.
§ II. — De la première à la seconde Pâque.				
(printemps de 780 — printemps de 781 u. c.; 27-28 de l'ère vulgaire).				
Jésus se rend à Jérusalem à l'occasion de la Pâque et chasse les vendeurs du temple.....	»	»	»	II, 13-25.
Entretien avec Nicodème.....	»	»	»	III, 1-21.
Dernier témoignage de St Jean.....	»	»	»	III, 22-36.
Entretien de Jésus avec la Samaritaine.....	»	»	»	IV, 1-42.
Emprisonnement de St Jean-Baptiste.....	»	»	III, 19-20.	»
Retour de Jésus en Galilée. Il prêche le royaume des cieux.....	IV, 12.	I, 14-15.	IV, 14-15.	IV, 43-45.
Jésus dans la synagogue de Nazareth.....	»	»	IV, 16-30.	»
Il guérit à Cana le fils d'un officier royal.....	»	»	»	IV, 46-54.

	S. Matthieu.	S. Marc.	S. Luc.	S. Jean.
Il se fixe à Capharnaüm.....	IV, 13-17.	»	»	»
Vocation de Simon et d'André, de Jacques et de Jean.....	IV, 18-22.	I, 16-20.	V, 1-11.	»
Guérison d'un possédé à Capharnaüm.....	»	I, 21-28.	IV, 31-37.	»
Guérison de la belle-mère de St Pierre.....	VIII, 14-17.	I, 29-34.	IV, 38-41.	»
Jésus se retire au désert et parcourt la Galilée, prêchant et faisant des miracles.....	IV, 23.	I, 35-39.	IV, 42-44.	»
Guérison d'un lépreux.....	VIII, 2-4.	I, 40-45.	V, 12-16.	»
Retour à Capharnaüm et guérison d'un paralytique.....	IX, 1-8.	II, 1-12.	IV, 17-26.	»
Vocation de S. Matthieu.....	IX, 9-17.	II, 13-22.	V, 27-39.	»
§ III. — De la seconde à la troisième Pâque.				
(printemps de 781 — printemps de 782; 28-29 de l'ère vulgaire).				
Guérison d'un malade auprès de la piscine probatique.....	»	»	»	V, 1-47.
Épis rompus en un jour de sabbat.....	XII, 1-8.	II, 23-28.	VI, 1-15.	»
Guérison de la main desséchée.....	XII, 9-14.	III, 1-6.	VI, 6-11.	»
Jésus vient auprès de la mer de Galilée et guérit de nombreux malades.....	{ XII, 15-21. IV 24-25.	III, 7-12.	VI, 17-19.	»
Choix définitif des apôtres.....	X, 24.	III, 13-19.	VI, 12-16.	»
Sermon sur la montagne.....	V — VII.	»	VI, 17-49.	»
Guérison du serviteur du centurion.....	VIII, 5-13.	»	VII, 1-10.	»
Résurrection du fils de la veuve de Naïm.....	»	»	VII, 11-17.	»
L'ambassade de Jean-Baptiste à N.-S. Jésus-Christ.....	XI, 2-30.	»	VII, 18-35.	»
Jésus chez Simon le pharisien.....	»	»	VII, 36-50.	»
Les saintes femmes à la suite du Messie.....	»	»	VIII, 1-3.	»
Les parents de Jésus veulent se saisir de lui.....	»	III, 20-21	»	»
Guérison d'un démentiaque aveugle et muet.....	XXI, 22-23.	»	XI, 14.	»
Jésus réfute les calomnies des Phariséens.....	XII, 24-45.	III, 22-30.	XI, 15-32.	»
Quels sont les vrais parents de Jésus?.....	XII, 46-50.	III, 31-35.	VIII, 19-21.	»
Parabole de la semence.....	XIII, 1-9.	IV, 1-9.	VII, 4-8.	»
Pourquoi Jésus parle en paraboles.....	XIII, 10-17.	IV, 10-12.	VIII, 9-10.	»
Explication de la parabole de la semence.....	XIII, 18-23.	IV, 13-20.	VIII, 11-15.	»
Écouter la parole de Dieu.....	»	IV, 21-25.	VIII, 16-18.	»
Parabole de la graine qui germe doucement.....	»	IV, 26-29.	»	»
La bonne semence et l'ivraie.....	XIII, 24-30.	»	»	»
Le grain de sénévé et le levain.....	XIII, 31-35.	IV, 30-34.	XIII, 18-21.	»
Explication de la parabole de l'ivraie.....	XIII, 36-43.	»	»	»
Le trésor caché et la perle précieuse.....	XIII, 44-46.	»	»	»
Le filet jeté à la mer.....	XIII, 47-53.	»	»	»
Miracle de la tempête apaisée.....	VIII, 18, 23-27.	IV, 35-40.	VIII, 22-25.	»
Guérison des démoniaques Geraséniens.....	VIII, 28-34.	V, 1-20.	VIII, 26-39.	»
Guérison de l'hémorroïssie et résurrection de la fille de Jaïre.....	IX, 18-26.	V, 21-43.	VIII, 40-56.	»
Guérison de deux aveugles et d'un démoniaque muet.....	IX, 27-34.	»	»	»
Jésus est de nouveau méprisé à Nazareth par ses compatriotes.....	XIII, 54-58.	VI, 1-6a.	»	»
Troisième voyage à travers la Galilée.....	IX, 35-38.	VI, 6b.	»	»
Discours aux Apôtres; leur mission.....	{ X, 1-42. XI, 1.	VI, 7-13.	IX, 1-6.	»
Ce qu'Hérode pense de Jésus.....	XIV, 1-2.	VI, 14-16.	IX, 7-9.	»

	S. Matthieu.	S. Marc.	S. Luc.	S. Jean.
Martyre de St Jean-Baptiste.....	xiv, 3-12.	vi, 17-29.	»	»
Première multiplication des pains.....	xiv, 13-21.	vi, 30-44.	ix, 10-17.	vi, 1-13.
Jésus marche sur les eaux.....	xiv, 22-33.	vi, 45-52.	»	vi, 14-21.
Il parcourt le territoire de Gènesareth.	xiv, 34-36.	vi, 53-56.	»	»
Discours sur le pain de vie.....	»	»	»	vi, 22-vii, 1.

§ IV. — *De la troisième Pâque à la fête des Tabernacles.*

(avril à octobre 782; 29 de l'ère vulgaire).

Discussion avec les Pharisiens au sujet des traditions.....	xv, 1-20.	vii, 1-23.	»	»
Guérison de la fille de la Chananéenne.	xv, 21-28.	vii, 24-30.	»	»
Retour vers la mer de Galilée, par la Phénicie et la Décapole.....	xv, 29-31.	vii, 31-37.	»	»
Seconde multiplication des pains.....	xv, 32-39.	viii, 1-10.	»	»
Les Pharisiens et les Sadducéens demandent un signe.....	xvi, 1-4.	viii, 11-13.	»	»
Le levain des Pharisiens et des Sadducéens.....	xvi, 5-12.	viii, 14-21.	»	»
Guérison d'un aveugle à Bethsaïda.....	»	viii, 22-26.	»	»
La confession de St Pierre.....	xvi, 13-19.	viii, 27-29.	ix, 18-20.	»
Prédiction de la Passion.....	xvi, 20-28.	viii, 30-39.	ix, 21-27.	»
La Transfiguration.....	xvii, 1-13.	ix, 1-12.	ix, 28-36.	»
Guérison d'un lunatique.....	xvii, 14-20.	ix, 13-28.	ix, 37-44*	»
Nouvelle prédiction de la Passion et de la Résurrection.....	xvii, 21-22.	ix, 29-31.	ix, 44b-45.	»
Le didrachme.....	xvii, 23-26.	»	»	»
Enseignements du Sauveur sur l'humilité.....	xviii, 1-5.	ix, 32-36.	ix, 46-48.	»
Sur la tolérance.....	»	ix, 37-40.	ix, 49-50.	»
Sur le scandale.....	xviii, 6-9.	ix, 41-49.	»	»
Sur le grand prix des âmes.....	xviii, 10-14.	»	»	»
Sur la correction fraternelle et le pardon des injures.....	xviii, 15-35.	»	»	»
Jésus se rend à Jérusalem à l'occasion de la fête des Tabernacles.....	»	»	»	vii, 2-10.
Il passe par la Samarie.....	»	»	ix, 51-56.	»
Qualités d'un vrai disciple de Jésus-Christ.....	viii, 19-22.	»	ix, 57-62.	»
Mission des 72 disciples.....	»	»	x, 1-16.	»
Leur retour.....	»	»	x, 17-24.	»
Parabole du bon Samaritain.....	»	»	x, 25-37.	»
Marthe et Marie.....	»	»	x, 38-42.	»

§ V. — *De la fête des Tabernacles à celle de la Dédicace.*

(octobre à décembre 782; 29 de l'ère vulgaire).

Jésus prêche sous les parvis du temple.	»	»	»	vii, 11-viii, 1.
La femme adultère.....	»	»	»	viii, 2-11.
Jésus affirme sa divinité.....	»	»	»	viii, 12-59.
Guérison de l'aveugle-né.....	»	»	»	ix, 1-41.
Allégorie du bon pasteur.....	»	»	»	x, 1-21.
Jésus apprend à ses disciples à prier..	»	»	xi, 1-13.	»
Malédiction contre les Pharisiens et les docteurs de la loi.....	»	»	xi, 37-54.	»
Exhortations contre l'hypocrisie.....	»	»	xii, 1-3.	»
Sur la confiance en Dieu.....	»	»	xii, 4-12.	»
Contre l'avarice.....	»	»	xii, 13-21.	»
Contre les sollicitudes mondaines..	»	»	xii, 22-34.	»
Sur la vigilance.....	»	»	xii, 35-53.	»
Les signes des temps.....	»	»	xii, 54-59.	»

	S. Matthieu.	S. Marc.	S. Luc.	S. Jean.
Nécessité de la pénitence et parabole du figuier.....	»	»	XIII, 1-9.	»
Femme guérie le jour du sabbat.....	»	»	XIII, 10-17.	»
La porte étroite.....	»	»	XIII, 22-30.	»
Les embûches d'Hérode.....	»	»	XIII, 31-35.	»
Jésus chez un Pharisien en un jour de sabbat.....	»	»	XIV, 1-24.	»
Ce que doivent être les disciples de Jésus-Christ.....	»	»	XIV, 25-35.	»
Parabole de la brebis perdue.....	»	»	XV, 1-7.	»
Parabole de la drachme perdue.....	»	»	XV, 8-10.	»
Parabole de l'enfant prodigue.....	»	»	XV, 11-32.	»
Parabole de l'économe infidèle.....	»	»	XVI, 1-13.	»
Réponse aux murmures des Pharisien.....	»	»	XVI, 14-18.	»
Lazare et le mauvais riche.....	»	»	XVI, 19-31.	»
Du scandale, du pardon des injures, de la foi et de l'humilité.....	»	»	XVII, 1-10.	»
Les dix lépreux.....	»	»	XVII, 11-19.	»
Le mariage et la virginité.....	XIX, 1-12.	X, 1-12.	»	»
Du l'avènement du royaume de Dieu..	»	»	XVII, 20-37.	»
Parabole du juge et de la veuve.....	»	»	XVIII, 1-8.	»
Le Pharisien et le publicain.....	»	»	XVIII, 9-14.	»
Jésus bénit les petits enfants.....	XIX, 13-15.	X, 13-16.	XVIII, 15-17.	»
Le jeune homme riche.....	XIX, 16-30.	X, 17-31.	XVIII, 18-30.	»
Les ouvriers de la vigne.....	XX, 1-16.	»	»	»

§ VI. — De la fête de la Dédicace à l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem

(décembre 782 à avril 783 ; 29-30 de l'ère vulgaire).

Fête de la Dédicace.....	»	»	»	X, 22-30.
Second séjour de Jésus en Pérée.....	»	»	»	X, 40-42.
Résurrection de Lazare.....	»	»	»	XI, 1-46.
Colère des hiérarques ; Jésus se retire à Ephrem.....	»	»	»	XI, 47-56.
Nouvelle prédiction de la Passion.....	XX, 17-19.	X, 32-34.	XVIII, 31-34.	»
Les fils de Zébédée et leur mère.....	XX, 20-28.	X, 35-45.	»	»
Les aveugles de Jéricho.....	XX, 29-34.	X, 46-52.	XVIII, 35-43.	»
Zachée.....	»	»	»	»
Parabole des mines.....	»	»	»	»
Jésus chez Lazare à Béthanie.....	XXVI, 6-13.	XIV, 3-9.	»	XII, 1-11.

III. PARTIE. — VIE SOUFFRANTE ET GLORIEUSE DE JÉSUS-CHRIST.

(avril 763 ; 30 de l'ère vulgaire).

§ I. — Jésus dans le Temple de Jérusalem.

Entrée triomphale de Jésus à Jérusalem.....	XXI, 1-11.	XI, 1-11.	XIX, 29-44.	XII, 12-19.
Le figuier maudit.....	XXI, 18-19.	XI, 12-14.	»	»
Seconde expulsion des vendeurs du temple.....	XXI, 12-17.	XI, 15-19.	XIX, 45-48.	»
Le figuier desséché ; puissance de la foi.....	XXI, 20-22.	XI, 20-26.	»	»
Jésus interrogé sur son autorité.....	XXI, 23-27.	XI, 27-33.	XX, 1-8.	»
Parabole des deux fils envoyés dans la vigne.....	XXI, 28-32.	»	»	»
Parabole des vignerons perfides.....	XXI, 33-46.	XII, 1-12.	XX, 9-19.	»
Parabole du festin nuptial.....	XXII, 1-14.	»	»	»
Les Pharisien et l'impôt romain.....	XXII, 15-22.	XII, 13-17.	XX, 20-26.	»
Les Sadducéens et la résurrection.....	XXII, 23-33.	XII, 18-27.	XX, 27-40.	»
Le grand commandement de la loi....	XXII, 34-40.	XII, 28-34.	»	»

	S. Matthieu.	S. Marc.	S. Luc.	S. Jean.
Le Christ, fils de David.....	XXIII, 41-46.	XII, 35-37.	XX, 41-44.	»
Contre les scribes et les pharisiens....	XXIII, 1-30.	XII, 38-40.	XX, 45-47.	»
Le denier de la veuve.....	»	XII, 41-44.	XXI, 1-4.	»
La ruine de Jérusalem.....	XXIV, 1-35.	XIII, 1-31.	XXI, 5-33.	»
Exhortation à la vigilance.....	XXIV, 36-51.	XIII, 32-37.	XXI, 34-36.	»
Parabole des dix vierges.....	XXV, 1-13.	»	»	»
Parabole des talents.....	XXV, 14-30.	»	»	»
Le jugement dernier.....	XXV, 31-46.	»	»	»
Des gentils demandant à voir Jésus...	»	»	»	XII, 20-6.
Aveuglement des Juifs et mission divine de Jésus-Christ.....	»	»	»	XII, 37-50.
Abrégé des derniers jours de la vie de Jésus.....	»	»	XXI, 37-38.	»

§ II. — *Passion de N.-S. Jésus-Christ.*

Conspiration contre Jésus.....	XXVI, 1-5.	XIV, 1-2.	XXII, 1-2.	»
Judas promet de livrer son Maître....	XXVI, 14-16.	XIV, 10-11.	XXII, 3-6.	»
La Cène légale.....	XXVI, 17-20.	XIV, 12-17.	XXII, 7-14.	»
Contestation entre les apôtres.....	»	»	XXII, 21-30.	»
Le lavement des pieds.....	»	»	»	XIII, 1-17.
Désignation du traître.....	XXVI, 21-25.	XIV, 18-21.	XXII, 21-23.	XIII, 18-30.
La charité fraternelle.....	»	»	»	XIII, 31-35.
Institution de l'Eucharistie.....	XXVI, 26-29.	XIV, 22-25.	XXII, 15-20.	»
Prediction du reniement de St Pierre..	XXVI, 30-35.	XIV, 26-31.	XXII, 31-34.	XIII, 36-38.
Le glaive.....	»	»	XXII, 35-38.	»
Les discours d'après la Cène.....	»	»	»	XIV-XVI.
Prière sacerdotale de Jésus.....	»	»	»	XVII.
L'agonie au jardin de Gethsémani.....	XXVI, 36-46.	XIV, 32-42.	XXII, 39-46.	XVIII, 1.
Arrestation de Jésus.....	XXVI, 47-56.	XIV, 43-52.	XXII, 47-53.	XVIII, 2-11.
Jésus devant Anne.....	»	»	»	XVIII, 12-14.
Jésus chez Caïphe.....	XXVI, 57-66.	XIV, 53-64.	XXII, 54.	XVIII, 19-24.
Triple reniement de St Pierre.....	XXVI, 69-75.	XIV, 66-72.	XXII, 55-62.	XVIII, 15-18, 25-27.
Jésus outragé par les valets du Sanhédrin	XXVI, 67-68.	XIV, 65.	XXII, 63-65.	»
La condamnation à mort.....	XXVII, 1.	XV, 1.	XXII, 66-71.	»
Jésus est amené au prétoire.....	XXVII, 2.	XV, 1b.	XXIII, 1.	XVIII, 23.
Désespoir et mort de Judas.....	XXVII, 3-10.	»	»	»
Jésus devant Pilate.....	XXVII, 11-14.	XV, 2-5.	XXIII, 2-5.	XVIII, 20-38.
Jésus devant Hérode.....	»	»	XXIII, 6-12.	»
Jésus et Barabbas.....	XXVII, 15-23.	XV, 6-14.	XXIII, 13-23.	XVIII, 30-40.
Flagellation et couronnement d'épines; dernier effort de Pilate pour délivrer Jésus.....	XXVII, 24-30.	XV, 15-19.	XXIII, 24-25.	XIX, 1-16.
Du prétoire au Golgotha.....	XXVII, 31-34.	XV, 20-23.	XXIII, 26-32.	XIX, 16b-17.
Le crucifiement.....	XXVII, 35-38.	XV, 24-28.	XXIII, 33-34, 38.	XIX, 18-24.
Les insultes; le bon Larron.....	XXVII, 39-44.	XV, 29-32.	XXIII, 35-57, 39-43.	»
La mère de Jésus et St Jean.....	»	»	»	XIX, 25-27.
Dernier soupir de Jésus.....	XXVII, 47-50.	XV, 33-37.	XXIII, 44-45, 46.	XIX, 28-30.
Prodiges à la mort du Sauveur; le centurion.....	XXVII, 51-56.	XV, 38-41.	XXIII, 45b, 47-49.	»
Le côté de Jésus ouvert.....	»	»	»	XIX, 31-37.
Sépulture du Sauveur.....	XXVII, 57-61.	XV, 42-47.	XXIII, 50-56.	XIX, 38-42.
La garde du sépulcre.....	XXVII, 62-66.	»	»	»

§ III. — *La Résurrection et l'Ascension.*

Les saintes femmes au sépulcre.....	XXVIII, 1.	XVI, 1-4.	XXIV, 1-2.	XX, 1.
La pierre du tombeau est renversée par un ange.....	XXVIII, 2-4.	»	»	»
S. Pierre et S. Jean au sépulcre.....	»	»	XXIV, 12.	XX, 2-10.
Apparition d'anges aux saintes femmes.....	XXVIII, 5-7.	XVI, 5-7.	XXIV, 3-8.	»

	S. Matthieu.	S. Marc.	S. Luc.	S. Jean.
<i>Les saintes femmes de retour auprès des disciples.....</i>	<i>XXVIII, 8.</i>	<i>XVI, 8.</i>	<i>XXIV, 9-17.</i>	<i>»</i>
<i>Jésus apparaît à Marie Madeleine...</i>	<i>»</i>	<i>XVI, 9-11.</i>	<i>»</i>	<i>XX, 14-18.</i>
<i>Il apparaît aux saintes femmes.....</i>	<i>XXVIII, 9-10.</i>	<i>»</i>	<i>»</i>	<i>»</i>
<i>Les gardes soudoyés par les princes des prêtres.....</i>	<i>XXVIII, 11-15.</i>	<i>»</i>	<i>»</i>	<i>»</i>
<i>Apparition aux disciples d'Emmaüs. ...</i>	<i>»</i>	<i>XVI, 12-13.</i>	<i>XXIV, 13-35.</i>	<i>»</i>
<i>Apparition aux apôtres, en l'absence de S. Thomas.....</i>	<i>»</i>	<i>XVI, 14.</i>	<i>XXIV, 36-43.</i>	<i>XX, 19-23.</i>
<i>Apparition aux apôtres et à S. Thomas.</i>	<i>»</i>	<i>»</i>	<i>»</i>	<i>XX, 24-29.</i>
<i>Apparition près du lac de Tibériade...</i>	<i>»</i>	<i>»</i>	<i>»</i>	<i>XXI, 1-24.</i>
<i>Apparition sur une montagne de Galilée.....</i>	<i>XXVIII, 16-20.</i>	<i>»</i>	<i>»</i>	<i>»</i>
<i>Dernières instructions de Jésus à ses disciples.....</i>	<i>»</i>	<i>XVI, 15-18.</i>	<i>XXIV, 44-49.</i>	<i>»</i>
<i>L'Ascension.....</i>	<i>»</i>	<i>XVI, 19-20.</i>	<i>XXIV, 50-53.</i>	<i>»</i>
ÉPILOGUE				
<i>Conclusion de l'Évangile selon S. Jean.....</i>	<i>»</i>	<i>»</i>	<i>»</i>	<i>XX, 30-31. XXI, 25.</i>

APPENDICE I

Relations mutuelles des évangélistes synoptiques.

1^o Liste des passages où il existe une harmonie générale de fond et de forme entre S. Matthieu, S. Marc et S. Luc.

S. Matthieu.	S. Marc.	S. Luc.
III, 1-12.	I, 2-8.	III, 1-18.
III, 13-17.	I, 9-11.	III, 21-22.
IV, 1-11.	I, 12-13.	IV, 1-13.
IV, 12-17.	I, 14-15.	IV, 14-15.
IV, 18-22.	I, 16-20.	V, 1-11.
V, 15.	IV, 21.	VIII, 16 et XI, 33.
VIII, 2-4.	I, 40-45.	V, 12-16.
VIII, 14-17.	I, 29-34.	IV, 38-41.
VIII, 23-27.	IV, 36-41.	VIII, 22-25.
VIII, 28-34.	V, 1-20.	VIII, 26-39.
IX, 1-8.	II, 1-12.	V, 17-26.
IX, 9.	II, 13-14.	V, 27-28.
IX, 10-17.	II, 15-22.	V, 29-39.
IX, 18-26.	V, 22-43.	VIII, 41-56.
X, 1.	VI, 7.	IX, 1.
X, 2-4.	III, 16-19.	VI, 13-16.
X, 5-14.	VI, 8-11.	IX, 2-5.
XII, 1-8.	II, 23-28.	VI, 1-5.
XII, 9-14.	III, 1-6.	VI, 6-11.
XII, 22-30.	III, 22-27.	XI, 14-23.
XII, 46-50.	III, 31-35.	VIII, 19-21.
XIII, 1-23.	IV, 1-25.	VIII, 4-15.
XIV, 1-2.	VI, 14-15.	IX, 7-8.
XIV, 3-4.	VI, 17-18.	III, 19-20.
XIV, 13-21.	VI, 30-44.	IX, 10-17.
XVI, 13-28.	VIII, 27-IX, 1.	IX, 18-27.
XVII, 1-8.	IX, 2-8.	IX, 28-36.
XVII, 14-18.	IX, 14-27.	IX, 37-43.
XVII, 22-23.	IX, 30-32.	IX, 43-45.
XVIII, 1-5.	IX, 33-41.	IX, 46-50.
XIX, 13-15.	X, 13-16.	XVIII, 15-17.
XIX, 16-30.	X, 17-31.	XVIII, 18-30.
XX, 17-19.	X, 32-34.	XVIII, 31-34.
XX, 29-34.	X, 46-52.	XVIII, 35-43.
XXI, 1-9.	XI, 1-10.	XIX, 29-38.
XXI, 12-13.	XI, 15-17.	XIX, 45-46.
XXI, 23-27.	XI, 27-33.	XX, 1-8.
XXI, 33-46.	XII, 1-12.	XX, 9-19.
XXII, 15-22.	XII, 13-17.	XX, 20-26.
XXII, 23-33.	XII, 18-27.	XX, 27-40.
XXII, 41-46.	XII, 35-37.	XX, 41-44.
XXIII, 1-14.	XII, 38-40.	XX, 45-47.

S. Matthieu.	S. Marc.	S. Luc.
xxiv, 1-36.	xiii, 1-32.	xxi, 5-33.
xxvi, 1-5.	xiv, 1-2.	xxii, 1-2.
xxvi, 14-16.	xiv, 10-11.	xxii, 3-6.
xxvi, 17-29.	xiv, 12-25.	xxii, 7-23.
xxvi, 36-56.	xiv, 32-52.	xxii, 40-53.
xxvi, 57-58.	xiv, 53-54.	xxii, 54-55.
xxvi, 69-75.	xiv, 66-72.	xxii, 56-71.
xxvii, 1-2.	xv, 1.	xxiii, 1.
xxvii, 11-23.	xv, 2-14.	xxiii, 2-23.
xxvii, 26.	xv, 15.	xxiii, 24-25.
xxvii, 32.	xv, 21.	xxiii, 26.
xxvii, 33.	xv, 22.	xxiii, 33.
xxvii, 34-38.	xv, 24-28.	xxiii, 33-34, 38.
xxvii, 39-56.	xv, 29-41.	xxiii, 35-49.
xxvii, 57-61.	xv, 42-47.	xxiii, 50-56.
xxviii, 1-8.	xvi, 1-8.	xxiv, 1-9.

2° Passages communs à S. Matthieu et à S. Marc.

Matthieu.	S. Marc.
x, 42.	ix, 41.
xiii, 34-35.	iv, 33-34,
xiii, 54-58.	vi, 2-6.
xiv, 6-12.	vi, 21-29.
xiv, 22-23.	vi, 45-46.
xiv, 28-36.	vi, 50-56.
xv, 1-20.	vii, 1-23.
xv, 21-29.	vii, 24-31.
xv, 30-39.	viii, 1-10.
xvi, 1-4.	viii, 11-13.
xvi, 5-12.	viii, 14-21.
xvii, 9-13.	ix, 9-13.
xvii, 19-21.	ix, 28-29.
xviii, 6-9.	ix, 42-48.
xix, 1-9.	x, 1-12.
xx, 20-28.	x, 35-45.
xxi, 17-22.	xi, 11-14, 19-26.
xxii, 34-40.	xii, 28-34.
xxiv, 22-26.	xiii, 20-23.
xxvi, 6-13.	xiv, 3-9.
xxvi, 42-46, 48.	xiv, 39-42, 44
xxvi, 59-68.	xiv, 55-65.
xxvii, 15-18.	xv, 6-10.
xxvii, 27-31.	xv, 16-20.
xxvii, 46-49.	xv, 34-36.
xxviii, 7.	xvi, 7.

3° Passages communs à S. Matthieu et à S. Luc.

S. Matthieu.	S. Luc.
iv, 3-11.	iv, 3-13.
v, 1-12.	vi, 20-23.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

S. Matthieu.

S. Luc.

v, 39-48.	vi, 27-36.
v, 18.	xvi, 17.
v, 25-26.	xii, 58-59.
vi, 7-13.	xi, 1-4.
vi, 19-21.	xii, 33-34.
vi, 22-23.	xi, 34-36.
vi, 24.	xvi, 13.
vi, 25-33.	xii, 22-31.
{ vii, 1, 2, 3-5, 12, 16-20, 24-27.	{ vi, 31, 37-38, 41-42, 44-49.
viii, 5-13.	vii, 1-10.
viii, 19-22.	xi, 57-60.
ix, 37-38.	x, 2.
x, 12-13.	x, 5-6.
x, 15.	x, 12.
x, 16.	x, 3.
x, 19-20.	xii, 11-12.
x, 24.	vi, 40.
x, 26-33.	xii, 2-9.
x, 34-35.	xii, 51-53.
xi, 2-19.	vii, 18-35.
xi, 21-23.	x, 13-15.
xi, 25-27.	x, 21-22.
xii, 23.	xi, 14.
xii, 38-42.	xi, 16, 29-31.
xii, 43-45.	xi, 24-26.
xiii, 33.	xiii, 20-24.
xviii, 12-14.	xv, 4-7.
xxiii, 37-39.	xiii, 34-35.
xxiv, 45-51.	xii, 42-48.
xxv, 14-30.	xix, 11-28.

4° Passages communs à S. Marc et à S. Luc.

S. Marc.	S. Luc.
i, 21-28.	iv, 31-37.
i, 35-39.	iv, 42-44.
i, 45.	v, 15-16.
ii, 4.	v, 19.
iii, 13-15.	vi, 12-13.
iv, 21-25.	viii, 16-18.
v, 4.	viii, 27.
v, 9-10.	viii, 30-31.
v, 29-33.	viii, 45-47.
v, 35-37.	viii, 48-51.
vi, 15-16.	ix, 8-9.
vi, 30-31.	ix, 10.
viii, 38.	ix, 26.
ix, 38-40.	ix, 49-50.
xi, 18.	xix, 47-48.
xii, 41-44.	xxi, 1-4.
xiii, 9-11.	xxi, 12-15.

5° *Quelques coïncidences verbales entre les trois synoptiques.*

S. Matthieu.	S. Marc.	S. Luc.
III, 3.	I, 3.	III, 4.
III, 11.	I, 7.	III, 16.
VIII, 2-4.	I, 40-44.	V, 42-44.
VIII, 15.	I, 31.	IV, 39.
IX, 2, 4-6.	II, 5, 8-10.	V, 20, 22-24.
IX, 15.	II, 20.	V, 35.
IX, 22.	V, 34.	VIII, 48.
IX, 24.	V, 39.	VIII, 52.
XII, 13.	III, 5.	VI, 10.
XIV, 19-20.	VI, 41-43.	IX, 16-17.
XVI, 21.	VII, 31.	IX, 22.
XVI, 24-26.	VIII, 34-37.	IX, 23-25.
XVI, 28.	IX, 1.	IX, 27.
XVII, 5.	IX, 7.	IX, 35.
XVII, 17.	IX, 19.	IX, 41.
XIX, 29.	X, 29.	XVIII, 29.
XXI, 12-13.	XI, 15-17.	XIX, 45-46.
XXI, 23.	XI, 28.	XX, 2.
XXI, 25-27.	XI, 30-33.	XX, 4-5, 6-8.
XXI, 42.	XII, 10.	XX, 17.
XXII, 44.	XII, 3.	XX, 42-43.
XXIV, 6-9.	XIII, 7-13.	XXI, 9-17.
XXIV, 19.	XIII,	XXI, 23.
XXIV, 30.	XIII, 2.	XXI, 27.
XXIV, 35.	XIII, 31.	XXI, 33.
XXVI, 29.	XIV, 25.	XXII, 18.

6° *Quelques coïncidences verbales entre S. Matthieu et S. Marc.*

S. Matthieu.	S. Marc.
XIV, 22, 34.	VI, 45, 53.
XV, 7-10.	VII, 6-7, 14.
XV, 26, 32.	VII, 27 ; VIII, 1-2.
XIX, 5-6.	X, 7-9.
XX, 22-28.	X, 38-45.
XXIV, 22.	XIII, 20.

7° *Coïncidences verbales entre S. Matthieu et S. Luc.*

S. Matthieu.	S. Luc.
V, 44.	VI, 27-28.
VII, 5.	VI, 42.
VIII, 8-10.	VII, 6-9.
VIII, 20, 22.	IX, 58, 60.
XI, 3-11.	VII, 19-28.
XI, 16-19.	VII, 31-35.
XII, 41-45.	XI, 24-26, 31-32.
XIII, 33.	XIII, 20-21.
XXIII, 37-38.	XIII, 34-35.
XXIV, 46-50.	XII, 43-46.

8° Coïncidences verbales entre S. Marc et S. Luc.

S. Marc.	S. Luc.
I, 24-25.	IV, 34-35.
VIII, 38.	IX, 26.
IX, 38,40.	IX, 49,50.

Ces listes sont empruntées à Davidson, *An Introduction to the Study of the New Testament*, Londres 1868, tome I, p. 456-461

APPENDICE II

Le système d'Ewald exposé typographiquement

- a. L'Évangile-source.
- b. *La collection des discours.*
- c. L'évangile actuel de S. Marc.
- d. *Le livre de l'histoire plus relevée.*
- e. L'évangile actuel de S. Matthieu.
- f. *Le sixième document.*
- g. Le septième document.
- h. *Le huitième document.*
- i. L'évangile actuel de S. Luc.

Dans son ouvrage sur les trois synoptiques, le Dr Ewald a essayé de reconstituer ces neuf documents, et de les placer sous les yeux de ses lecteurs en employant des types de différents calibres. Nous allons lui emprunter deux ou trois pages. Ce sera le meilleur exposé — ajoutons aussitôt : la meilleure réfutation — de ces étranges systèmes.

S. MATTHIEU

III. — ¹ In diebus autem illis venit Joannes Baptista prædicans in deserto Judææ, ² et dicens. Pœnitentiam agite; appropinquavit enim regnum cœlorum. ³ Hic est enim qui dictus est per Isaiam prophetam, dicentem : Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini; rectas facite semitas ejus.

⁴ Ipse autem Joannes habebat vestimentum de pilis camelorum, et zonam pelliceam circa lumbos suos; esca autem ejus erat locustæ et mel silvestre. ⁵ Tunc exibat ad eum Jerosolyma, et omnis Judæa, et omnis regio circa Jordanem. ⁶ Et baptizabantur ab eo in Jordane confitentes peccata sua. ⁷ Videns autem multos pharisæorum et sadducæorum venientes ad baptismum suum, dixit eis : Progenies viperarum, quis demonstravit vobis fugere a ventura ira ?.....

¹³ Tunc venit Jesus a Galilæa in Jordanem ad Joannem, ut baptizaretur ab eo. ¹⁴ Joannes autem prohibebat eum, dicens : Ego a te debeo baptizari, et tu venis ad me ! ¹⁵ Respondens autem Jesus, dixit ei : Sine modo; sic enim decet nos implere omnem justitiam. Tunc dimisit eum.

¹⁶ Baptizatus autem Jesus, confestim ascendit de aqua. Et ecce aperti sunt ei cœli; et vidit Spiritum Dei descendantem sicut columbam, et venientem super se. ¹⁷ Et ecce vox de cœlis dicens : Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi complacui.

IV. — ¹ Tunc Jesus ductus est in desertum a Spiritu, ut tentaretur a diabolo. ² Et cum jejunasset quadraginta diebus et quadraginta noctibus, postea esuriit. ³ Et accedens tentator, dixit ei : Si Filius Dei es, dic ut lapides isti panes fiant. ⁴ Qui respondens dixit : Scriptum est : Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.....

¹² Cum autem audisset Jesus quod Joannes traditus esset, secessit in Galilæam; ¹³ et relicta civitate Nazareth, venit et habitavit in Capharnaum maritima, in finibus Zabulon et Nephthalim; ¹⁴ ut adimpleretur quod dictum est per Isaiam prophetam: ¹⁵ Terra Zabulon, et terra Nephthalim, via maris trans Jordanem, Galilæa gentium. ¹⁶ Populus qui sedebat in tenebris, vidit lucem magnam; et sedentibus in regione umbræ mortis, lux orta est eis. ¹⁷ Exinde cœpit

Jesus prædicare, et dicere: Pœnitentiam agite; appropinquavit enim regnum cœlorum. ¹⁸ Ambulans autem Jesus juxta mare Galilææ, vidit duos fratres, Simonem, qui vocatur Petrus, et Andream, fratrem ejus, mittentes rete in mare: erant enim piscatores. ¹⁹ Et ait illis: Venite post me, et faciam vos fieri piscatores hominum. ²⁰ At illi continuo, relictis retibus, secuti sunt eum....

²³ Et circuibat Jesus totam Galilæam, docens in synagogis eorum, et prædicans evangelium regni, et sanans omnem languorem, et omnem infirmitatem in populo.

S. LUC

II. — ⁴⁰ Puer autem crescebat, et confortabatur, plenus sapientia; et gratia Dei erat in illo.

⁴¹ Et ibant parentes ejus per omnes annos in Jerusalem, in die solemnæ Paschæ. ⁴² Et cum factus esset annorum duodecim, ascendentibus illis Jerosolymam secundum consuetudinem diei festi, ⁴³ consummatisque diebus, cum redirent, remansit puer Jesus in Jerusalem, et non cognoverunt parentes ejus. ⁴⁴ Existimantes autem illum esse in comitatu, venerunt iter diei, et requirebant eum inter cognatos et notos. ⁴⁵ Et non invenientes, regressi sunt in Jerusalem, requirentes eum. ⁴⁶ Et factum est, post triduum invenerunt illum in templo, sedentem in medio doctorum, audientem illos et interrogantem eos. ⁴⁷ Stupebant autem omnes qui eum audiebant super prudentia et responsis ejus. ⁴⁸ Et videntes admirati sunt. Et dixit mater ejus ad illum: Fili, quid fecisti nobis sic? ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te. ⁴⁹ Et ait ad illos: Quid est quod me quærebatis? nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt, oportet me esse? ⁵⁰ Et ipsi non intellexerunt verbum quod locutus est ad eos. ⁵¹ Et descendit cum eis, et venit Nazareth; et erat subditus illis.

Et mater ejus conservabat omnia verba hæc in corde suo. ⁵² Et Jesus proficiebat sapientia, et ætate, et gratia apud Deum et homines.

III. — ¹ Anno autem quintodecimo imperii Tiberii Cæsaris, procurante Pontio Pilato Judæam, tetrarcha autem Galilææ Herode, Philippo autem, fratre ejus, tetrarcha Iturææ et Trachonitidis regionis, et Lysania Abilnæ tetrarcha, ² sub principibus sacerdotum Anna et Caipha, factum est verbum Domini super Joannem, Zachariam filium, in deserto. ³ Et venit in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum, ⁴ sicut scriptum est in libro sermonum Isaiæ prophætæ: Vox clamantis in deserto: Parate viam Domini; rectas facite semitas ejus. ⁵ Omnis vallis implebitur, et omnis mons et collis humiliabitur, et erunt prava in directa, et aspera in vias planas; ⁶ et videbit omnis caro salutare Dei. ⁷ Dicebat ergo ad turbas quæ exibant ut baptizarentur ab ipso:

Genimina viperarum, quis ostendit vobis fugere a ventura ira? ⁸ Facile ergo fructus dignos pœnitentiæ; et ne cæperitis dicere: Patrem habemus Abraham. Dico enim vobis, quia potens est Deus de lapidibus istis suscitare filios Abraham. ⁹ Jam enim securis ad radicem arborum posita est. Omnis ergo arbor non faciens fructum bonum excidetur, et in ignem mittetur.

¹⁰ Et interrogabant eum turbæ, dicentes: Quid ergo faciemus? ¹¹ Respondens autem dicebat illis: Qui habet duas tunicas, det non habenti; et qui habet escas, similiter faciat. ¹² Venerunt autem et publicani ut baptizarentur, et dixerunt ad illum: Magister, quid faciamus? ¹³ At ille dixit ad eos: Nihil amplius quam quod constitutum est vobis faciatis. ¹⁴ Interrogabant autem eum et milites, dicentes: Quid faciemus et nos? Et ait illis: Neminem concutiat, neque calumniam faciatis, et contenti estote stipendiis vestris.

¹⁵ Existimante autem populo, et cogitantibus omnibus in cordibus suis de Joanne, ne forte ipse esset Christus, ¹⁶ respondit Joannes, dicens omnibus:

Ego quidem aqua baptizo vos; veniet autem fortior me, cujus non sum dignus solvere corrigiam calceamentorum ejus: ipse vos baptizabit in Spiritu sancto et igni; ¹⁷ cujus ventilabrum in manu ejus, et purgabit aream suam,

et congregabit triticum in horreum suum, paleas autem comburet igni inextinguibili.

¹⁸ Multa quidem et alia exhortans evangelizabat populo.

¹⁹ Herodes autem tetrarcha, cum corripere ab illo de Herodiade, uxore fratris sui, et de omnibus malis quæ fecit Herodes, ²⁰ adjecit et hoc super omnia, et inclusit Joannem in carcere. ²¹ Factum est autem, cum baptizaretur omnis populus, et Jesu baptizato et orante, apertum est cælum; ²² et descendit Spiritus sanctus corporali specie sicut columba in ipsum; et vox de cælo facta est : Tu es Filius meus dilectus, in te complacui mihi.

²³ Et ipse Jesus erat incipiens quasi annorum triginta, ut putabatur

filius Joseph, qui fuit Heli, qui fuit Mathat, ²⁴ qui fuit Levi, qui fuit Melchi, qui fuit Joann², qui fuit Joseph, ²⁵ qui fuit Mathathie, qui fuit Amos, qui fuit Nahum, qui fuit Hesli, qui fuit Nagge.....

IV. — ¹ *Jesus autem, plenus Spiritu sancto, regressus est a Jordane, et agebatur a Spiritu in desertum ² diebus quadraginta, et tentabatur a diabolo. Et nihil manducavit in diebus illis; et consummatis illis, esuriit...*

TABLE DES MATIÈRES

§ I. — Le mot <i>Évangile</i>	1
§ II. — Le nombre des évangiles.	3
§ III. — L'ordre et la succession des évangiles dans le canon du Nouveau Testament.	6
§ IV. — Les représentations symboliques et artistiques des quatre évangélistes.	6
§ V. — Les titres des évangiles.	11
§ VI. — Le contenu des évangiles.	13
§ VII. — Rapports des quatre évangélistes entre eux : leurs ressemblances et leurs différences, les raisons de ces différences et de ces ressemblances.	25
I. L'état de la question	25
II. Rapports mutuels des évangiles synoptiques.	27
III. Rapports du quatrième évangile avec les trois premiers	33
§ VIII. — La chronologie des évangiles.	62
I. L'année de la naissance de Jésus-Christ	65
II. Début et durée de la Vie publique de Jésus	67
III. L'année de la mort de N.-S. Jésus-Christ.	70
§ IX. — Le texte primitif des évangiles et la critique du texte.	71
§ X. — Les évangiles et la critique rationaliste	77
§ XI. — Divinité des évangiles.	87
§ XII. — Beauté des évangiles.	94
§ XIII. — La littérature, les arts et l'évangile.	100
§ XIV. — Les évangiles apocryphes.	107
§ XV. — Harmonie évangélique	123
APPENDICE I. — Relations mutuelles des évangélistes synoptiques.	130
APPENDICE II. — Le système d'Ewald sur l'origine des synoptiques exposé typographiquement	135